

Correspondances. Cioran Guerne-V2

Emil Cioran, Armel Guerne

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

E.M. Cioran
A. Guerne

Lettres
1961 - 1978



L'Herne

CORRESPONDANCE (1961-1978)

Cet ouvrage est publié avec le soutien de la Fondation d'entreprise La Poste

La Fondation d'entreprise La Poste a pour objectif de soutenir l'expression écrite en aidant l'édition de correspondances, en favorisant les manifestations artistiques qui rendent plus vivantes la lettre et l'écriture, en encourageant les jeunes talents qui associent texte et musique et en s'engageant en faveur des exclus de la pratique, de la maîtrise et du plaisir de l'expression écrite.

<http://www.fondationlaposte.org>



Tous droits réservés.

© Éditions de L'Herne, 2011 22, rue Mazarine 75006 Paris lherne@lherne.com

Emil Cioran Armel Guerne

CORRESPONDANCE (1961-1978)

*Edition établie et annotée par Vincent
Piednoir*

L'Herne

PRÉFACE

« La rage et l'assaut »

A la mémoire d'Alain Paruit

Tout a commencé en avril 1911.

À Morges d'abord, où, le 1^{er} de ce mois, naquit Armel Guerne. À Râsinari ensuite, où Emil Cioran vit le jour, le 8. L'un suisse, mais d'origine française ; l'autre roumain de Transylvanie, mais encore sujet de l'Empire austro-hongrois, à l'époque. – Deux destins parallèles, si dissemblables en vérité, mais qui finiront malgré tout, quelques quarante ans plus tard, par se croiser, par se lier.

Remontons donc la pendule, un instant.

Armel Guerne eut assurément une enfance malheureuse. Lorsque ses parents divorcent, en 1918, son frère Alain et lui sont contraints de rester avec leur père, tandis que leur mère quitte le domicile conjugal pour s'installer à Lugano, avec Arlette, la cadette des trois enfants. Cette séparation fut d'autant plus douloureuse pour Armel que, si Monsieur Marc Denis Guerne, ingénieur, éleva ses fils dans une certaine opulence, il se comporta à leur égard en homme distant, dénué d'affection, incapable d'amour. Détail révélateur : c'est par le journal local qu'Armel apprend, en 1920 (il a alors neuf ans), que son père a pris la décision de quitter la Suisse pour la France... À Poissy, près de Paris, il dirigera désormais une importante usine de pièces détachées Renault. Loin de sa sœur et de sa mère, Armel souffre terriblement – comme en témoigne la correspondance qu'il échange avec cette dernière. Incompréhension, sentiment d'injustice et désir de révolte s'accroissent en lui à mesure qu'il grandit, et ouvrent une plaie qui ne se cicatrisera plus. Heurts et conflits se multiplient avec le père – lequel se remarie en décembre 1926. Puis l'ultime crise a lieu : Armel, refusant de s'orienter vers des études commerciales et se désintéressant de l'usine, est mis à la porte de la demeure familiale. Il a alors seize ou dix-sept ans. Et jamais plus il ne reverra celui qu'il nommait ironiquement « Monsieur le Directeur ».

Bien différentes furent les premières années de Cioran. Dans son

village des Carpates, au milieu des montagnes peuplées de paysans et de bergers, Emil fait l'expérience immédiate, innocente, du « paradis terrestre ». Le souvenir en restera puissant : « Qui a, qui aura jamais une enfance comme la mienne, une enfance *couronnée* ? » écrit-il par exemple en juillet 1962¹. Ce fils de pope – ses parents sont tous deux cultivés et polyglottes – ignore encore l'inconvénient d'être né et l'insoluble de l'existence. Immanence, intensité vitale, simplicité de l'extase – tel est son lot... jusqu'en septembre 1921, date fatidique. À dix ans, en effet, Emil connaît son premier déchirement : il doit quitter Râsinari pour effectuer ses études au lycée Gheorghe-Lazar de Sibiu. « Le jour le plus triste de ma vie, se remémore-t-il en 1990, fut celui où mon père me conduisit en carriole à Sibiu. Je n'oublierai jamais ce jour-là ; j'avais l'impression que toute ma vie s'effondrait, qu'on me conduisait à la mort. Jamais je ne l'oublierai ! »² L'insouciance du monde primitif était brisée. Emil découvrait le temps, l'ennui. L'exil de la conscience.

Violente, la rupture de Guerne avec son père fut donc définitive. Tôt confronté aux choix décisifs, l'adolescent, cependant, n'est pas seul. Il y a l'amitié : particulièrement celle de Mounir Hafez, qu'il rencontre au collège de Saint-Germain-en-Laye et dont la mère sera, pour lui, d'un immense soutien. Et puis il y a, déjà, l'écriture, la *poésie*. Armel, qui vit indigemment de menus travaux tout en poursuivant ses études secondaires, songe surtout à sa vocation d'auteur. En juillet 1929, il déclare à sa sœur : « Je suis en train d'écrire un roman : *Le Demi-vierge*, dont la 1^{re} partie est basée sur Terpsychore. [...] Ma vie de jeune homme est celle d'un étudiant pauvre, et je compte faire un coup d'État pour être riche, c'est-à-dire ne pas avoir à crever toujours de faim et pouvoir vivre un peu tranquillement. [...] La vie est dure, mais en ce moment, j'y tiens. » Dans quelles conditions part-il, la même année, en Syrie, puis au Liban ? On l'ignore. Le fait est que le collège de Tartous l'engage alors comme lecteur de français et professeur d'éducation physique ; il y restera plusieurs mois. Mais à son retour en France (début 1930), sa situation matérielle n'est guère meilleure. D'ailleurs, il en sera de même les années suivantes, – années pendant lesquelles, additionnant les petits boulots pour assurer sa survie, il étudiera notamment les Lettres à la Sorbonne, fera diverses rencontres (dont celle du peintre André Masson), lira énormément et, bien sûr, écrira.

À l'autre bout de l'Europe, le jeune Cioran, placé comme pensionnaire chez deux vieilles filles saxonnes de Sibiu, apprend l'allemand et entame sa formation intellectuelle. Dès quatorze ans, il dévore les livres – « comme une forme de désertion »³, dira-t-il plus tard : Schopenhauer, Nietzsche, mais aussi Kierkegaard, le XVIII^e

siècle français, Shakespeare et Dostoïevski. En septembre 1928, il décroche son baccalauréat en terminant second sur les quatre-vingt-seize candidats admis au rattrapage. La même année, il quitte Sibiu et s'inscrit à la faculté de lettres et de philosophie de Bucarest. Ses études universitaires vont se poursuivre jusqu'en 1932 ; pendant cette période, il continue de lire abondamment et précise sa connaissance des penseurs allemands : Schopenhauer et Nietzsche toujours, mais encore Kant, Fichte, Hegel, puis Simmel et Husserl. Parallèlement, il s'intéresse beaucoup au spiritualiste russe Lev Chestov, tandis qu'il découvre également le vitalisme de Bergson. C'est du reste grâce à un mémoire sur l'« intuitionnisme contemporain » qu'il obtiendra, le 23 juin 1932, sa licence de philosophie, avec les félicitations du jury. Cependant, au-delà de la formation universitaire, les années bucarestoises sont le théâtre de profondes mutations psychologiques chez Cioran. L'insomnie le torture, la mort le hante. Si ses premiers écrits sont imprégnés de philosophie, s'ils forment un tout étrange, à la fois jargonnant et lyrique – une flamme les traverse, une force destructive, une promesse d'incendie. La suite, on la connaît bien aujourd'hui : farouchement antipolitique quelques mois plus tôt, Cioran s'enthousiasme, dès son arrivée en Allemagne à l'automne 1933 (comme boursier de la Fondation Humboldt), pour le régime hitlérien, dont il loue l'élan barbare, le fanatisme, la féconde virilité. Et il le dit, et il l'écrit. Avec rage – en forçant même, au besoin, sa propre adhésion. Curieux nationaliste, il désespère de son pays, le méprise à longueur de colonnes, l'aime, aussi, entre les lignes. Au fond, que veut-il ? Le salut de la Roumanie, et le sien. Or, à cette fin, le recours à la force la plus brutale et aux vertus transfiguratrices du sacrifice lui semble non seulement indispensable, mais légitime. « Folie que tout cela », affirmera-t-il au début des années cinquante, sondant sa mémoire⁴. Folie qui durera jusqu'en 1941.

Lorsque la guerre éclate, Guerne a déjà publié des poèmes de son cru et commencé à traduire son cher Novalis. Le 31 octobre 1939, il épouse Jeanne-Gabrielle Berruet (dite « Pérégrine » – 1907-1993), dont il a fait la connaissance en 1932. Il tente de s'engager dans l'armée française mais il est, à sa grande surprise, déclaré inapte à cause d'une triple fracture du bassin subie à l'âge de quinze ans. Il caresse, en outre, un ambitieux projet : celui de traduire les *Œuvres complètes* de Paracelse. Hélas, malgré le soutien d'E. Bréhier et de G. Bachelard, il n'obtient pas la subvention nécessaire du ministère de la Culture et doit donc y renoncer. De toute façon, le sort de la France, à présent occupée, passe dans son esprit au premier plan. Bien plus : en signe de protestation, il décide de suspendre toute collaboration littéraire. Cette rigueur morale le conduit – alors même que sa santé est précaire – à travailler comme porteur cycliste de colis sur

remorque à S.V.P., puis comme déménageur. Sa haine de l'occupant est tenace, sans appel. Le 31 décembre 1941, il note dans son *Journal* : « Tant qu'il reste un ennemi sur notre sol, tant qu'un seul Allemand peut porter la main sur ce que nous allons toucher, c'est un peuple en larmes ou un peuple en armes qu'il nous faut. Et rien d'autre. La Prusse est bien assez grande pour qu'on y entasse ce fumier⁵[1]. » Mais il écrit aussi le 13 février 1942 : « Ce ne sont pas les Boches qui sont en France : aucune victoire militaire ou autre n'eût pu faire de cette canaille des *parvenus*, aucun exploit n'eût pu ouvrir à leur conquête les portes du royaume envié. Il a fallu que la France s'avilisse elle-même, s'abaisse en dessous du niveau de l'Allemagne – et l'invasion s'est écoulée. Ce ne sont pas les Allemands qui sont en France, c'est la France qui est en Allemagne et les Boches y sont chez eux. Que nous soyons chez nous fût-ce trente secondes, ils seraient rejetés à des millions de lieues, relancés comme des ordures hors de cette terre qu'ils n'ont pas le droit de fouler. Quel est le Français qui sait qu'il y a une France ? » Aussi Guerne, qui est l'exact contraire d'un velléitaire, et pour qui la parole est indissociable du geste, organise-t-il des causeries clandestines contre Pétain, auxquelles assiste, par exemple, l'orientaliste et philosophe Paul Masson-Oursel. Par ailleurs, il accomplit de son propre chef des actes de sabotage, en faisant sauter, la nuit, des camions militaires allemands stationnés près de la Bibliothèque Nationale.

Cioran, quant à lui, vit dans le Paris occupé comme un étudiant. Il l'est du reste – officiellement : chacun connaît l'histoire de la fameuse thèse qu'il n'eut jamais l'intention de mener à bien et pour laquelle il bénéficiait d'une bourse de l'Institut culturel français de Bucarest. En France depuis 1937, il était pourtant retourné, à l'automne 1940, dans son pays natal, où il s'était autorisé un ultime coup d'éclat : celui de rendre un vibrant hommage au *Capitan* C.Z. Codreanu, mort deux ans plus tôt. Mais fin janvier 1941, soutenu par l'armée allemande, le *Conducator* Antonescu élimine les gardes de fer, et Cioran parvient (dans quelles conditions, précisément ? – Le mystère demeure) à regagner précipitamment la France et à intégrer la légation roumaine de Vichy, comme attaché culturel. De ce poste – offert par Horia Sima (successeur de Codreanu) juste *avant* l'éviction des Légionnaires –, il sera destitué au bout de deux mois et demi (mars-mai). À partir de cette époque, l'attitude de Cioran face aux convulsions de l'histoire se modifie sensiblement. Il écrit toujours, mais *pour soi* : son verbe perd en hystérie ce qu'il gagne en amertume.

Il constate que l'Apocalypse dont il avait rêvé et qu'il avait bruyamment appelée de ses vœux n'a rien de commun avec l'horreur qu'il a, en réalité, sous les yeux⁶. Hier encore, il invoquait d'obscur

transfigurations par le sang et le feu ; aujourd'hui, sa plume n'a d'autre prétention que celle de décrire l'inexorable, la décomposition. Ainsi, le surprenant *De la France* (1941). Ainsi, le *Bréviaire des vaincus* (1941-1944). Textes tous deux rédigés en roumain et publiés beaucoup, beaucoup plus tard.

Cependant que Cioran poursuit sa carrière de « parasite » (titre qu'il se décerne lui-même), qu'il fréquente moins la Sorbonne (sinon sa cantine) que les cafés parisiens et les auberges de jeunesse où il s'arrête lors de ses longs périples à bicyclette à travers la province, tandis qu'il vit, enfin, la période charnière de son existence, — Guerne, lui, répond aux injonctions profondes de sa nature. Refusant soumissions et compromis, il rejoint avec Pérégrine, fin 1942, le réseau de résistance britannique « Prosper » – qui était rattaché au *Special Operations Executive* (S.O.E.), organisation créée par Churchill pour entraîner, armer et financer les résistants en territoires occupés, ainsi que dans les pays de l'Axe. *Gaspard* (l'un des pseudos de Guerne) devient vite le second de Francis Suttill, le chef de « Prosper ». Ses missions sont plurielles : préparer le terrain en vue de parachutages (d'hommes et d'armes), transmettre des informations destinées à Londres, constituer des réseaux, des dépôts de munitions, etc. Mais le 1^{er} juillet 1943, les Guerne sont arrêtés par la Gestapo, interrogés, internés à la prison de Fresnes et transférés au camp de Compiègne. Le 17 janvier 1944, alors qu'il se trouve dans le train qui le mène vers le camp de concentration de Buchenwald, Guerne parvient miraculeusement à s'en échapper : non loin de Rethel (dans les Ardennes), il réussit, à l'aide d'une pince, à forcer l'une des fenêtres du wagon (elle est obturée de barbelés et fermée par un volet), puis à sauter sur la voie. Les Allemands, alertés, stoppent le convoi, tirent à vue : Guerne n'est pas le seul à tenter de s'enfuir. Heureusement, à quelques pas de lui, il y a un petit pont sous lequel passe une rivière, la Saulces : « Sous le pont coulait un ruisseau peu profond, gelé sur les bords. Il y faisait un peu plus sombre. Sans hésiter, je me couchai dans l'eau glacée dont la profondeur n'excédait pas trente centimètres. Je m'étendis sur le dos, ne laissant dépasser que mon nez. Un des SS s'approcha et tira de la rive pour effrayer quiconque aurait pu se tapir contre les fondations. Je lui fus reconnaissant de ne pas vouloir mouiller ses bottes en pataugeant dans le ruisseau. Quand j'entendis le train repartir, je calculai que j'étais dans l'eau depuis une heure. » Un bain forcé qui marquera sa santé d'irréremédiables séquelles... À ce moment-là, sa motivation première n'est pas de rester vivant. Il veut continuer la lutte, essayer de sauver ce qui reste de « Prosper » et surtout se rendre en Angleterre afin de donner à l'état-major toutes les informations dont il dispose sur l'effondrement du réseau (il soupçonne déjà l'existence d'un traître au

sein des services secrets britanniques ; de fait, les causes de la destruction de « Prosper » font encore débat. Il semble toutefois que ce réseau ait été *sacrifié* par les services secrets anglais, dans le cadre d'une vaste manœuvre d'intoxication mise en place à l'intention des services de renseignement allemands). Suite à son exploit, et après s'être caché plusieurs semaines à Paris chez un ami libraire, Guerne gagne l'Espagne par le biais d'une filière d'évasion spécialisée dans le transfert d'aviateurs alliés⁷ ; de Gibraltar (où se trouve une base britannique), il s'envole pour Londres début mai. Mais à son arrivée, il est stupéfait de constater que les agents des services secrets du contre-espionnage anglais l'interrogent longuement, doutent du récit de son évasion et, pour finir, le jettent en prison (dans le camp 001, centre de détention non officiel réservé aux cas « spéciaux »), sans la moindre explication !⁸ – Il ne recouvrera la liberté que le 27 octobre 1944, grâce à une intervention de l'ambassade de Suisse. Et ce n'est qu'à la fin du mois de mai de l'année suivante que Guerne et Pérégrine (déportée le 31 janvier 1944 à Ravensbrück, puis à Holleinschen, en Tchécoslovaquie) fouleront à nouveau le sol français.

À la vérité, il y aurait beaucoup à dire sur ce pan de la biographie de Guerne⁹. Bornons-nous à observer ceci : *Gaspard* mourut (et bien d'autres avec lui !) sans savoir avec certitude pourquoi « Prosper » fut détruit, pourquoi nombre d'agents de ce réseau furent déportés, tués parfois. Ayant couru tous les risques, s'étant *sacrifié* – une notion chère au jeune Cioran – sans compter, comment Guerne n'aurait-il pas vécu telle une terrible injustice le fait d'avoir été (lui et ses frères d'armes) trahi, condamné au silence, voire à l'ignorance ?¹⁰ Mais déjà *Mythologie de l'homme* et *Danse des morts*¹¹, deux recueils de textes inclassables, honoraient le souvenir de « ceux qui avaient ainsi avancé leur âme toute à la pointe du combat, ceux qui avaient ainsi poussé leur vie toute à la pointe de l'âme, leur vie unique et sans retour, seuls, sans secours et sans conseil, les dignes compagnons. »¹² Et l'on y sentait poindre l'angoisse, l'indignation de celui qui craint la contagion du mensonge et le bâillonnement de la vérité : « J'ai mal au monde, écrit Guerne, qui montre du doigt la victime difforme autant et plus que l'assassin. »¹³ Cependant, le même homme dira, bien après la guerre, qu'il y avait eu à l'époque un « boulot » à faire – et que, simplement, il l'avait fait¹⁴.

Comment les deux auteurs se sont-ils rencontrés ? Nous manquons d'éléments pour répondre précisément à cette question. Sans doute l'événement eut-il lieu à Paris, au début des années cinquante. Cioran s'était lancé, quelques printemps plus tôt, un défi qui outrepassait le

fait littéraire puisqu'il engageait le devenir de sa pensée, de son identité même : écrire en français. Il avait, au prix d'un labeur patient – acharné –, dompté (au moins en apparence) le flot bouillonnant de sa frénésie en livrant aux lecteurs son impeccable *Précis de décomposition* (1949), à la fois leçon de style et diagnostic implacable sur l'existence. Si les ventes ne bousculèrent aucun *hit-parade*, le succès, auprès des critiques, fut immédiat. En 1952 néanmoins, il récidivait avec *Syllogismes de l'amertume*, dont les « boutades »¹⁵ – produit de la « fatigue »¹⁶ – eurent l'honneur d'une recension dans *Elle*, avant de terminer leur peu lucrative carrière, au pilon. À la faveur de publications espacées dans le temps, Cioran construisait, doucement et peut-être à son insu, sa réputation d'apatride métaphysique, de solitaire « misanthrope » – exil et solitude qu'il partageait pourtant avec Simone Boué, dont il avait fait la connaissance en novembre 1942, dans un foyer pour étudiants¹⁷. Guerne, de son côté, reprit après la Libération le chemin de la traduction et de l'écriture¹⁸. La voie du travail intense, surdimensionné – celle de l'ascèse. « Vous êtes un forçat-né », lui dira Cioran le 17 novembre 1966. Il y a du vrai dans l'expression : il n'est qu'à jeter un œil sur la bibliographie de l'intéressé pour s'en convaincre. Quand leurs destins se croisent, Guerne a déjà offert à la langue française – ou presque – des œuvres de Novalis, Hölderlin, Rilke, Melville, Woolf, Churchill, etc. Et ce n'est pas fini ! L'ampleur d'une tâche proposée ne l'effraie jamais : outre qu'il en vit (matériellement s'entend), il y mesure sa force, sa résistance spirituelle. C'est un acte quasi religieux¹⁹. Le 13 avril 1965, à peine achevée la traduction de l'imposant *Livre des Mille et Une Nuits* (six volumes !), il confessa à Cioran : « C'est curieux : des besognes comme celle-ci me rongent les os et la moelle, prennent mon temps jusqu'au sein du sommeil, m'exténuent le corps de fatigue et le cœur de lassitude. Et pourtant, en même temps, à côté, je respire et je suis pénétré d'une richesse inouïe, comme si le labeur, à force de frotter sur moi, m'avait doué d'une transparence insigne, laissant passer jusqu'à mon âme des choses que je suis incapable de savoir.

[...] Je n'arriverai jamais à croire que le travail soit un châtiment autre que superficiel et seulement apparent. Plus il est ingrat, moins il l'est, en retour. Et Dieu sait que je parle, aujourd'hui, en connaissance de cause ! J'en ai marre à vomir. Ça, oui ! Pourtant il m'a poussé un ou deux millénaires dans le cœur, et je suis si près d'entendre leur voix que j'éprouve une joie presque surnaturelle et parfaitement musicienne à me taire. » Cioran, toujours prompt à justifier sa prétendue « stérilité » par ses origines balkaniques, pourra-t-il opposer, en guise de réponse, autre chose qu'une attitude circonspecte, teintée d'inquiétude ?

— La fin de la guerre, c'est aussi, pour Guerne, la rencontre de Georges Bernanos (en 1945) ; une affinité élective si grande entre les deux hommes se révèle alors que le premier affirmera : « Bernanos, pour moi, c'est Bernanos ; et le reste du monde n'est que le reste du monde. »²¹ Une phrase qui en dit long sur le sens que Guerne réservait à ce mot : amitié.

... Or c'est bien d'amitié qu'il s'agit avant tout dans les pages qui suivent. De l'énigmatique *solution* qu'elle représente.

En 2001, les éditions Le Capucin ont publié l'ensemble des lettres de Guerne à Cioran, soit cent soixante-huit. Celles-ci couvraient la période 1955-1978. Plus de vingt ans de correspondances régulières, enregistrant les anecdotes comme les drames, les précieux instants de joie comme les moments d'abattement, l'accident comme l'événement. Le tout en un style si vif, si éclatant et créatif qu'on serait tenté d'y voir, sans doute à juste titre, un chef-d'œuvre du genre épistolaire. Voici enfin le pendant qui manquait : cent vingt et une lettres adressées par Cioran à son ami entre 1961 et 1978. On peut certes regretter qu'un nombre indéterminé d'autres missives ait été perdu – que ces dernières n'aient, du moins, pas encore été retrouvées à ce jour. Cependant, la quintessence de la relation véritable entre le poète et l'essayiste est déjà intégralement perceptible ici. Elle est à la fois simple et complexe : qu'on imagine deux êtres usant d'idiomes étrangers l'un à l'autre et qui pourtant saisiraient, au-delà des mots, un même sens, une même *vision*. Il y a de cette singulière, magique équivoque dans les moments forts de leurs échanges. Évoquent-ils Dieu ? Guerne brûle d'une inextinguible foi, quand Cioran dit ne pouvoir être *plus* qu'un « esprit religieux ». Parlent-ils de la douleur, de la mort ? Le premier associe l'ultime épreuve à l'accomplissement de sa vie, quand le second se plaint copieusement des injures du temps et des appréhensions que lui inspire son organisme « détraqué ». Paris leur fait horreur : l'un évacue « Babylone la Grande » sans le moindre regret, quand l'autre n'y peut consentir, arguant qu'» on ne quitte pas une maladie ». Les exemples sont légion. Mais le fait reste indiscutable : une certaine inclination à l'esprit, un solide mépris des honneurs et de l'argent, une aigreur commune à l'égard du contemporain progressiste et mécanisé, une intelligence analogue de l'Apocalypse *en marche* et à venir – quelque chose en eux enfin, intimement, les lie.

Ce que Guerne, le 22 janvier 1973, condense en une formule aussi subtile que fulgurante : « Vous avez choisi la rage et j'ai opté pour l'assaut. »

[Les lettres de Cioran sont majoritairement plus courtes que celles de leur destinataire. Afin de préserver le caractère dynamique de la correspondance, et pour donner à lire dès ici le verbe incandescent de Guerne, nous avons intégré à l'ensemble un choix de trente-six lettres de ce dernier.]

Note préliminaire

Les manuscrits des lettres de Cioran et de Guerne contenant nombre de mots ou expressions soulignés, nous avons pris le parti de transcrire ceux-ci tels quels – afin de n'en pas altérer le sens et la charge souvent affective.

Seuls font exception les titres de livres ou de films, les noms de revues ou journaux, tous mentionnés en italique.

Par ailleurs, dans les notes de bas de page (et en raison des multiples renvois qui s'y trouvent), nous avons usé d'abréviations pour les quatre ouvrages suivants :

— *LGC* : Armel Guerne, *Lettres de Guerne à Cioran, 1955-1978*, édition établie, présentée et annotée par Sylvia Massias. Préface de Charles Le Brun. Éditions Le Capucin, coll. « Lettres d'hier et lettres d'aujourd'hui », Lectoure, 2001.

— *GDCJN* : Armel Guerne/Dom Claude Jean-Nesmy, *Lettres 1954-1980*, édition établie et annotée par Catherine Coustols. Préface de Charles Le Brun. Éditions Le Capucin, coll. « Lettres d'hier et lettres d'aujourd'hui », Lectoure, 2005.

— *O* : Cioran, *Œuvres*, Éditions Gallimard, coll. « Quarto », Paris, 1995.

— *C* : Cioran, *Cahiers 1957-1972*, Éditions Gallimard, NRF, Paris, 1997.

Enfin, nous remercions vivement pour leur aide précieuse :

Eléonore Cioran,

Sabine Coron, directrice de la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, ainsi que ses collaborateurs,

L'Institut Mémoires de l'Édition Contemporaine,

L'association « Les Amis d'Armel Guerne », particulièrement Joël Dury et Charles Le Brun.

Au Vieux Moulin, Tourtrès
(Lot-et-Garonne) le 31 août 1961

Mon cher Cioran,

Vous ne m'avez pas écrit, et vous avez raison puisque je ne vous ai point écrit moi-même, et que j'ai tort. Parce que je viens de vivre les mois les plus heureux de toute mon existence ; parce que le moulin¹ est un lieu merveilleux ; parce que mes dix premières semaines de solitude ont été vouées au béton, ciment, mortier, plâtre, bois, pierre et fer ; parce que j'ai vécu sans la lumière et sans eau, levé avec le jour et couché avec lui ; parce que deux ou trois fois Mme Guillemin est montée chez vous, en mai et juin, sans vous trouver (pour vous montrer des photos qui devaient vous attirer ici à coup sûr), parce qu'enfin les gens heureux haïssent l'écriture et se contentent de la pensée de leur cœur : je me sens plein d'excuses et je me sais déjà pardonné. Je n'ai ouvert ni un journal ni un livre, et le monde est en paix puisque je ne sais rien, sinon qu'il est foutu – ce qui me suffit bien. Écoutez bien tous les deux : tout ce que vous avez vu n'est rien ; tout ce que vous avez aimé, désiré, admiré n'est rien : il FAUT venir ici et voir et se laisser prendre et masser par cette paix grandiose. Il est impossible que cela n'ait pas lieu – ou alors je ne vous aime pas. C'est incroyable. Nous nous le disons chaque jour, à tout moment. Et pourtant c'est. On s'inquiète, à force, et l'on se demande ce qu'on a pu faire pour mériter cette grâce. comme on s'inquiète en se demandant comment s'y prendre pour vouloir néanmoins rentrer à Paris.

Ah ! oui, jusqu'à l'arrivée ici de Mme G. je n'avais pas votre adresse exacte², et quelque question que j'aie pu poser ici ou là, je n'ai rien su qui eût pu vous servir pour les vacances. Nous n'avons de voiture et permis que depuis fin juillet. Maintenant, demain (demain depuis près de six mois) je me mets à Shakespeare³. Je reviens donc au papier haï et à ces écritures, qui sont la plus infamante et la plus pernicieuse des maladies. Ça ! j'en suis certain. Un gars normal et sain et musclé a autre chose à faire sur cette terre qu'à se montrer intelligent ! Les quelques gens auxquels nous avons affaire sont charmants, et le ciel est un adieu au monde, c'est un bonjour qu'on apprend ici : un bonjour à la création révélée, splendide et patiente dès que ne la souillent plus les « créations » humaines et ces puantes scories qu'on dénomme civilisation.

Le vent, Monsieur, est un plus grand seigneur que tous nos bâtards ambitieux. Je n'entends que l'enclume du forgeron et les cloches qui sonnent le midi du soleil, quand nos idiots pendules légales marquent une heure.

Il faut vous dire : j'ai empoigné la terre et les pierres à pleins bras, à pleines brouettes ; j'ai peiné et sué toutes les sueurs de la sérénité ; j'ai eu une tâche à faire, que j'ai faite – et le moulin est devenu l'un de ces lieux de miracle qui n'ont pas de mesures. Il règne, ce moulin – on ne peut pas le dire autrement –, sur un paysage inouï, fraternel, qui ne finit qu'au bout du regard, de tous côtés. On peut, je vous jure, regarder le lever ou le coucher du soleil en lui tournant le dos. Et les couchants se prolongent des heures. Quant à la butte sur laquelle sont construits le petit village et son énorme église, elle est littéralement formée de morts : à quinze ou vingt centimètres dans le sol, où que vous creusiez (sauf sur notre motte qui est de la terre rapportée), vous rencontrez de grands squelettes couchés à même le sol, sans cercueil, le crâne généralement posé sur une terre cuite. Sont-ce des moines ou des pestiférés, des gaillards de la guerre de Cent Ans ou des fruits qu'ont mûris les guerres de religion ? Ils sont revenus de tout et nourrissent le sol d'une paix immensément gagnée, dont on sent véritablement sur soi l'efficace caresse, comme un baume.

Là. Et maintenant quand vous serez chez nous tous les deux pensez-y bien : cet endroit est trop beau pour nous seuls et nos amis bien trop rares pour qu'ils ne se dévouent – c'est un devoir ! – afin de prendre aussi leur part de ce miracle. (J'appelle amis les êtres de la race insigne auxquels on n'écrit pas, quand on n'écrit pas !) On les compte. Ils sont peu.

Alors, réfléchissez fort et beaucoup. S'il n'y a plus moyen cette année, promettez-moi de nous garder un peu de votre vie de l'an prochain. Mettez-la de côté. Pratiquement, il n'y a que le trajet de Paris-Bordeaux, et de là à Marmande (une heure et demie) où je viens vous chercher. Le vin est bon, naturel comme on ne sait plus qu'il en existe, et les fruits sont nombreux. Nous avons le gaz, l'eau courante chaude et froide et l'électricité, un grenier sympathique où loger ceux qu'on aime. et des gueules effroyablement rébarbatives pour repousser les curieux, touristes et autres visiteurs que nous rabattent les dimanches et les congés payés. Nous vivons, nous, honnêtement d'un congé volé, et nous ne comptons pas rentrer avant octobre. Quand se voit-on ?

Vôtre : A. Guerne

Toutes amitiés de Mme Guillemin, tourtrésienne

Paris, le 18 septembre 1961

Mon cher Guerne,

À lire votre lettre, message d'un autre monde, j'ai quelque difficulté à imaginer votre moulin ici-bas. Vous-même, vous m'apparaissez comme une figure de mythologie, plus précisément comme un merveilleux déserteur, lointain, inaccessible. Je ne trouve rien en moi qui me permette de concevoir votre chance. Jugez-en plutôt : des vacances ratées à Santander où nous logions, Simone et moi, dans un H.L.M., chez un ouvrier. À peine y sommes-nous arrivés, je tombe malade : sinusite, etc... Un spécialiste indigène m'ayant obligé à suivre une cure dans une station thermale à trente kilomètres de la ville, il m'a fallu me morfondre quatre heures chaque jour dans un tortillard à peine plus récent que les grottes voisines d'Altamira. L'épreuve, la pire, fût cependant le spectacle des épiciers français, venus par dizaine de milliers, tous avec leurs transistors et leurs gueules avachies. Du milieu de cet enfer, nous envisagions la fin de notre séjour comme une délivrance. Simone est allée dans sa famille ; moi, j'ai regagné le 10 août Paris avec joie ; et c'est tout dire. Ce qui m'a empêché, tant là-bas qu'ici, de perdre tout à fait courage, ce sont les « acontecimientos », les événements⁴. De ce côté-ci du moins, il y a de l'espoir.

À vous et à Madame Guillemin, toutes nos amitiés,

Simone et Cioran

Savez-vous que *La nuit veille*⁵ a un admirateur passionné à Santander ? C'est un pharmacien⁶...

* * *

Paris, le 29 septembre 1961

Mon cher Guerne,

Décidément, le Moulin est trop loin. Je le savais, je le sais surtout maintenant, après avoir compris qu'il m'était impossible de m'y rendre, pour le moment tout au moins⁷. Où trouverais-je une semaine exempte de rendez-vous ? Comme tous les oisifs, je suis dans la pire dépendance que l'on puisse imaginer. Pour vivre comme je vis, sans métier précis, il me faut voir du monde, m'agiter et donner aux dieux qui président à mes destinées l'illusion de l'affairement et de l'efficacité. J'y arrive au prix de ma liberté, de ce que précisément il s'agissait de sauver.

Mais il y a une autre raison, plus sérieuse, qui me cloue à Paris. Simone, nommée professeur de Khâgne (?), est si écrasée de boulot, que j'ai dû me charger, à sa place, des responsabilités du taudis. M'offrir des vacances, dans ces conditions, serait de ma part un acte de cynisme dont, malgré mon hérité balkanique, je ne me sens pas capable.

À vous deux, de tout cœur,

E.M. Cioran

Paris, le 29 octobre 1961

Mon cher Guerne,

Il n'est pas dans mes habitudes de commenter mes émotions. Sachez seulement que votre *Testament* – un adieu et un défi – a quelque chose de bouleversant et d'irrévocable qui ne laisse pas de me poursuivre. Vous êtes, pour l'essentiel, décidément, de l'autre côté, vous avez franchi « ce pas de l'impossible ». Désormais, que vous viviez cent ans ou un jour, il n'importe guère, puisqu'aussi bien votre rupture avec le monde est consommée – dans une gloire sans témoins, dans une apothéose d'homme invinciblement seul.

E.M. Cioran

* * *

Au Vieux Moulin, ce 30 octobre 1961

Mon cher Cioran,

Invinciblement seul, vous l'avez dit ; mais quelle pauvre chose, quel pauvre chiffon, agité un moment dans le soleil comme un drapeau et aussitôt retrempé dans le sang et la boue du malheur. Madame Guillemin est à l'hôpital de Marmande depuis jeudi, le fémur salement cassé, une plaie à l'orbite, un pouce cassé. La blessure de la cuisse est extrêmement grave : on l'a opérée le lendemain, bridé l'os avec du fil d'acier, placée en extension pour un minimum de quarante jours – qui en feront soixante ou quatre-vingts en réalité, puis trois à six mois de rééducation et convalescence.

Si tout va bien. Accident aussi con qu'il est possible : le volant bloqué par le verrou antivol, au sortir d'un virage, la voiture a percuté immédiatement un arbre, se renversant à demi sur le talus, à droite. Elle était à droite. Elle a tout pris. Et plus même qu'on ne peut comprendre.

Je roulais au maximum à quarante-cinq à l'heure. Hormis un pochon sur l'œil, je n'ai, moi qui étais derrière le volant, pas l'ombre d'une égratignure ou d'un coup quelconque. J'ai sauté, soutenu la voiture vingt minutes en attendant les secours. La malheureuse n'est arrivée à l'hôpital que deux heures et demie après l'accident. Elle est à vingt-deux kilomètres d'ici. J'y vais tous les jours comme je le peux (il n'y a pas d'autobus, mais les gens sont extraordinairement gentils). Eh bien, là, je n'arrive pas à tenir le coup. Je pleure. Je ne dors pas. Je ne mange pas. Je m'engueule, mais je n'y parviens pas.

Et il faudrait que je descende cent vers par jour de Shakespeare. Où ! Comment ? L'aspect matériel est catastrophique. L'hiver ici. Le printemps aussi, sans doute. Mais pas au moulin : elle ne pourra monter les marches.

Ah ! nous avons été trop heureux. Mais si l'on n'arrive pas à me foutre ce Prix catholique pour le *Testament*, je suis fichu. La pauvre ! La pauvre ! La pauvre !.... Invinciblement seul, mais arraché – pas détaché. La preuve⁹.

Je vous embrasse

Armel

Votre lettre, la première¹⁰. Merci.

* * *

Paris, le 24 septembre 1962

Mon cher Guerne,

Comment va votre poignet ?¹¹ Ce Moulin n'a pas fini de nous prodiguer des surprises et d'alimenter notre anxiété. Soit par de grands, soit par de petits accidents, il vous fait payer le bonheur qu'il vous dispense. D'ailleurs des gens de notre espèce ne peuvent être impunément heureux. Le cadre où vous vivez est un défi lancé aux dieux. Et il était inévitable et normal que vous y meniez une existence de solitaire, ballotté entre la malédiction et la joie. Encore faut-il ajouter que la première vous convient mieux et répond à quelque secrète exigence de votre nature. C'est là que je vois la raison pourquoi vous êtes malgré tout accordé à notre temps. Car vous l'êtes vraiment, et seul un contemporain pouvait écrire ce que je lis dans votre dernière lettre : « On ne peut écrire que sur l'avenir et il n'y en a pas. »¹² Cette formule, avec tout ce qu'elle a de définitif et de fulgurant à la fois, me poursuit : elle exprime exactement ce que je ressens en face de ce monde dont je n'arrive pas à m'affranchir malgré l'horreur qu'il m'inspire. Je suis, moi aussi, un contemporain, un fils

de l'abominable, écoeuré et fasciné par l'impasse, sur laquelle, pour compléter votre formule, il est impossible et inutile d'écrire.

E.M. Cioran

J'ai le sentiment que Madame Guillemin va tout à fait bien maintenant. Elle s'est sauvée par un effort de volonté. Cela est beau et rassurant.

Amitiés,

* * *

Paris, le 22 octobre 1962

Mon cher Guerne,

Je n'ai jamais mis en doute un seul instant le charme du moulin, mais j'ai toujours pensé qu'il était dangereux pour vous de vous y éterniser. Après le cadre qu'il vous offre, je ne vois vraiment pas comment vous pourriez vous réadapter à Paris, au Quartier, à votre rue et à votre appartement, c'est-à-dire à un monde sans horizon¹³. Ce sera pour vous une véritable épreuve que de revenir sur ces lieux maudits. Au retour des vacances, j'ai connu une crise de cafard presque insoutenable. Et cela, après trois semaines seulement ! Quelle sera votre réaction après bientôt deux ans ? Songez qu'entre-temps tout, mais absolument tout, est devenu plus laid et plus atroce, et que le Grossparis compte maintenant plus de huit millions de crétins ! Je vous rappelle ces choses, afin que vous vous prépariez au pire et que vous vous exerciez méthodiquement aux déceptions qui vous attendent. On ne s'absente pas impunément de l'enfer. Quand je pense que vous aurez tous les jours sous les yeux ces maisons lépreuses et le Panthéon, et pas un seul cyprès ! (Par parenthèse, l'arbre que j'aime le plus et qui, à lui seul, me consolerait de la disparition de la Nature – et même de la Poésie). Vous m'annoncez le départ des palombes. J'ai assisté, dans le Burgenland (à la frontière hongroise), à celui des cigognes, en plein mois d'août.

Ce fut sinistre – et inoubliable. Je vous fais grâce de toutes les réflexions qui traversèrent l'esprit d'un nomade devenu littérateur. À vous deux, toutes mes amitiés,

E.M. Cioran

* * *

Au Vieux Moulin, ce 28 décembre 1962

Mon cher Cioran,

J'écoutais la conversation du cœur. Pourquoi écrire ? L'an dernier votre main m'a retenu dans le noir. Soutenu. Conduit. Et puis voilà que Noël arrive, Noël est là, s'éloigne pour les autres et s'attarde un peu au moulin, qu'il aime. Noël est toujours Noël, qui nous fut, cette année, d'une tendresse particulièrement lumineuse et douce, silencieuse et longue en prolongements. Nous nous sommes passés de la messe, et sans nous sentir plus pécheurs pour cela, bien au contraire. Le vrai recueillement n'est-il pas celui qui nous prend, qui nous ramasse, au lieu de ces efforts effroyablement raides qu'on fait pour avoir l'air ? N'est pas recueilli qui veut : il faut avoir été abandonné d'abord.

Dieu de rigueur et de sévérité, le froid d'hiver, le dur hiver, l'implacable miroir d'absolu nous a pris dans ses glaces. Moins 12° au grenier, des nuits comme des louves sur la motte, un silence tendu, presque vibrant, et toute une musique de signes blancs sur les vitres, des palmes, des fleurs, des étoiles, des givrures miraculeuses jusque sous les herbes couchées, cassantes sur la terre, plus dure que si elle était cuite sous un soleil parfaitement inimaginable, quoique présent. Pas de neige. Le froid nu. Mais le moulin est chaud, quoique sans eau depuis quatre jours. Je ne crois pas que Mme Guillemin en pâtisse – sauf dans l'inévitable effet direct de cette sécheresse excessive sur sa plaie, dans son os, sur le clou (dont elle souffre beaucoup) – et je connais, moi, comme une exaltation pour cette empoignade avec les difficultés redoublées.

En ville, évidemment, on n'a que les inconvénients de l'hiver, coupé qu'on est, tout étranger, de son mystère et des joyeux enchantements de la lumière. Loin de la ville, face à face, il vous met une joie impossible derrière vos yeux gelés, presque une joie de l'esprit. Mais c'est dur. Et ce n'est pas pour me déplaire. J'aime cette franchise.

Voilà. Je voudrais que vous eussiez aussi, tous les deux, au très secret passage du vrai Noël, senti sur le bord de la peau l'ineffable douceur qui fait penser au duvet immatériel d'une aile d'ange toute proche.

Et nous pensons à vous.

A. Guerne.

P.S. Je suis toujours en train de violer cette Lucrèce¹⁴ de malheur. Elle en mourra bientôt. Et c'est très nécessaire pour que ce ne soit pas moi !

Paris, le 17 janvier 1963

Mon cher Guerne,

Pour nous, l'année n'a pas commencé tout à fait bien : Simone, qui était chez sa mère, en Vendée, y a attrapé une pleurite, et n'est rentrée qu'hier, plus ou moins guérie. Et vous ? Je n'imagine pas sans frisson ces journées sibériennes au Moulin. Pourvu que vous puissiez sortir tous les deux indemnes de cet hiver qui, soit dit en passant, n'a pour moi rien de terrible, puisqu'il me rappelle en doux tous ceux que j'ai passés dans mon pays. Comment va Madame Guillemin ? Le vieux rhumatisant que je suis est mieux qualifié que personne pour comprendre les affres qu'elle doit traverser à chaque variation sensible de température. Depuis longtemps je vis en fonction de la météorologie, avec tout ce que cela comporte de fatal et d'odieux.

Où en êtes-vous avec le *Tao-te-King* ?¹⁵ Simone, qui vient de le lire en anglais, ne partage pas mon emballement. Pour s'en faire une idée juste, sans doute faut-il qu'elle attende la version que vous allez nous en donner. Après Shakespeare, quel soulagement pour vous ! Vous n'y trouverez pas une seule fois cet horrible love, suprême déshonneur des poètes. Enfin, je vous envie d'avoir à traduire un texte où il n'y a aucun sentiment apparent. On n'y parle que du Ciel et de la Terre, du cadre même de votre Moulin.

Donnez-nous de vos nouvelles. À vous deux, toutes nos amitiés,

E.M. Cioran

* * *

Paris, le 21 mars 1963

Mon cher Guerne,

J'irai sans doute un jour au Moulin¹⁶, mais il m'est impossible de prévoir quand. Pour le moment je suis très « occupé », ou plutôt je me suis créé des occupations pour me jouer la comédie à moi-même. Pris subitement de peur devant l'avenir, l'idée m'est venue d'entreprendre quelque chose qui ne soit ni trop frivole ni trop sérieux, et qui n'exige aucune compétence. J'ai essayé donc de sévir pour la dernière fois – dans l'édition, naturellement. Ma mission consiste à proposer à une des multiples maisons qui exploitent le Livre de Poche des essais philosophiques qui appartiennent au domaine public. Pendant deux semaines j'ai fouillé dans des bibliothèques, et j'ai lu ou parcouru un nombre important de bouquins censés intéresser nos chers contemporains. J'en ai trouvé une vingtaine, et tout fier je les ai étalés un à un à mes supérieurs. Hélas ! aucun ne put être accepté, pour la

raison qu'aucun n'était dans le domaine, dont j'ignorais qu'il englobait tout ce siècle-ci et même la fin de l'autre. Il me faut donc recommencer et pousser mes recherches ailleurs, sans grand espoir d'arriver à un résultat quelconque.

J'ai appris qu'on préparait un Lao-tse dans plusieurs maisons. Dépêchez-vous ! Que le taoïsme soit devenu une nécessité pour le monde d'aujourd'hui, je ne m'en étonne pas autrement : tous ces agités, tous ces fiévreux doivent ressentir en secret la nostalgie de la quiétude, sans compter qu'ils sont tous déçus par le christianisme. Vous allez leur offrir bientôt un produit de remplacement ! Pour un catholique, quelle apostasie !

Cela m'a fait bien plaisir d'apprendre que Madame Guillemin est en état de marcher seule. D'ici l'été, elle fera sûrement un kilomètre.

À vous deux, toute mon amitié,

E.M. Cioran

* * *

Paris, le 30 avril 1963

Mon cher Guerne,

Les nouvelles que vous me donnez sont tristes à souhait. J'imagine l'impatience et l'exaspération de Mme Guillemin devant l'amélioration à peine perceptible de son état, j'imagine aussi les malaises que doit lui causer ce printemps dont j'éprouve à chaque instant les effets funestes. Quand on est rhumatisant, on l'est pour l'éternité.

Vous avez l'air de minimiser les ennuis qu'on vous fait au sujet de votre appartement¹⁷. Savez-vous que l'on peut bel et bien vous en chasser ? Si ces sociétés peuvent prouver (et elles y arrivent facilement avec la complicité de votre concierge) que depuis deux ans vous habitez ailleurs, vous risquez de vous trouver à jamais coupé de Paris (ce qui est un bien dans l'absolu, mais dans l'absolu seulement). Au point où en sont les choses, il vous faut, je crois, prendre une décision aussi rapide que douloureuse, c'est-à-dire réoccuper l'appartement au plus tôt, ne fût-ce que pour la durée de quelques mois. Si on vous en expulse, vous perdez une fortune. En trouver un autre vous sera plus difficile que d'obtenir, disons, le prix Nobel... Songez que vous n'avez aucune raison légale à invoquer pour justifier une absence ininterrompue de deux ans. Et puis n'oubliez surtout pas que vous êtes en conflit avec des gens qui, ayant l'espoir de gagner quelques millions à vos dépens, ne reculeront devant rien pour y parvenir. J'exagère à peine. Mais dans l'occurrence, je crois de mon devoir de

vous affoler.

Mes amitiés à vous deux,

E.M. Cioran

J'ajoute un mot car – pour une fois – je suis d'accord avec Cioran. Je n'exagère pas. Devenez prudent. Je vous envoie mes amitiés, à vous et à Madame Guillemin.

Simone

* * *

Samedi [7 septembre 1963]

Mon cher Guerne,

Je trouve votre silence étrange et ne sais pas très bien quel sens lui donner. Le mieux, peut-être, est de se tenir loin de toute hypothèse.

Voilà plutôt de quoi il s'agit. Je pars la semaine prochaine pour l'Espagne. C'est l'occasion ou jamais de passer vous dire bonjour, à vous et à Madame Guillemin. Je partirai mardi 10 (ou mercredi) par le train de Bordeaux et j'espère avoir dans l'après-midi une correspondance pour Marmande. De toute façon, je vous enverrai lundi un télégramme afin que vous sachiez exactement le jour et l'heure de mon arrivée.

À vous deux, cordialement,

E.M. Cioran

* * *

[Espagne, le 13 septembre 1963. Carte postale]

LLuvias torrenciales, tormentas, intensa inestabilidad atmosferica, etc., etc. Ce matin, comme nous voulions quitter Barcelone pour aller à une plage des environs, on nous a dit à la gare que la ligne était coupée pour quelques jours à cause du « temporal ». Au milieu de ces misères, le souvenir du Moulin demeure le seul point lumineux. Nous vous remercions de votre accueil et nous vous redisons toute notre amitié.

E.M. Cioran, Simone

* * *

Paris, le 4 octobre 1963

Mon cher Guerne,

Merci pour ces photos¹⁸, où vous êtes tous très bien, sauf moi, qui ai l'air d'un crevé, – ce que je suis du reste. Le Moulin est toujours présent à ma mémoire ; l'aurais-je oublié que ma peau s'en souviendrait encore, elle qui conserve vives les marques qu'y a laissées ce salaud de vendangeon (Boudin aussi est un salaud, mais d'une autre classe)¹⁹.

Ne vous tracassez pas trop au sujet de l'appartement²⁰. De toute façon, vous n'auriez pu vous réhabituer à cette ville exécrationnelle ; il faut la laisser suivre son sort et la contempler de loin, en attendant qu'un engin miséricordieux vienne nous en délivrer tous. Plus préoccupants me semblent les nouveaux ennuis de santé de Madame Guillemain et même les vôtres, moindres, il est vrai, mais néanmoins réels. Cette hernie, ce n'est pas un accès de toux qui l'a provoquée, ce sont tous les efforts que vous avez déployés pour ériger, pour soulever le Moulin. D'ailleurs, en fait de santé, il ne m'appartient pas de faire le matamore. J'ai passé au lit les derniers jours de nos vacances en Espagne ! Nous avions loué une villa au bord de la mer, près de Tarragone. Un matin, vers les 7 heures, j'aperçois un Boche qui allait au jus. Je l'ai imité, bien que le ciel fût couvert et le temps frais. Le lendemain, le Boche reprenait son bain à la même heure, tandis que, moi, je faisais 39°. Pour tout dire, j'ai attrapé une grippe dont je ne suis pas complètement remis²¹. Je passe mes après-midi à Enghien...

Donnez-nous de meilleures nouvelles de vous deux,

Amitiés,

E.M. Cioran

S'il vous répugne à traduire A.E., ce que je comprends, ne traitez pas trop mal Masui, qui est un gentil garçon, tout à fait pénétré de vos mérites²².

* * *

Au Vieux Moulin, le 18 octobre 1963

Tourtrès (Lot-et-Garonne)

Mon cher Cioran,

Je bûcheronne dans les *Nuits*¹³, cultivant le loukoum et la confiture de roses, de médiocres sorcelleries et les sempiternelles tournures de la plus narrative des narrations. Voilà pourquoi je n'ai pas pu encore

écrire : quand arrive le soir, je suis crevé ; et le matin, j'ai hâte d'avancer le pensum. Cela me prend de longues heures, dont je me venge en pensant fort à vous. J'ai appris que le *Tao* avait paru ; mais je le sais seulement, n'ayant pas eu encore l'honneur d'un exemplaire, ma réclamation il y a dix jours ne m'ayant valu, jusqu'ici, que l'envoi d'un exemplaire de *Liens* – où la présentation entonne la grande trompette et me donne du « poète éminent et rare » et de la traduction « extraordinaire », de la transposition pure, etc. Quatre pages. Une ardente pommade, en tout cas, qui devrait – j'imagine – me protéger un peu des plus immédiats coups de griffe. Peut-être.

Cent mille personnes au lit de mort de cette Piaf : la France s'enterre. Cela fait mal. Voir un pays comme celui-ci, feu son esprit et feu sa langue, se ravalier plus bas que le niveau des pieds des bamboulas. Hélas !

Nous avons eu un temps d'une légèreté splendide, des soleils purs, de hautes et transparentes nuits. Le salaud de vendangeon (« rouget » est le nom exact de cette sorte d'aoûtat, scientifiquement dénommé trombidion) s'en est allé comme il était venu, avec l'époque des vendanges. Ceci pour que vous sachiez qu'en tout autre temps de l'année, vous resterez indemne ! Hier, le marchand de poissons qui vient à Tourtrès tous les mercredis, en me vendant des crevettes, m'a dit : « Ce n'est pas que ce soit rentable, vous savez, mais c'est que le point de vue est tellement beau, ici. On a besoin de ça ! » Et ce disant, il me montrait le ciel entre les cyprès, au-dessus de l'église. Le marchand de poissons, oui, debout dans son camion ! Et j'en ai eu le cœur en fête toute la journée, en dépit des pages et du papier de ces foutues mille et une nuits. Que cela existe encore, c'est à vous guérir de la grippe, même à Paris, non ? Mais quelle idée, aussi, d'aller prendre modèle sur une peau inentamable de Boche « Reisendant » en l'Espagne ! Au moulin, la cheminée est construite et lui va bien : elle a l'air d'y avoir été toujours. Et nous avons joué un peu, un tout petit peu, à la pétanque, pour faire comme des grands. En fait, Mme Guillemain se remet très péniblement, très difficilement, et le cœur, par moments, n'y est plus. Je la guette invisiblement pour la « tenir » quand elle voudrait flancher. Mais c'est souvent assez dur, et je ne suis pas toujours heureux dans mes improvisations. Elle ne se lève guère avant midi ou une heure, et se couche, épuisée, à huit heures. Moi, je suis humilié par ma hernie, et la ceinture d'acier que je porte n'a pas beaucoup de pitié pour mes reins. Et la vie sur le cul qu'il me faut mener, ce n'est pas pour arranger les choses. Pourtant nous ne vieillissons pas, ni l'un, ni l'autre, et c'est peut-être là le pire, la pointe qui fait le mal plus irritant. Je crois que pour vieillir, se sentir vieux, se sentir autre qu'avant, il doit falloir une disposition innée que nous

n'avons pas. Sans dents, perclus, flétris, avec des appareils sur tout le corps, honteux de tout cela, nous mourrons jeunes, absolument jeunes – même vaincus et défaits complètement. Et je me demande si Héraclite n'est pas mort de cela : ne pouvant admettre ou supporter les inconvénients d'un âge qu'il ne pouvait pas avoir, qu'il n'aurait jamais su avoir !... À moins que faire un beau vieillard soit un couronnement – auquel cas, j'imagine, il faut s'y préparer dès le premier biberon ! L'époque vieillit, se dégrade, court à sa mort plus vite et mieux que nous. Alors nous restons là, nous autres, toujours plus en retard sur elle et comme abandonnés, délaissés dans notre jeunesse, à peine sortis de l'enfance.

Dites-moi quand même comment vous vous tirez de cette sale grippe. Et revenez-nous, tous les deux, plus sérieusement cette fois, avant l'écoeurement total et au lieu d'aller disperser vos heures à travers les frontières. (Je ne trouve pas du tout que vous ayez l'air crevé sur les photos : j'apprécie, au contraire, cet air aigu que vous avez. Ce n'est pas une affaire de vocabulaire, pas du tout : c'est une question d'esprit et une affaire de vérité. Aiguisé et aigu. Ce quelque chose en vous, qui me ferait dire que votre ange gardien est un ange de verre, ou de diamant, une sorte de transparence affûtée, trop claire pour que vous la voyiez dans ses gestes et ses conseils.)

En tout cas je vous enverrai un *Tao*, si j'en ai. Et vous comprendrez que j'y tiens, puisque moi, je ne puis pas le « lire ».

À vous, de cœur :

A. Guerne

De son lit, Mme Guillemin me crie de vous dire à tous deux mille choses. (Il est minuit – une heure prodigieuse ici, où l'on écoute, écoute jusqu'au-delà du monde.)

Paris, le 25 octobre 1963

Mon cher Guerne,

Je ne sais comment vous remercier de cette double merveille, littéraire et typographique, qu'est votre *Tao*. Ce qui m'y a le plus frappé, c'est l'autorité. Pas un instant, en vous lisant, on ne pense que vous n'êtes en somme qu'un sinologue assez récent ; on est persuadé au contraire que le chinois vous a livré tous ses secrets. Ce n'est pas une traduction, c'est un exploit – un exploit qui, en un certain sens, vous aura sauvé. Je ne puis m'empêcher de songer que vous l'avez exécuté pendant les moments les plus dramatiques de votre vie, et dans des dispositions exactement opposées à celles dont se prévaut Lao-Tseu. Cette

invitation à l'abandon et à la quiétude, il est impossible qu'elle n'ait pas agi sur vos fièvres et sur vos épreuves. Vivre, durant des mois, dans l'intimité du plus grand des sages, doit marquer et laisser des traces, fut-on aussi passionné que vous l'êtes. Je crois vraiment à l'action bienfaisante de ce livre sur vous, dans la mesure même où il est le contraire de vos instincts profonds. Par tempérament, vous êtes plus près de la prière et du blasphème, que de l'indifférence et de l'effacement. Mais qu'il est admirable le spectacle de votre combat sur le Non-agir !

Merci mille fois.

Votre E.M. Cioran

* * *

Paris, le 30 novembre 1963

Mon cher Guerne,

Si le mécontentement de soi menait à la sainteté, je serais un saint depuis longtemps. Il s'agit bien de sainteté ! Je passe ma vie au téléphone, ou alors dans des bibliothèques, à la recherche d'un livre qui me réconcilie avec moi-même ou avec les choses. Quand je ne perds pas mon temps en conversations, je le perds en lisant : je lis, je lis, inutilement, pour ne pas penser, pour ne pas voir à quel point je suis enfoncé dans le non-sens. Cependant que les jours s'écoulent et que je ne fous rien, on me presse de tous côtés d'écrire, de publier, et je ne peux ni ne veux me manifester. L'autre jour, on me demande un article pour une revue. Je réponds : plus tard.

On me dit de donner un titre pour qu'on puisse annoncer ma collaboration.

Je ne trouve aucun sujet sur lequel je puisse écrire, fut ma réponse.

Mais, en attendant, je vais quand même sécréter un texte sur la rage.

Mon drame est des plus simples : tous mes ancêtres ont vécu dans des montagnes, à même les éléments, et moi, voilà trente ans que je traîne dans les métropoles. J'étais fait pour être n'importe quoi, sauf citadin et littéraire.

Je m'arrête, par peur de m'apitoyer sur moi (ce que je ne cesse pas d'ailleurs de faire). Pour parler plus sérieusement, vous ai-je dit que j'ai recommandé votre *Tao* au directeur d'un Livre de Poche ? Jusqu'à présent, aucune réponse. Soyons sceptiques.

J'ai aperçu l'autre soir, à un film « psychiatrique », Mounir²⁴, qui a

écouté, très intéressé, les louanges que je faisais du Moulin. Au fond, il est comme moi : il vit dans l'exaspération.

Toutes mes amitiés à vous deux,

E.M. Cioran

* * *

Au Vieux Moulin, ce 11 décembre 1963

Tourtrès (Lot-et-Garonne)

Mon cher Cioran,

Il a fallu que j'attende de pouvoir me rasseoir un tout petit peu en moi-même (et c'est vraiment le tout premier moment depuis je ne sais combien de nuits et de jours que j'ai été secoué, déchiré, exorbité par d'effroyables quintes de toux – six, huit par jour, dix parfois, pendant une heure ou une heure et demie d'affilée, sans reprendre souffle... au point que j'ai cru y laisser ma vieille peau. Interdit de s'allonger ; impossible de dormir. Traitements nuls. Et puis j'ai retrouvé dans ma tête une médecine de grand'mère : térébenthine et alcool camphré ; cela va mieux). Je n'ai pourtant pas repris *Les Mille et Une Nuits* encore. Demain. En attendant, j'ai tourné précautionneusement autour de vous, de votre dégoût, de votre rage, de cette colère plurielle que vous avez ; et je vois tout autour de vous comme des fuites béantes, des fleuves d'une déperdition continuelle de vos forces vives ; évidemment, cette succion atroce de l'être par le monde a toujours existé, mais le vide s'étend toujours, gagne sans cesse, ne se remplit jamais ; et si la jeunesse assez longtemps peut s'en moquer, le moment vient – il est venu – que l'on ne peut plus supporter sans dommage le TROC de ce qu'on est contre un trou toujours plus creux. Mais est-on plus parce qu'on a écrit ? Je n'en suis pas sûr. Il y a toujours un côté par lequel tout travail est du monde, le fournit, le fourbit et entretient le simulacre ; donc, à tout prendre, un mauvais alibi qu'on se donne à soi-même. Il est trop tard dans le désastre pour qu'une manœuvre puisse encore sauver quelque chose, arracher au naufrage un retard ou un élément. Je suis bien sûr, mon vieux, que si nous devions réellement, une heure ou deux, vous ou moi, vivre dans la peau de l'un ou l'autre de tous ceux qui ont laissé le monde faire d'eux des personnages, ce serait tellement pire que nous ne le supporterions pas. Essayez donc de vous tenir dans la peau de Dalí « la gare de Parpignânn » ou de Ionesco. disons trente secondes ! Pouah ! Et qu'on ne me dise pas « qu'ils sont trop verts » ; trop bleus. Voilà tout.

Donc vous ne trouvez pas de sujet sur lequel écrire. En effet : il n'y en

a pas. Et à partir de cette vérité-là quelque chose commence. La peine de vivre vaut la peine, n'importe comment, puisque mourir est au bout et qu'il faudra mourir. Ce qui vous exaspère, c'est peut-être que vous ne pouvez plus vous distraire avec de faux-semblants : « marcher à côté de vos pompes » comme le dit si merveilleusement l'argot. À force de toujours prêter aux autres ce que vous vous refusez à vous-même, vous arrivez au point où cela ne marche plus. Plus du tout. Pas moyen de se mettre à mépriser des baudruches costumées : vous usiez de la pompe, distraitemment, pour les gonfler, et j'usais, moi, de l'épingle, négligemment, pour les défaire. Par désespoir ou par colère, on ne fait que les confirmer. À quoi bon ? On le sait. Une moustache, une paire de lunettes, un nez, cela suffit et c'est à quoi se suspend tout le personnage. Ce n'est même plus drôle de couper la moustache, d'ôter les lunettes ou de pincer le nez : la démonstration a été faite et refaite jusque derrière la lune. N'en parlons plus. Les villes ne sont même plus des monstres, simplement un magma. Il faut fuir. Au moins savoir, Simone et vous, que vous avez le moulin. Fraternellement. Et déjà vous devez pouvoir, de ce côté-là, colmater une fuite. Les livres ne seraient-ils pas devenus une habitude d'un autre âge, tout simplement, parce que le nôtre a changé, parce que notre temps est un autre temps, désormais, que les temps qui l'ont précédé et annoncé, craintivement, depuis cinquante ans ? Un jour de vingt-quatre heures fait aujourd'hui beaucoup plus de passé que vingt ans du xix^e siècle. L'absurdité se périmé beaucoup plus vite que n'importe quoi d'autre, l'erreur ou le mensonge, par exemple – et par là je crois deviner que règne l'esprit, plus que jamais, où il ne reste aucune place pour aucune souveraineté. À force de remonter en surface, de s'y serrer, de s'y bousculer, les apparences ont fait de la réalité une si fine pellicule, si mince et décollée de tout, que l'haleine de Dieu la traverse sans seulement l'apercevoir, et toute Voix véritable passe outre, sans y trouver la place de retentir. Les trompettes du jugement l'emporteront comme éclate une bulle. Plus rien.

Pourquoi ne viendriez-vous pas, à Noël, au moulin ? Ce serait mieux que Paris et la joie sinistre de ses fêtes ! Mounir vous a écouté, dites-vous ; mais vous savez très bien que ce qu'on dit du moulin ne peut ni s'écouter, ni s'entendre. S'il reste au monde quelques individus encore, qui soient aptes à deviner le miracle, alors ils prennent peur. Aucun n'a plus la naïveté de s'avancer pour voir. Je crois véritablement que tout ce qui est important, désormais, ne peut plus l'être que dans une absolue nudité, en soi, et sans vouloir rien démontrer (ni même son existence), en se taisant de tous les côtés.

Merci pour le *Tao* ; mais rien ne presse et je partage volontiers le scepticisme recommandé : ce qui serait fait maintenant profiterait au

Club français du livre, pas à moi. Et puis, y a-t-il des gens assez pour lire de ces écrits-là ? Je vous garde tous deux dans ce cœur essoufflé, que visitent l'air pur et la lumière immense et douce plus que l'horizon duveteux. Le temps est d'une clémence incroyable. Mme Guillemin va mieux, moralement. Il était temps !

Vôtre : A.G.

P.S. Idée originale de la nouvelle direction Plon : ils ont publié les *Récits hassidiques* de Buber²⁵ ! Et ce pavé sans la mare coûte cinq mille francs. Tout lecteur devrait réclamer sept mille cinq cents de dommages et intérêts.

Chers deux, qu'attendez-vous donc pour venir ? Il n'y a plus de feuilles, donc pas de « vendangeons » ! Et, pour vous honorer, nous vous chercherons à la gare avec une « nouvelle Dauphine » ! Votre amie

Ellen Guillemin

* * *

Paris, le 23 décembre 1963

Mon cher Guerne,

Simone étant partie chez elle, j'en profite pour travailler ou pour faire semblant (ce qui au fond revient au même). Je regrette de ne pouvoir entreprendre le voyage que vous me suggérez. La question du travail mise à part, il y a le froid – que je redoute. Sur les hauteurs où vous êtes, l'air ne doit pas être trop amollissant. Comment aller l'affronter, quand je passe mes journées dans une chambre surchauffée, où prospère mon anémie ? J'avoue que je ne me représente pas très bien la vie que vous menez là-bas en ce moment-ci de l'année. Comment y passez-vous ces longues soirées qui commencent si tôt ? Ce matin, en contemplant les arbres du Luxembourg (on se contente de ce qu'on a sous la main), je me disais que la seule saison absolument poétique était l'hiver, parce qu'on n'y trouvait aucune trace de concession à l'homme. Je souhaite que maintenant le paysage autour du Moulin soit aussi merveilleusement désolé que je me le figure. L'idée d'un coin riant – où que ce soit – me donne envie de vomir. Gardez-vous de m'assurer que la sérénité règne sur vos champs, parlez-moi plutôt de rafales, de terre maussade et de ciel crispé. Vous ai-je jamais dit que le seul paysage auquel je n'aie rien à objecter est celui des moors, dans le pays des sœurs Brontë ? C'est sans doute par un phénomène de contamination que je vois en ce moment le Moulin en plein Yorkshire.

À vous deux, toutes mes amitiés et tous mes vœux.

E.M.

* * *

Paris, le 14 janvier 1964

Mon cher Guerne,

Dimanche dernier, nous sommes allés, Simone et moi, nous promener le long des quais ; en rentrant, nous avons pris la Rue des Écoles, puis la vôtre, où nous nous sommes arrêtés devant le petit, le terrible immeuble que vous devinez et dont le second étage, avec ses stores baissés et l'air d'abandon qui s'en dégage, nous a donné un cafard voisin du malaise. On aurait dit : Le Départ du Poète. Et départ est ici un euphémisme. Il faut que vous fassiez relever ces stores, car c'est un spectacle, comme on dit dans la philosophie actuelle, « anéantissant ». Je les arracherais, s'il me fallait passer devant tous les jours. La faute en est à Mme Guillemin qui m'avait habitué à voir toujours des fleurs aux fenêtres. Le changement est trop radical et presque intolérable.

Comme vous pourriez avoir de temps en temps un regret, fut-il infime, de Paris, je crois qu'il est de mon devoir de vous donner des détails propres à vous en dégouter. En voici un. Cet après-midi, pour aller en autobus à La Madeleine, j'ai mis presque une heure. Arrivé à la Concorde, idéalement embouteillée, j'ai pensé que Nerval aujourd'hui, en y abordant, ne songerait pas à se pendre, pour la bonne raison qu'il n'y trouverait nullement l'espace nécessaire à l'exécution de son dessein²⁶. Nous sommes tous restés à nous regarder comme des damnés pendant vingt longues minutes. Une religieuse sur un vélosorex était la seule à pouvoir se frayer un chemin à travers cette foire pétrifiée. Moi, j'avais envie de hurler.

Amitiés à vous deux,

E.M. Cioran

* * *

Au Vieux Moulin, le 28 janvier 1964

Tourtrès (Lot-et-Garonne)

Mon cher Cioran,

Je vous écris souvent, ou je vous parle (c'est selon) car mon sommeil a de grands trous de deux ou trois heures bien avant le matin. Et dans la journée, hélas ! je vous ai tant dit ou écrit de choses,

et de plus près, que je suis découragé quand il s'agit de m'y mettre effectivement. La machine, la routine des *Mille et Une Nuits*, l'ennui tenace aussi me tiennent, et m'ôtent le courage de dégager ma table pour une lettre à vous. Pourtant, sans passer par la poste, de quoi aurait-on l'air ?

La *NRF* toujours gracieuse, a envoyé à Mademoiselle Armel Guerne le relevé de ses comptes. Je leur ai écrit pour le changement d'adresse, en les priant également de bien vouloir me restituer un sexe masculin que je n'ai pas quitté, que je sache, depuis cinquante et des années.

La *NRF* toujours sinistre, a renvoyé à Monsieur Armel Guerne un même relevé, avec une ligne manuscrite d'une Mme Ouali, qui me « demande de vouloir bien l'excuser de l'erreur commise ». Le sens de l'humour est nettement plus prononcé chez mon percepteur. Ô l'élite française ! La funèbre maison !

Consolez-vous tout à fait : je n'ai aucun regret de Paris, pour aucune raison, à aucun moment. C'est mon bonheur d'être au moulin, et ce bonheur, quand je l'analyse, est doublé du bonheur de n'être pas ailleurs, ni surtout à Paris, foyer de démence et capitale du simulacre forcené. C'est la seconde fois que des gens veulent me voir pour affaires, m'annoncent leur visite, font le voyage, en effet, et repartent le même jour. Des fous. Il faut prendre le temps de vivre un peu ailleurs pour savoir ce que signifie désormais ce mot : les Parisiens. Mille quatre cents kilomètres de voyage pour deux heures de conversation ! Pas le temps d'entamer le sujet. La gare.

Notre déménagement est irrévocablement fixé au 31 mars au plus tard – et quand vous repasserez rue de la Montagne, il n'y aura plus ce trou noir du départ, mais d'autres imbéciles à notre place : pas un poète stérile socialement, mais des citoyens occupés à nous faire une France de cent millions de Français !... pour une époque où il n'y aura plus d'eau à boire, ni d'air à respirer. Amen. La Providence nous choie, en vérité. Ma filleule, un nouveau-né que je ne connaissais pas, est morte à cinq semaines d'une méningite foudroyante. J'ai eu et j'ai un très lourd chagrin, sourd, amer. Mon oncle, brave imbécile malencontreusement enrichi, vient de mourir à soixante-huit ans, dernier Guerne de la génération. Je n'ai eu et je n'ai pas le moindre chagrin.

Des poètes, il nous en pleut ! Il nous en arrive de partout, des environs et de plus loin, de France et d'étranger. Ils sont gentils, d'ailleurs, et jeunes, tous. Mais s'ils savaient la force de combat qu'il faut, ils penseraient à autre chose qu'à écrire (pour qui ?) et à publier (pourquoi ?) des plaquettes – les pauvres ! Aspect inattendu de la

jeunesse. Champignons qui naissent de la dernière pluie – sans fleur, ni racine, évidemment.

Ne vous laissez pas avoir !

À vous : A. Guerne

Mme Guillemain va mieux, en dépit de l'hiver, qui n'est jusqu'ici pas pénible, ni triste du tout. Elle vous fait, et à Simone, neuf cent quatre-vingt-dix-neuf amitiés (mille et mille un étant des chiffres exécrés dans la maison). Boudin a non seulement engrossé les filles du cru, mais il a semé ici et là de petits boudins. Un papa prodige, quoi !

* * *

Paris, le 18 février 1964

Mon cher Guerne,

Je vous aurais répondu plus tôt, mais tous ces jours-ci il m'a fallu peiner sur un article qu'on m'a réclamé d'urgence. Chose incroyable : les revues trouvent tout ce qu'elles veulent, sauf des essais. Pourtant, le genre est hybride à souhait, et il me semble que n'importe quel imbécile devrait y réussir. Mais on préfère écrire des romans parce qu'ils offrent tout de même un risque de succès. C'est un raisonnement semblable qu'a dû tenir l'auteur de vos *Nuits*, et il faut dire qu'il ne s'est pas trompé, à en juger d'après les emmerdements qu'il vous procure, à tant de siècles d'intervalle. À propos d'emmerdements, je pense également à ceux que vous rencontriez du temps que vous traduisiez les *Récits* de Buber, que je suis en train de lire. Ce n'est pas mal du tout. Pour mon malheur, je ne puis oublier le portrait que vous m'avez tracé un jour de cet octogénaire grotesque, et ce souvenir gâche mon plaisir. Vous avez tellement amélioré l'original que, en toute justice, je comprends la fureur du Vieux. Si j'en crois Guy Dupré²⁷, on n'a rien fait chez Plon pour lancer le livre. Voilà une nouvelle qui suscitera plus d'amertume à Jérusalem qu'au Moulin²⁸.

Ici, j'aurai une semaine particulièrement chargée. Il me faut en effet assister à la remise de l'épée à Jean Paulhan. Cette séance sera suivie, quelques jours après, par un cocktail, etc. Voir du monde est pour moi un supplice. Dans ce cas-ci, il m'est impossible de me dérober, le nouvel académicien m'ayant rendu il y a quelques années un service assez important, sans que je le lui aie demandé. Cela est insolite partout, et inconcevable à Paris.

Que Madame Guillemain aille mieux, j'en suis vraiment très content. Vous ne m'avez pas écrit comment vous entendez résoudre l'évacuation de l'appartement. Que deviendront vos livres ? Il n'y a

qu'une solution, criminelle celle-là : agrandir le Moulin.

À vous deux, avec toutes mes amitiés,

E.M. Cioran

* * *

Paris, le 9 mars 1964

Mon cher Guerne,

Vous avez choisi pour venir ici la semaine où tout le monde s'en va, même les rats²⁹. Du moins emporterez-vous de Paris une vision moins horrible que si vous étiez venu à une autre époque. Je suis sorti indemne des épreuves académiques ou autres. Au cocktail offert après la Réception je ne suis resté qu'une minute en tout et pour tout. Il est à peine concevable qu'on puisse se prêter à des cérémonies aussi ridicules et aussi funèbres, qui, je l'ai remarqué avec quelque soulagement, n'intéressent que les femmes. Seul moment curieux sous la Coupole : l'entrée des académiciens, saluée par la fureur des tambours. Une véritable cour des Miracles. Ces octogénaires en uniforme, difformes, éclopés, aux gueules haineuses et sinistres, on les voit beaucoup mieux en clochards, sur le quai d'en face, autour d'une bouteille de rouge³⁰.

Je viens de prendre une décision presque héroïque : rassembler les quelques articles que j'ai publiés depuis trois ans. Cela fait à peine 150 pages, un peu plus qu'une brochure. Faut-il, oui ou non, porter le manuscrit chez Gallimard ? Telle fut la question que j'ai ressassée pendant toute la semaine dernière. La lucidité répondait non, la veulerie, oui. Pour en finir, je l'ai confié au crématoire de la rue Sébastien Bottin. Il faut croire à un livre ; si on n'y croit pas,

49 pourquoi le publier ? Mes doutes, par malheur, n'ont pas supprimé mes automatismes. Je continuerai à faire des gestes auxquels il me sera impossible d'adhérer. Le drame de cette insincérité fait le fond même de mon opuscul³¹.

J'ai été heureux d'apprendre que Mme Guillemin va tout à fait bien maintenant. Elle nous a donné à tous un exemple suprême de courage.

À vous deux, avec toutes nos amitiés.

Naturellement, nous partons nous aussi.

E.M. Cioran

Il s'agit de Michel Tournier³². Je ne le connais pratiquement pas, et

d'ailleurs ne vais plus chez Plon.

Une dame de mes amies vient de me signaler qu'un rabbin ou quelque chose d'approchant, a parlé, vendredi dernier, à l'émission « La Voix d'Israël », des *Récits* et de leur traducteur, de Buber et de vous (en termes élogieux, paraît-il).

* * *

Paris, le 23 avril 1964

Mon cher Guerne,

Vous voilà donc complètement déparisienisé (!) : autant dire béni. Tant que vous garderez intact l'usage de la raison, vous ne regretterez pas ces lieux. Tout le monde d'ailleurs aspire à s'en évader, mais rares sont ceux qui y arrivent. Il y faut quand même une force intérieure, en même temps qu'une volonté de se désaccoutumer de l'Enfer. À Pâques, durant nos pérégrinations, nous avons rencontré dans le Jura³³ un vieux couple, inconsolable d'avoir quitté Paris.

Nous avons essayé de convaincre ces misérables que leur nostalgie était insensée, qu'il n'était pas permis, lorsqu'on a la chance d'habiter une telle région, de languir après la Banlieue (lui, un ancien ouvrier de chez Renault), qu'ils ignoraient leur bonheur, etc. Rien n'y fit.

Ces réprouvés ne pouvaient s'arracher au doux souvenir de leur horrible quartier. Mais je dois ajouter qu'en fait d'horreur, ils en ont connu d'autres, dans le Jura même : leurs deux fils, entrés sans doute dans le maquis, sont morts en déportation. Ce fait, peut-être, explique l'insanité de leurs regrets. Les motifs qu'ils invoquaient, l'un et l'autre, étaient cependant de cet ordre : à Paris, le merlan est moins cher qu'ici. Et cela au milieu d'un paysage qui à tout moment vous invitait à l'exclamation. Encore une fois, il n'est pas donné à tout le monde de se désintoxiquer de l'Enfer.

Vous avez raison de considérer comme une récompense le Nerval qu'on vous a commandé³⁴. Vous avez quitté Paris, c'est bien ; mais qui vous délivrera maintenant de la Traduction ?

À vous deux, avec toute mon amitié,

E.M. Cioran

Mon « livre » doit paraître en octobre. Mais qu'il paraisse ou non, c'est tout un.

* * *

Paris, le 16 juin 1964

Mon cher Guerne,

J'espère que Madame Guillemin va tout à fait bien maintenant. Je ne pouvais pas imaginer que votre silence eût des raisons aussi sérieuses³⁵ ; je l'attribuais à la fatigue de cet été violent et précoce. Mais je vois bien qu'aucun paradis n'est parfait, même pas le vôtre.

Depuis votre séparation définitive de Paris, quelqu'un devait assumer la fonction que vous y remplissiez : dire leur fait aux gens, et, au besoin, les insulter. Ce quelqu'un, c'est moi. Contrairement à tous mes principes, je me déchaîne pour un rien (au fond, tout est « rien », même l'important). L'autre jour, je me suis mis à hurler au téléphone, parce qu'une employée de chez Gallimard avait pris quelques libertés avec un texte de ma façon. Vous m'auriez entendu, que vous m'auriez envié, j'en suis sûr. Vos plus belles rages étaient dépassées. Ce qui s'explique sans peine, lorsqu'on songe que je viens d'un pays où la parole est une acquisition récente. Un autre exploit : un jeune éditeur m'invite à déjeuner ; comme il me fait attendre plus d'une demi-heure, je m'en vais sans le prévenir. Je vous laisse imaginer la « conversation » au téléphone, quelques heures après³⁶.

J'ai décidé pourtant de me corriger : avec un peu de lâcheté, j'y arriverai sans aucun doute. À la vérité, cette fureur qui s'est emparée de moi et qui m'oblige à gueuler à tort et à travers, je vois bien quelle en est la source : si j'étais un peu plus content de moi-même, je dominerais aisément mes humeurs. Mais je n'ai aucune raison de me supporter, encore moins d'être satisfait de moi³⁷.

Je ne sais pas encore ce que je ferai cet été, ni comment je pourrai quitter Paris, avec tous ces maudits rendez-vous que je ne peux esquiver. J'essaierai de ne pas oublier la pièce du presbytère³⁸.

À vous deux, avec toute mon amitié

[E.M. Cioran]

* * *

Paris, le 21 septembre 1964

Mon cher Guerne,

Avant de m'injurier, écoutez !³⁹ À peine rentré, j'ai été de nouveau happé par cette horrible ville : rendez-vous sur rendez-vous, lisez : dîners tardifs, whisky à discrétion, conversation épuisante et inutile, gueule de bois. Mais le pire m'attendait : les épreuves de mon

opuscule, abîmées par le correcteur de chez Gallimard. Il a fallu les lire attentivement deux fois : ennui mortel s'il en fut. On ne peut imaginer texte plus emmerdant : et s'il l'est à tel point pour moi, comment ne le serait-il pas mille fois davantage pour les lecteurs (à supposer qu'il s'en trouve) ? Furieux et déçu, j'ai écrit à Simone qu'elle vienne à Paris pour qu'on parte à la campagne. Nous venons de faire le Morvan à pied. Le connaissez-vous ? C'est une pure merveille, la vallée de l'Yonne surtout. Nous avons parcouru des kilomètres et des kilomètres sur un chemin de halage, incroyablement et divinement désert, lorsqu'on songe que Paris n'est qu'à deux heures. Nous avons eu beau regarder à droite et à gauche dans l'espoir d'apercevoir quelque moulin en ruines, nous n'en avons découvert aucun ; c'est qu'il n'y en a d'aucune espèce, ni délabré ni intact. C'est le seul reproche que nous ayons eu à faire au paysage. Enfin, nous voilà de retour. Je tremble de dégoût et presque de désespoir à l'idée de rencontrer des gens, des éditeurs s'entend, et de recommencer une farce trop usée, à un moment de ma vie où j'aurais besoin d'une solitude totale pour pouvoir me réhabiliter à mes propres yeux.

À vous deux, avec toutes mes amitiés,

E.M. Cioran

Où en êtes-vous de ces maudites *Nuits* ? Combien en avez-vous déjà abattu ? Quelle folie que de vous être lancé dans une telle entreprise ! Vous avez le flair et l'avidité de l'horrible.

* * *

Paris, le 14 octobre 1964

[Mon cher Guerne,]

Ma mauvaise étoile, je veux dire ma mauvaise santé, ne me quitte pas. Une semaine de grippe ! La cure de cet été n'aura donc servi à rien. J'aurais dû en faire une autre, à Enghien, mais il m'a été impossible pour des raisons, comment les appeler ? mettons : esthétiques. Vous ne pouvez imaginer la laideur de la banlieue à l'heure actuelle. Elle n'est pas laide, elle est horrible, elle est terrifiante⁴⁰. Et il y a des gens qui « vivent » toute l'année au milieu de ce cauchemar, tel ce jeune coiffeur, venu d'un village près de Miramont, qui me parlait de l'absence de « vie » en province ! Je m'en veux encore de lui avoir donné le pourboire de rigueur.

Dès que je me suis quelque peu remis, il a fallu terminer un article de théologie⁴¹. J'ai réussi, non sans peine, à divaguer sur quinze pages. Il est pratiquement impossible de parler de Dieu quand on n'est ni

croyant ni incroyant. On ne sait pas où on en est. Le travail n'avance pas, faute d'objet ou, ce qui est plus grave, de passion. J'ai attrapé, dans les questions métaphysiques, un pli sceptique dont je n'arrive pas à me débarrasser et qui me paralyse puisqu'il m'empêche de m'aveugler sur quoi que ce soit. J'admire également ceux qui prient que ceux qui y répugnent. C'est que pour moi la prière a toujours été une tentation et une impossibilité, une nécessité irréalisable. Si j'envie une existence, c'est celle de ce pèlerin russe dont je viens de relire les récits⁴². Marcher et prier ! Je ne peux que marcher.

Donnez-moi de vos nouvelles.

À vous deux, avec toutes mes amitiés,

E.M. Cioran

* * *

Paris, le 25 novembre 1964

Mon cher Guerne,

Je vous remercie de vos deux lettres⁴³. Maintenant que je suis déchargé des corvées qu'on impose aux auteurs⁴⁴, je me sens soudain libre, et mécontent de moi. Ce genre d'insatisfaction, je le connais dès que, délivré de quelques soucis, je m'interroge sur mes tentatives et mes échecs. J'admire ceux qui aiment ce qu'ils font. Moi, j'ai des doutes toujours, même quand je sais qu'ils ne sont pas complètement légitimes. Cela tourne à la maladie du scrupule, comme disent les psychiatres. Qu'y faire ? J'avais promis il y a longtemps à une de ces revues dites littéraires un article ; tant bien que mal, j'ai réussi à le faire et même à le rendre. Quelques jours après, pris d'inquiétude, je l'ai redemandé pour y apporter des corrections. Je viens de le rendre à nouveau, et, si je ne craignais le ridicule, je recommencerais les démarches et les pénibles explications⁴⁵. Je n'ai pas les mêmes tiraillements avec un livre, pour la raison qu'un livre, personne ne le lit : c'est un objet – un point c'est tout. Mais une revue traîne dans toutes les mains. Que vaut un texte, conçu à Paris, où l'on a le temps d'écrire mais non de réfléchir ? J'ai décidé, pour offrir à l'esprit quelques loisirs, de rompre avec pas mal de gens d'ici : plus de « social life » ! À tous ceux qui veulent me voir (mais pourquoi veut-on me voir ? je ne le saurai jamais), je dis que je suis pris jusqu'à Noël, je devrais dire plutôt jusqu'au Jugement dernier. La chose la plus difficile à sauvegarder à Paris, c'est la solitude. Je viens pourtant de découvrir une heure où cette ville infernale est tout à fait supportable, où elle est même extraordinaire, telle qu'elle dut l'être pour les chanceux qui y ont vécu avant nous : c'est entre 5 et 6 heures du

matin ! C'est le moment où, curieusement, personne ne se manifeste, même pas les clochards, qui, fort heureusement, ne se remuent pas avant 7 heures.

Si je pouvais m'organiser pour profiter tous les jours de ces instants-là, je serais sauvé dans tous les sens. Mais je divague, comme vous voyez.

Mes amitiés à vous deux,

E.M. Cioran

J'ai été content d'apprendre que Madame Guillemain allait tout à fait bien maintenant.

Paris, le 28 décembre 1964

Mon cher Guerne,

Le froid a dû très vraisemblablement gagner le Moulin lui-même et vous chasser du presbytère. J'imagine mal votre vie pendant cette période-ci de l'année. À votre place, je passerais toute la saison au lit, dans l'extase du silence (malgré les Boëings !⁴⁶). Après avoir fini les *Nuits*, vous auriez dû vous accorder un répit, une période de nontraduction, au lieu de vous imposer tout de suite une nouvelle corvée. Picasso peut attendre !⁴⁷ Je crois vous l'avoir souvent répété : vous avez fait votre devoir ici-bas. Combien ont-ils fourni un effort équivalent au vôtre ? Vous devriez mener quelque temps une existence végétative, et vivre en parasite de votre passé. Quel dommage que je ne puisse vous communiquer un rien de ma paresse ! Vous avez tout simplement une vitalité de forçat. Aussi absurde que cela puisse vous paraître, je suis plus sage que vous, si sagesse signifie abstention : je n'y ai aucun mérite, puisque je suis né dans la stérilité.

Depuis que je regarde ce monde, je ne cesse de m'étonner de l'énergie qu'on y dépense. C'est avec une vraie terreur que je contemple les autres besogner et produire. La seule activité dont je sois capable est de lire ; mais la lecture à ce degré n'est qu'une frénésie des plus suspectes. Vous ne me croirez pas, mais je vais presque tous les jours à la bibliothèque, je bourre ma serviette de livres, et, misère des misères, je les dévore. Peut-on tomber plus bas ? Je ne suis pas dupe de cette voracité, ni de cette fébrilité. Derrière elles, je distingue nettement la fainéantise et l'imposture.

Madame Guillemin, comment s'accommode-t-elle de l'hiver ? Et Boudin, est-il toujours aussi frétilant ?

À vous tous, mes vœux les plus chaleureux,

E.M. Cioran

29 décembre 1964, Au Vieux Moulin

Mon cher Cioran,

L'embêtant, avec votre livre⁴⁸, c'est qu'il n'arrive pas à me convaincre tant il m'est fraternel : je suis allé de pointe en pointe en faisant chorus, passant d'une évidence à l'autre et ne risquant un geste d'humeur qu'aux éventuelles atténuations, toujours prêt à discuter

d'un si, et disposé à l'amputation d'un peut-être. Je suis frappé, surtout, par la consistance de votre sentiment chrétien, qu'on chercherait en vain chez les écrivains catholiques ou réputés tels. La croix de notre temps, sans nul doute, c'est que tout ce qui compte y est si bien assurément bafoué qu'on ne peut approcher de rien, sans avoir l'air de pratiquer le paradoxe et l'amour du paradoxe !

Et quand je l'ai eu fini, puis-je vous le dire ? j'ai partagé l'énorme amertume que doit avoir celui qui l'a écrit, de l'avoir écrit, et que ce fût et pût être nécessaire ! (Je saute un peu à travers mes pensées mais j'imagine que vous m'entendez quand même. Le poison du découragement, seul sentiment pratique. Après tout, l'espérance s'accroît peut-être, invisiblement, par l'effet surnaturel de ce découragement réel, inévitable, aussi fatal que la chute des dents ou des cheveux sur un corps qui vieillit. Qui sait ? Mais j'aimais mieux les temps plus chaotiques où il était permis encore de dépenser son enthousiasme, fût-ce sous la forme de colères !) Ces centaines d'automobilistes qui contournent un cadavre écrasé par quatre ou cinq des leurs. Belle image⁴⁹ de l'imagination morte à l'intérieur des gens. Ils n'ont plus les moyens de voir : ils suivent la file. Horrible absence de cruauté, de cynisme, dans un automatisme imbécile et veule, donc innocent ! Anonyme. Donc sans culpabilité, puisque sans responsabilité. Le monde, vu d'ici, vous courbature la nuque à force de vous faire hausser les épaules. S'indigner de quoi ? Je trouve une consolation à regarder les cyprès jouer de la lumière, un réconfort à dénombrer les grâces et les beautés d'un paysage à sa dernière heure, car bientôt, fatalement, il sera lui aussi colonisé par ceux qui en sont absents. J'aurais aimé que vous fussiez dans le moulin, tous les deux, à partager notre Noël silencieux, calme, retenu, en accord. Mais la ville vous bouffe, et vous avez de saintes ou perverses complaisances qui vous poussent dans l'assiette du cannibale. Non ? Je veux, moi, ne lui laisser que mes dents.

Bien à vous : A.G.

* * *

Paris, le 11 janvier 1965

Mon cher Guerne,

Puisque vous avez vu de quoi mon livre « traitait », il n'est peut-être pas inutile de vous raconter quelques incidents parisiens, donc comiques, dont j'ai été victime ou témoin. Au lendemain du Noël, j'ai été invité à un dîner chez des « bourgeois » que je connais depuis longtemps et qui sont tout ce qu'il y a de plus gentils et de plus

directs. Malaise général ; on me regarde à la dérobée. Je ne comprends pas et ne demande pas d'explication. Une semaine après, un ami me téléphone et me parle – sur un ton ému – de l'article de *Combat* d'avant les fêtes. Là-dessus, je veux des détails, et j'apprends qu'il s'agit d'une attaque d'une violence inouïe. Pensant qu'il s'agissait d'une exagération, je n'y fais pas attention. Curiosité ? Inquiétude secrète ? Je vais quand même chez Gallimard, vérifier. L'article en question, écrit par un certain Sénard [*sic*], était effectivement d'une virulence folle, tel que je n'en ai jamais lu sur un écrivain. On m'y traite, entre autres, d'assassin (parce que je parle souvent, paraît-il, de mon envie de tuer.). Vous ne le croirez pas, j'ai lu toutes ces gentilleses avec une indifférence dont je ne me serais pas cru capable. C'est comme s'il se fût agi d'un autre ! Cependant, je dois reconnaître que mon détachement était moins solide que je ne pensais, puisque je fus assez secoué quand quelqu'un me fit l'observation qu'à une autre époque pour des injures pareilles on se serait battu en duel. L'idée ne m'en était même pas venue ! Mais cette remarque me fit soudain penser au malaise de ces gens dont j'étais l'hôte : ils avaient sûrement lu *Combat* (c'est leur journal), et ils s'attendaient à un réflexe d'honneur de ma part. Ou peut-être à une justification ou à Dieu sait quoi. Mon air insouciant devait leur sembler de la veulerie. En dehors de toutes ces considérations, je dois reconnaître que cette affaire de rien du tout aura eu l'avantage de m'inviter à la modestie : quelle illusion garder sur soi, quand on a des ennemis aussi grotesques ? Je croyais en mériter de meilleurs. J'en suis bien détrompé⁵⁰.

À vous deux, avec toute mon amitié,

E.M. Cioran

* * *

Au Vieux Moulin, le 18 janvier 1965

Tourtrès (Lot-et-Garonne)

Mon cher Cioran,

Je me sors – mal – d'une mauvaise grippe dans laquelle, pire encore, Mme Guillemin est entrée, au lit depuis cinq jours avec des soins qui n'en finissent pas. Elle commence un peu à aller moins mal. Mais nous essayons en ce moment une tempête et les ailes craquent, gémissent, cognent, le toit résonne et geint comme la coque d'un voilier en pleine tourmente. Et les nerfs de la malheureuse dans son lit la font sauter, crier, pleurer dans l'épouvante. Il n'y a pourtant rien que du vent ; de danger, point. Je suis en bas dans le moulin, seul avec Boudin, montant de temps à autre dans la chambre comme un

capitaine sur le pont, pour calmer l'équipage par le spectacle de son calme. qui ne semble pourtant pas contagieux.

Votre histoire est extraordinaire, et j'aimerais beaucoup pouvoir lire cet article. C'est le haut privilège de l'intelligence et le suprême honneur d'une existence, que d'attirer sur soi la colère et la rage des imbéciles. Je vous envie un peu. Quant à vos amis, ils étaient tout simplement gênés que leur ami ait été insulté. Du diable s'ils ont jamais songé à un duel ! Ce serait le parfait déshonneur, en tout cas, que de traiter en égal quelqu'un qui écrit sur ce que vous avez écrit, et dans *Combat*, ce journal auquel ne collaborent que les pisse-copie en mal de publication, à peine ou pas du tout payés : pour la « gloire » dans l'étroite province de quelques arrondissements parisiens. Plus important serait d'arriver à comprendre comment il s'y est pris pour lire, dans votre texte, de quoi s'en prendre si furieusement à vous. à moins que ce ne soit petit calcul et moyen de parvenir. Oui, le métier d'écrivain est infâme ; mais il redevient noble si d'aventure on a la chance – que vous avez ! – d'avoir à ses trousses une certaine catégorie de gens. Moi, je vous assure bien que je n'aurais pas fait une drôle de tête si je vous avais eu à dîner ce soir-là ! Nom d'un chien ! Ce que j'aurais aimé être à votre place !

Picasso est expédié. Je retourne aux *Mille et Une Nuits*. Labeur. Prison. On vit quand même. Dites, mon vieux, croyez-vous que mes ennemis soient meilleurs que les vôtres, ou plus prisables ? Les imbéciles, surtout quand ils sont intellectuels, sont terriblement déprimants ; ils ne sont odieux que dès qu'ils sont riches, parce que l'argent les autorise, hélas ! Telle était ma famille : riche, affreusement.

Bien à vous : A.G.

* * *

Paris, le 27 janvier 1965

Mon cher Guerne,

Je suis furieux contre. moi, tout spécialement contre ma mauvaise santé. J'étais allé jusqu'à Santander pour une cure (quatre jours de voyage !), j'ai passé ensuite des après-midi et des après-midi à Enghien (j'y suis retourné même en décembre), avec l'espoir que ce nez, ces oreilles, cette gorge cesseraient de m'emmerder pendant l'hiver. Il est arrivé ce qui devait arriver : tout le système s'est détraqué encore une fois. Et c'est pire qu'avant. Il y a une fatalité organique dont on ne peut sortir ; on doit s'y résigner – ou plier bagage. J'en ai assez, je vous assure. Tout cela me plonge dans un état d'idiotie qui serait

supportable et même agréable s'il était complet. Je ne devrais pas quitter la maison mais vivre dans un milieu stérilisé. C'est à une soirée que j'ai attrapé le microbe : à la femme qui me l'a passé je donnais des conseils pour échapper aux rhumes. Pour un autre, cet accident serait risible ; pour moi, cela représente des journées et des semaines d'abrutissement et de mauvaise humeur, de crispation criminelle, de fièvre meurtrière. J'aurai su ce que cela veut dire que de traîner cette charogne de corps pendant plus de cinquante ans : un demi-siècle de misères physiques. Par ce côté-là, je suis chrétien, que je le veuille ou non. Si j'avais joui d'une santé convenable, à aucun moment de ma vie le christianisme ne m'aurait obsédé. L'inquiétude religieuse, on ne la rencontre d'habitude que chez les mal venus, les déchets de l'» évolution »⁵¹... Et qui sait de quelles gifles secrètes surgit la prière !

J'espère que vous allez bien tous les deux, mais vous, je vous plains de vous être remis aux *Nuits*. Et moi qui m'étais imaginé que vous les aviez finies !

Avez-vous reçu un mot de 10/18, le livre de poche de Plon ? J'ai parlé de nouveau à Jalard de l'ancien projet de *Tao*, et il m'a eu l'air très intéressé cette fois-ci, en tout cas beaucoup plus que la fois précédente. Vous a-t-il écrit ?⁵² Il voudrait que vous appuyiez auprès de Grégory⁵³ sa demande de reprendre votre traduction.

Amitiés,

E. M. Cioran

* * *

Paris, le 22 février 1965

Mon cher Guerne,

Nous venons, Simone et moi, de faire un tour de quatre jours en Sologne⁵⁴. Nous y étions déjà allés, deux ou trois fois. Il est à peine croyable qu'à une heure et demie de Paris on puisse trouver un paysage aussi chargé de poésie. En plein hiver, avec les rivières gelées et les bouleaux à profusion, on se serait cru dans quelque Finlande. L'inespéré pour nous fut de n'y rencontrer presque personne (sauf dans les bourgades qui sont horribles, car récentes). Nous avons longé le canal de la Sauldre pendant des heures dans une solitude absolue. C'est que la chasse venait d'être fermée. Si on pouvait tout fermer et interdire pour toujours ! Ces quatre jours de marche m'ont fait plus de bien que les vacances de l'été dernier, et cela précisément parce que je n'en attendais rien. Un seul point noir : aux abords d'un patelin, les gendarmes, qui nous avaient pris visiblement pour des vagabonds (qui

va encore à pied ?), nous ont soumis à un véritable interrogatoire. Ils ont fini par relever nos noms et notre adresse – pour vérification !⁵⁵ Je prévois le jour où l'on décidera la démolition du moulin pour normaliser le paysage.

Comment va la santé ? Madame Guillemin est-elle rétablie ? J'ai lu que du côté de chez vous il faisait plus froid qu'à Paris. Je vous envie si vous avez de la neige tout autour.

Que 10/18 n'ait pas fait signe, je ne m'en étonne pas. J'ai cessé de m'occuper de cette boîte. Le responsable a eu de tels procédés à mon égard qu'il m'est impossible de travailler encore avec lui.

J'ai aperçu Mounir l'autre jour. Il avait l'air mélancolique et désabusé, fatigué surtout. Il a mené pendant un an une vie d'esclave. 2 200 pages dactylographiées !

Il a malgré tout gardé toute sa douceur et tout son charme. Mais enfin je l'ai trouvé abattu, avec quelque chose d'absent et de lointain, de déchirant presque⁵⁶.

À vous deux, avec mon amitié,

E.M. Cioran

* * *

aris, le 18 mars 1965

Mon cher Guerne,

J'avais au début de la guerre un ami, aristo plus ou moins, malade mais surtout dégénéré (il est mort en 1942 dans un sana), qui aimait à me répéter que « le printemps m'a apporté l'affreux rire de l'idiot »⁵⁷ était ce qu'on a jamais écrit de plus beau et de plus profond. Je souscrirais volontiers à cette insanité, en ce printemps démoralisant et doux, qui m'affole et me sape. Depuis bientôt trois semaines je ne peux rien faire, même pas écrire une lettre. C'est l'abrutissement sans nuance, la dégringolade quotidienne, systématique, et qui serait honteuse si elle était moins pénible. J'ai promis un article (toujours la même histoire !), j'ai rassemblé le « matériel », pris les notes, mais il m'est impossible de passer au travail proprement dit, faute d'impulsion intérieure. Je dois ajouter que je cesse de m'intéresser à

un sujet dès que je l'ai compris. Et quand il me faut quand même rédiger et conclure, je m'y emploie sans conviction et sans entrain. Il s'agit là d'un vice de caractère contre lequel je ne vois pas comment lutter. J'ai toujours admiré la force de votre volonté, la capacité d'exécuter un projet en dépit de tout. En cela, vous êtes d'ici (occidental, catholique, etc.), je veux dire que, malgré vous, vous continuez quelque chose, vous êtes historiquement embarqué. Alors que pour moi, tout ce qui est passé est négatif ; de plus, je ne me sens aucun devoir – comment dire ? – objectif, en sorte que, si je n'avais mauvaise conscience, je me laisserais aller avec un enthousiasme d'épave.

Je serais assez d'accord avec ce que vous m'avez écrit contre la pédérastie⁵⁸ ; cependant je me dis que ces messieurs qui la pratiquent ne font pas d'enfants ; et c'est autant de gagné. Quand, à certaines heures, on voit cette foule immonde entassée dans le métro, on ne peut s'empêcher de voir dans la diffusion de l'homosexualité, une solution et même un espoir.

Mille amitiés à vous deux,

E.M. Cioran

Paris, le 25 avril 1965

[Mon cher Guerne,]

1 720 pages ! Où avez-vous trouvé la force pour mener à bien une entreprise aussi insensée ? S'il eût fallu m'y lancer moi-même, depuis longtemps je reposerais aux côtés du suicidé de Tourtrès⁵⁹. D'où vous tirez tant d'énergie demeure un mystère, absolument impénétrable à l'aboulisme que je suis. Désormais, autant par perplexité que par envie, j'appellerai votre moulin Le Moulin de l'Efficacité. Quand je songe, par comparaison, à la manière dont je dissipe mes heures, quelle honte je ressens (ou devrais ressentir) ! Il est vrai que mon état physique laisse à désirer. À cause de mes intestins (quel mot !), j'ai dû voir un médecin qui m'a posé toutes les questions imaginables, entre autres, celle-ci : « Avez-vous eu dans votre vie des pensées de suicide ? » – « Je n'ai eu que ça », fut ma réponse, rapide, spontanée, sans rien de provocateur. Là-dessus, le petit vieux, dans son cabinet 1900, me regarda longuement, un peu inquiet, m'a-t-il semblé⁶⁰. Je suis de nouveau au régime, pour changer. Tout aurait pu s'arranger si je n'avais pas eu à subir une intervention chirurgicale, à cause d'un cor infecté⁶¹. Les antibiotiques et les somnifères sont la plaie de ceux qui n'ont pas le bonheur de digérer. Je dois dire que ces jours derniers j'ai beaucoup pensé au courage de Madame Guillemin : si pour une bricole j'ai été si profondément gêné, qu'est-ce qu'ont pu être ses épreuves ? Je n'ose pas les imaginer, et d'ailleurs je n'y arriverais pas.

Ayant avant Pâques rencontré par hasard quelqu'un de chez Stock, je lui ai demandé ce que valait la traduction de Mounir : « Nous en sommes très contents », m'a-t-il dit. Ce fut pour moi un véritable soulagement. Il y avait dans tout cela une chance. d'échec. On ne peut pas commencer ce genre de travail à cinquante ans sans risque⁶².

Quels sont vos projets maintenant ? Je souhaiterais que vous n'en fissiez aucun pour le moment. Reposez-vous. Vous abusez de votre vitalité. Au nom de Lao-Tseu, je vous invite à un minimum de non-agir.

Nos amitiés à vous deux, E.M. Cioran⁶

Paris, le 26 mai 1965

Mon cher Guerne,

J'aurais dû vous écrire plus tôt, mais j'ai passé ces deux dernières semaines à rédiger un texte sur les avantages du polythéisme⁶⁴.

Extravagance inutile ; mieux eût valu faire n'importe quoi d'autre. À force de pratiquer Celse et Julien l'Apostat, j'ai fini par adopter leurs thèses, et me suis lancé dans une diatribe contre le christianisme. À peine ai-je perpétré le « crime », que le remords me prend. J'aurais dû résister, au lieu de me laisser entraîner⁶⁵. Je manque de caractère, aucun doute là-dessus. Si je ressens maintenant un malaise, c'est que je suis chrétien à ma façon, ou, plus exactement, quelque chose en moi est chrétien, indépendamment de l'éducation qu'on m'a octroyée ou des circonstances de ma vie. Malgré ma frivolité, il existe en moi, profondément enraciné, un sentiment d'inappartenance au monde ; ce sentiment, lorsqu'il prend une certaine intensité, est indubitablement chrétien. Mais je ne suis pas croyant ni ne puis l'être. Mon antichristianisme ne serait-il pas cette impossibilité tournée en rage ?

Je crois vous l'avoir dit que j'avais des ennuis de santé. Les insomnies, et divers autres maux, me dévorent : je suis devenu un rendez-vous d'infirmités. J'espère que vous vous portez bien, tous les deux.

... On vient de m'annoncer à l'instant que le *Mercur*, auquel mon article était destiné, a cessé d'exister. Il y a une providence pour le christianisme !⁶⁶

Amitiés,

E.M. Cioran

* * *

Paris, le 15 octobre 1965

Mon cher Guerne,

Le Shakespeare est arrivé !²⁰ Merci. Il faut une patience monstrueuse pour traduire des choses pareilles. « Vénus et Adonis », « Lucrèce » et même certains sonnets relèvent pour moi de l'inconcevable. Il n'empêche que vous vous en êtes tiré magistralement.

C'est véritablement un tour de force que d'avoir rendu avec éclat ces fadaises laborieuses à une époque des plus terribles de votre vie.

J'avais promis à Mounir d'aller lui rendre visite après deux ou trois jours de marche en Sologne. J'ai dû abandonner ce projet pour le

moment. M'est avis qu'il ne faut lui parler de votre démarche auprès du Club que si elle aboutit. Inutile de lui donner un faux espoir. Voici son adresse : 139, rue de la Poste, Saint-Germain-la-Forêt (Loir et Cher)²¹.

Moi aussi, j'ai cette Bourse. On me l'a tout simplement proposée il y a quelques mois. Grâce à quoi, j'ai pu être admis à la Sécurité Sociale. Si vous voulez en faire partie, demandez un formulaire rue Dufrénoy. On paye treize mille environ par trimestre. Maintenant, une question très précise : est-ce qu'on déclare cette bourse au fisc ?²² Il me déplairait qu'il fallût payer des impôts pour un cadeau dont la plupart des écrivains se dispensent pour des raisons, paraît-il, politiques. Comme si cette aumône comportait le moindre engagement ! Sans elle, j'aurais eu des problèmes immédiats à résoudre et je ne vois pas comment j'y serais arrivé.

Je me suis « occupé » pendant deux ans de 10/18. Cela ne m'a rien rapporté ! Des heures et des heures passées dans des bibliothèques en pure perte. Quand j'y songe, j'ai honte – de moi-même et de tout.

Amitiés,

E.M. Cioran

Paris, le 12 novembre 1965

Mon cher Guerne,

Je vous envoie un livre sur les présocratiques fait par un Roumain, disciple de Heidegger. Vous y trouverez quelques indications utiles.

La traduction sent les Balkans. Je n'ai pas l'ouvrage de Beaufret²³. Mais j'en possède un autre, qui a paru pendant la guerre chez Garnier. Je ne l'ai pas sous la main. Je le chercherais si vous le voulez. Il n'est pas fameux, mais il est honnête.

J'ai vu Mounir l'autre jour. Il a dû quitter sa retraite provinciale pour réintégrer son appartement, qu'il risquait de perdre. Pour se mettre en règle vis-à-vis de son propriétaire, il a dû renvoyer sur-le-champ son locataire. Il lui est arrivé ce qui vous est arrivé à vous. Ce n'est pas sûr qu'il puisse éviter un procès. Et voilà que pour lui commencent les vrais, les terribles problèmes. Pour le moment, il fait de petits travaux pour *Elle*. De son côté, Michaux veut le prendre comme secrétaire : il s'agirait de répondre à environ 25 lettres par semaine. Ce n'est donc pas une sinécure, ce qui serait humiliant. Mounir m'a consulté à ce sujet : fallait-il accepter ou refuser ? Je lui ai dit qu'il fallait dire oui sans hésiter⁷¹. Chose imprévue : quelqu'un, un certain Jean Lescure, lui a permis de lui faire obtenir une bourse de la Caisse des Lettres. Cette histoire m'a amusé, en même temps qu'elle m'a paru significative : indépendamment les uns des autres et sans nulle démarche de notre part, nous avons accédé tous les trois à la condition de parasites de l'État, à l'insigne posture de clochards stipendiés.

Je ne travaille pas, je ramasse des vêtements usagés pour habiller ma famille. Ils sont maintenant neuf qu'il me faut équiper⁷². Je me fais l'effet d'un chiffonnier. Heureusement que j'ai pris l'habitude d'aller tous les dimanches à la campagne. Connaissez-vous la forêt de Lyons ?

Amitiés à vous deux,

E.M. Cioran

Paris, le 30 novembre 1965

Mon cher Guerne,

Je vous ai envoyé un livre sur *l'Apocalypse* (il ne faut pas me le réexpédier) pour la traduction qui s'y trouve et qui peut-être ne vaut

rien. Et puisqu'on est dans les traductions, où en êtes-vous avec les droits de celle de Lao-Tsé ? Si elle est épuisée et qu'elle vous appartienne, qu'entendez-vous en faire ? Je l'ai proposée pour la collection « Idées » (Gallimard), et on a eu l'air de s'y intéresser. L'affaire est financièrement on ne peut plus profitable, car le premier tirage commence à vingt mille. Par ce biais vous entreriez enfin dans le grand circuit.

J'essaie de travailler et n'y arrive malheureusement pas. La faute en est à la suppression totale de toute espèce d'excitants (tabac, café, alcool, etc.) et à l'abus de calmants, à quoi m'a condamné l'homéopathie. Ces tisanes soporifiques que j'ingurgite à longueur de journée engourdissent mes facultés et flattent mon inclination naturelle à la paresse. Cela fait six mois que je suis littéralement intoxiqué par les sédatifs. Mes viscères s'en trouvent mieux, je le reconnais, mais mon esprit en souffre⁷³. Je devrais m'en accommoder et, dans un mouvement de sagesse, me retirer de la course. Je ne peux m'y résoudre : à la longue, l'inaction m'accable et les remords me submergent. Il faut donc continuer, puisqu'aussi bien personne ne veut abdiquer à temps. Regardez le Président, il n'ose, il ne peut s'effacer, malgré l'échec en vue⁷⁴. J'ai failli lui envoyer, pour qu'il médite là-dessus, ce mot de Lao-Tsé précisément : « Se retirer, à l'apogée de son mérite et de sa renommée, c'est la voie même du Ciel. »⁷⁵ Par miséricorde, je m'en suis abstenu. J'ai puisé cette citation dans un livre sur le taoïsme. Il va falloir la chercher dans votre version ; elle est sûrement plus frappante encore et plus adaptée aux circonstances.

Amitiés,

E.M. Cioran

Paris, le 30 décembre 1965

Mon cher Guerne,

Comme je suis célibataire pour le moment, je passe pas mal de temps à la cuisine et, bien entendu, au marché : je ne m'en plains pas, au contraire ; ce genre d'activité introduit une note positive dans mes journées si évidemment mornes. Il est vrai qu'elles n'auraient aucune raison d'être brillantes. La situation de ma famille m'ennuie beaucoup. Ma mère, presque octogénaire, doit vivre sur une pension de NF. Je lui ai envoyé pour les fêtes un colis de 5 kil. de vêtements, la plupart légèrement usagés : pour le retirer, il lui a fallu payer l'équivalent de cinq mois de retraite ! D'autre part, ma sœur, son mari, son fils et les enfants, six personnes en tout, sont confinés dans une seule chambre.

Je fais ce que je peux pour les aider. Mais leur misère m'entraîne, me tire en bas, par la hantise que j'en ai. On m'a plus ou moins officiellement invité à aller là-bas. Pour de multiples raisons j'hésite, bien que – est-ce un signe de vieillesse ? – je ressente de temps en temps une forte envie de revoir les lieux de mon enfance. J'attends en tout cas, c'est plus prudent.

Le jour de Noël, je suis allé me promener du côté de Meaux, le long de la Marne. Spectacle extraordinaire. Tout était inondé (et doit l'être encore) ; des arbres surgissant de l'eau ; des maisons abandonnées, irréelles ; une désolation d'une magnifique, d'une insupportable poésie. Je pense y retourner le Jour de l'An. D'ailleurs je sors de Paris une fois par semaine, quel que soit le temps ; c'est le seul moyen de ne pas sombrer dans la folie lorsqu'on vit dans cette ville. Je me suis équipé en conséquence, j'ai même fait l'acquisition d'un schapska mongol, fabriqué en Chine, qui me permet d'affronter tous les climats mais qui me rend hautement ridicule. J'ai l'air d'un descendant de Gengis-Khan, chétif, dégénéré, égaré – pour l'amusement des indigènes – dans l'Île de France.

À vous et à Madame Guillemin, toutes mes amitiés et même tous mes vœux. E.M. Cioran

Paris, le 3 février 1966

Mon cher Guerne,

Ici, comme au Moulin ou presque, c'est le printemps. Nous en profitons pour aller à la campagne, au moins une fois par semaine. Dimanche dernier, nous sommes allés dans le Vexin (région de Chars) : un pur enchantement. Sans ces évasions, je crèverais comme un rat empoisonné. Je suis, croyez-moi, très bien placé pour comprendre et approuver le choix que vous avez fait en quittant Babylone la Grande. L'excuse que j'ai, à mes propres yeux tout au moins, est de n'y plus vivre que physiquement ; pour le reste, je m'en sens tout à fait détaché. Vous ne sauriez imaginer à quel point les gens restent ici prisonniers de leurs anciennes illusions. On dirait que l'âge ne fait que les y enfoncer un peu plus. Vous savez l'amitié que j'ai pour G.M.⁷⁶. Il a maintenant presque quatre-vingts ans. L'autre jour il m'a demandé par téléphone de faire pour un jeune éditeur un livre d'entretiens avec lui, sur sa philosophie, son théâtre (une trentaine de pièces !), sur ses compositions musicales, etc., etc. Je lui ai répondu que cela m'était absolument impossible, qu'il était un ami et que, comme tel, je ne pouvais pas le juger, que nous étions humainement trop liés pour que

je me sente assez libre à son égard. Il m'a fallu une heure pour le faire pénétrer dans mes raisons. J'aurais dû lui dire carrément qu'à son âge on ne se préoccupe plus de son œuvre, que de toute façon elle était archiconnue, qu'en Amérique il n'y a pas d'université où on ne passe de thèse sur lui, qu'il y était aussi célèbre que Sartre ; en Amérique, et un peu partout à vrai dire. Si j'avais accepté cette proposition, j'en aurais eu pour six mois de travail ! Travail de lardin, pour nommer les choses par leur nom. La soif de notoriété est sans aucun doute la conséquence la plus fâcheuse du péché originel, surtout quand c'est sur des amis qu'on doit en constater les effets. Je vous assure que je n'en reviens pas. D'ailleurs, je pourrais vous citer d'autres exemples de la même maladie, sur des gens que vous connaissez. Il est quand même étrange qu'on s'adresse à moi.

Une chose qui vous fera plaisir peut-être : à la bibliothèque du Goethe-Institut, un des livres le plus lus, c'est vos *Romantiques*⁷⁷ : j'ai pu m'en convaincre moi-même ; il est crasseux à souhait.

Mon amitié à vous deux,

E.M. Cioran

* * *

Paris, le 8 mars 1966

Mon cher Guerne,

Il fait un temps merveilleux à Paris. Dimanche, je suis allé seul à la campagne (Simone est en convalescence, après une longue grippe). Si ce printemps précoce est si beau ici, combien plus beau il doit être sur votre colline ! J'envie Boudin qui, opéré, régénéré, en profite sûrement plus que vous deux. Il est verni, il n'a pas à traduire Grimm⁷⁸.

Ici les choses continuent. La seule nouveauté pour moi, c'est de découvrir à quel point je peux encore être naïf. Belle découverte pour quelqu'un qui s'est toujours targué de lucidité ! Mon opuscule sur la Décomposition a été publié en livre de poche. Comme, tout au moins dans mon imagination, il est assez destructeur, je m'étais figuré qu'il y aurait quelque danger à le mettre à la portée de tout le monde. D'où des scrupules, des inquiétudes et un malaise quasi constant depuis qu'il est sorti (il y a exactement un mois). Mais force m'est de constater qu'il est passé inaperçu et que mes appréhensions étaient ridicules. Dans mon soulagement, il entre aussi un peu de déception, qu'il me coûte d'avouer mais qui est réelle néanmoins. Être auteur, c'est là une malédiction à laquelle on n'échappe pas. Je ne me

pardonne pas de m'être cru dangereux⁷⁹. Tant de naïveté à mon âge frise le délire des grandeurs ou le gâtisme. Il faudrait être aussi détaché de soi que les autres le sont de nous. Devise inapplicable, je le reconnais, et qui me semble dérisoire lorsque je songe à toutes mes tentatives infructueuses pour la traduire en pratique.

Tout ceci pour vous dire que je souhaite vous voir bientôt, vous aussi, dans un livre de poche, afin que vous n'ayez plus cette intolérable supériorité de n'y point figurer.

À vous deux, avec mon amitié,

E.M. Cioran

* * *

Paris, le 4 avril 1966

Mon cher Guerne,

J'ai dû abandonner le projet de partir pour Pâques, car par faiblesse j'ai promis un texte à Marcel Arland ; il m'a été impossible de dire non à un mot presque suppliant qu'il m'a envoyé⁸⁰. Écrire est pour moi un véritable cauchemar ; plus je vais, plus il me semble que le français m'échappe, que je n'étais pas fait pour m'exprimer dans un idiome aussi rigoureux. Pour comble de malheur, mes compatriotes, fascinés bêtement par Paris, commencent à y venir, et, comme les attaques incessantes dont j'ai été l'objet là-bas ont éveillé leur curiosité, ils viennent voir le monstre. Il suffit d'une heure de retour à ma langue maternelle pour que cette acquisition récente qu'est au fond pour moi le français soit balayée. S'il s'agissait seulement d'une heure, mais non, ce sont des soirées entières ; on me replonge de force dans un passé auquel je ne voulais plus songer. Mon drame est de savoir le français d'une façon trop consciente ; qu'est-ce qu'une langue dont tous les vocables vous sont extérieurs ? dont aucun n'a pris racine en vous ? Tout était encore possible tant que j'étais coupé de mes origines ; ce contact répété avec les mots de mon enfance me fait positivement mal, parce qu'il me tire en arrière. Je dois dire que j'avais prévu le désastre. Si j'ai pu tout de même pondre cinq bouquins dans un idiome d'emprunt, c'est au rideau de fer que je le dois ; tant qu'il était baissé et bien baissé, je savais comment m'orienter ; maintenant qu'il se lève, je ne sais plus où j'en suis. Je vais condamner ma porte, c'est le seul recours qui me reste. Quelle chance pour vous d'être né en Suisse ! C'est tout profit.

Pour les livres de poche, on est au pourcentage, 5 % je crois. Comme vous voyez, ce n'est pas vertigineux⁸¹. Mais enfin il vaut mieux être lu

par des étudiants que par des femmes du monde (toutes abonnées au Club du Livre !).

Dans l'avant-dernière lettre, vous m'aviez parlé de l'inconcevable niveau de la radio ; je ne l'écoute jamais ; cependant aujourd'hui j'ai écouté cette « bouche du démon », comme vous l'aviez appelée ; c'était une enquête sur le bonheur ; on demanda ce qu'il en pensait à un « maçon », entre autres ; le maçon s'est mis à faire tout un topo sur la « conscience cosmique ».

À vous deux, avec toute mon amitié,

E.M. Cioran

* * *

Paris, le 29 avril 1966

Mon cher Guerne,

J'ai bûché mon article et l'ai livré, non sans un certain remords. Mais, à vrai dire, le remords est venu un peu trop tard⁸². Je ne peux rester longtemps sur un sujet sans m'en dégoûter. L'ennui me guette et me fait rater tout ce que j'entreprends. Dès que j'entrevois un problème, il ne m'intéresse plus. Je n'ai jamais compris qu'on pût écrire tout un livre sur un même thème. Le fragment est mon paradis et mon enfer.

J'ai été très touché par la proposition que vous m'avez faite dans la lettre de ce matin⁸³. La raison profonde pour laquelle je ne peux pas y répondre, j'hésite à vous la dire, mais je vous la dirai quand même : étant donné mes habitudes de vieux maniaque (lit spécial, cuisine spéciale, etc., etc.), il m'est impossible de séjourner chez personne ; je tiens trop à notre amitié pour la mettre en péril par ma présence au Moulin. Vous ne saurez jamais à quel point je peux devenir indésirable au-delà de trois ou quatre jours de commerce quotidien. Je ne suis acceptable que pour un dîner, une balade, pour un après-midi, disons. Je me sens automatiquement mal à l'aise chez quelqu'un, surtout si je l'estime. Ce n'est pas là de ma part une échappatoire, mais bien, pour employer des mots solennels, une fatalité dont je suis le premier à souffrir. J'ai une peur morbide des malentendus inhérents à la cohabitation, fût-elle limitée. Pour une fois, je suis plus sage que vous, croyez-moi. Je me connais trop pour ne pas me méfier. Quelle que soit l'horreur que j'ai de Paris, elle ne m'empêchera pas d'être clairvoyant – sur mes défauts. Résignons-nous à nous voir rarement, puisque le sort a voulu que nous fussions séparés par une si grande distance. Simone qui, au bout de tant d'années, ne conserve plus aucune illusion

sur moi, me trouve « impossible » ; c'est du moins ce qu'elle me répète à tout propos, à juste titre, je le crains. Laissons les choses aller d'elles-mêmes ; peut-être une occasion se présentera-t-elle pour nous de faire un tour dans vos régions.

Je suis content pour vous que la Caisse ait fait le nécessaire. En ce qui me concerne, elle n'a pas cru bon de me proposer une seconde année.

Je n'ai pas revu Mounir depuis longtemps ; c'est bien que vos démarches aient abouti⁸⁴.

Mille amitiés à vous deux,

E.M. Cioran

* * *

Au Vieux Moulin, le 8 mai 1966 Tourtrès

Mon cher Cioran,

Aux bonnes raisons que vous vous donnez, je n'en ai qu'une à vous opposer : c'est qu'un vieux bagnard de mon espèce, jouissant à présent des fastes du libre espace, pouvait légitimement se croire capable de ne pas s'offusquer lui-même des inconvénients que vous dites, et voulait espérer que la simplicité rustique de son existence les ferait tomber également pour vous. N'en pâtira personne. Mais laissez-moi vous dire en souriant qu'à considérer les mauvais rapports que vous entretenez avec vous-même et l'opinion détestable que vous avez, il est clair qu'il est plus facile à vos vrais amis de vivre en bonne intelligence avec vous ! Dommage ; mais après tout, avec le temps qu'il fait, vous n'avez pas perdu grand-chose. C'est sans doute parce que nous avons eu mai en février que nous avons à présent mars en mai : il faut une attention soutenue et de tous les instants pour reconnaître, à son visage, la saison. Le seul fait à retenir objectivement de cette instabilité, c'est que le temps passe, avec elle, à une vitesse dont on n'a plus le temps, seulement, de faire l'expérience. Toujours plus vite. Les jours se suivent sans qu'il y ait de nuit, et les nuits se succèdent sans qu'il y ait de jour entre elles. La fin du monde, je vous dis. On se demande comment on arrive encore à faire quelque chose, parfois, quand même. C'est incroyable. Et vous, qui avez réussi à écrire votre article, alors qu'en effet les choses se vident à mesure qu'on y pense, et qu'on arrive toujours trop tard pour les écrire. à moins d'avoir cette effroyable maladie qui fait les romanciers : des gens qui se retournent pour tirer leurs choses de derrière et croient pouvoir singer la vie en puisant dans les poubelles de la mort. Le prophète, le vivant, vit et parle devant soi. Tout ce que vous m'en

dites vous définit selon mon cœur. Je hais les professeurs qui ingurgitent et déurgitent à température constante : la tiédeur. Vive la fièvre, le chaud et froid, la vie qui se brûle ! Et pense qui pense. La plupart de ceux qui écrivent, et les philosophes notamment, n'écrivent-ils pas pour prouver aux autres qu'ils pensent afin de s'en donner à eux-mêmes l'illusion et de se consoler ainsi de ne penser pas ? Le plus formidable alibi, la littérature ! En connaissez-vous beaucoup, vous, qui l'aient teintée ou colorée d'un vrai tempérament, et malgré eux ? Un peu plus d'âme, messieurs, et un peu moins d'esprit : l'heure de mourir est proche, si proche de la naissance, en vérité, que bientôt il n'y aura pratiquement plus d'intervalle entre les deux. Le temps va très vite. Et il n'y a plus d'encre dans mon stylo. À bientôt. Quand même. Vous n'êtes pas votre ami, mais moi je suis le vôtre ! Vraiment.

A. Guerne

Paris, le 3 juin 1966

Mon cher Guerne,

Il y a dix ans, peut-être davantage, comme je revenais d'un voyage en Sicile et que je vous disais que ni le paysage ni les gens ne m'avaient plu, que tout m'avait semblé morne, vous m'aviez répondu que c'était en moi qu'il fallait chercher la raison de ma déception. Je me suis souvenu de votre remarque, en lisant dernièrement dans Fontenelle : « Le plus grand secret pour le bonheur, c'est d'être bien avec soi. »⁸⁵ Je puis le dire avec quelque orgueil : en fait de mécontentement de soi-même, je ne crains personne. S'agit-il d'un drame spirituel ou d'une tare, ou des deux à la fois ?

La raison pour laquelle je m'obstine à rester à Paris est on ne peut plus claire : où trouver un autre endroit où je puisse être exaspéré aussi naturellement ? Y vivre équivaut à un exercice constant de masochisme. Seul, j'arrive à me supporter ; tout se gâte dès que je vois du monde. Les autres me torturent par leur seule présence. Sans doute ai-je besoin de ces tortionnaires du moment que je n'entreprends rien pour m'en défaire, car si j'étais sérieux je les tuerais pour pouvoir préserver ma solitude.

Même cette lettre je n'ai pas le temps de la finir ; dans un instant des Allemands doivent venir me voir. Les gens⁸⁶ de passage sont mes pires ennemis. Pour aider ma famille, il faut que je reçoive mes

compatriotes et que je perde des heures en bavardage : comment autrement leur passer des souliers, des chemises, des pardessus, des robes, etc., etc. ? Du moins ai-je la consolation de savoir que quelqu'un est plus sage que moi et qu'il a trouvé, sinon la Vie, en tout cas une formule de vie. Votre bonheur est pour moi un stimulant.

Amitiés,

E.M. Cioran

5 septembre 1966

Mon cher Guerne,

Les « sacro-saintes » vacances⁸⁷ étant terminées, j'ai recommencé mes occupations parisiennes, dont la principale consiste à sécréter du cafard à longueur de journée. C'est tout de même quelque chose que de pouvoir pendant tout un mois vivre sans téléphone, sans visites et, pour moi, sans compatriotes. La Méditerranée, à laquelle j'ai pris goût, n'est pourtant pas le paradis : elle le serait, il est vrai, si on pouvait en interdire l'accès aux touristes, ce fléau que *Y Apocalypse* n'avait pas envisagé. Pour le moment, ça va encore mais dans quelques années il faudra, pour trouver un peu de solitude, chercher un coin sans mer, sans rivière ni forêt, un coin sans rien, une Beauce dévastée.

Ma situation n'est pas exempte d'ironie : je vais vers le soleil que pourtant je ne peux supporter : impossible d'en affronter l'agression au-delà d'un quart d'heure. Et même l'eau salée, il n'est pas sûr qu'elle me convienne. J'ai réussi en tout cas l'exploit de passer trente jours dans le Midi et d'en revenir presque aussi pâle que je l'étais au départ.

Tout cela relève de mes petites misères, les mêmes à n'importe quelle latitude. Et vous ? Comment avez-vous survécu à cet été ? *L'Apocalypse* justement (entre nous soit dit, un livre gnostique, annexé par erreur aux Évangiles) progresse-t-elle ? Je ne sais quel instinct m'annonce que ce sera le couronnement de votre carrière⁸⁸.

Donnez-moi de vos nouvelles. J'espère que vous vous portez bien tous les deux.

Amitiés,

E.M. Cioran

Paris, le 17 novembre 1966

Mon cher Guerne,

Vous êtes vraiment un homme étrange : vous avez réussi à vous surmener dans la solitude. Je n'aime pas ces douleurs dont vous vous plaignez⁸⁹ : qu'elles aient choisi le cerveau, comment s'en étonner ? Le rythme de travail que vous vous êtes imposé depuis que je vous connais aurait eu raison de n'importe qui. Mais si vous avez tenu le coup jusqu'à présent, il se peut que vous ayez à payer un jour pour tant d'imprudences accumulées. Je me dis souvent que la sagesse n'est pas votre fort. Vous avez tout pour être « heureux », et vous ne l'êtes pas. Vous avez là-bas tout ce que je ne peux pas avoir ici. Pour moi, une journée sans rendez-vous est une journée paradisiaque. L'idée d'avoir devant moi tant d'heures dont je puisse disposer sans avoir à bavarder avec un fâcheux, me remplit d'une joie parfaite qui me dispense de travailler (tant elle me comble). Vous avez tout cela naturellement et à longueur d'année, et vous ignorez votre bonheur, non, votre félicité. Plus je vais, plus je me fais l'effet d'un rat insuffisamment empoisonné, condamné à traîner longtemps dans les égouts parisiens.

Vous avez vraiment le plus grand tort de ne pas vous épargner⁹⁰. Je suis persuadé que si vous ne ralentissez pas ce maudit rythme bien à vous (j'ai l'air de radoter mais j'ai raison au fond), vous courez vers des ennuis de santé on ne peut plus sérieux. Le paradoxe est qu'à Paris vous auriez travaillé moins. Vous avez cherché la paix, vous l'avez trouvée, mais c'est celle d'un bagnard. Dans ma stupidité ou mon délire, je m'imagine que j'aurais mieux joui du Moulin que vous : mon indolence héréditaire m'y aurait assurément aidé. Vous êtes un forçatné. Après *Apocalypse*, quoi traduire encore ?⁹¹

Nos amitiés à vous deux,

E.M. Cioran

J'ai honte de vous donner des précisions sur notre « vie » : l'appartement est devenu une sorte de comedor. On a presque tous les jours du monde ! Simone passe son temps entre le lycée et la cuisine. Je lis quand je peux, le reste du temps je bavarde ou me fous au lit pour gémir. Ironie sans nom, je reçois quelquefois des lettres d'inconnus qui se disent mes « admirateurs ». S'ils savaient, les pauvres !

* * *

Paris, le 6 décembre 1966

Mon cher Guerne,

Je ne peux pas dire que cette fin d'année ait été particulièrement gaie

pour moi. J'ai perdu coup sur coup ma mère et ma sœur en l'intervalle d'un mois : les deux sont mortes d'hémorragie cérébrale⁹². Pour l'une et pour l'autre, c'est une délivrance après les humiliations sans nom qu'elles ont connues depuis la guerre. Mais voilà le terrible : elles disparues, la véritable tragédie commence. Je crois vous avoir dit que j'ai un neveu, qui s'était marié contre le gré de ma sœur avec une Hongroise qui l'a gratifié de trois enfants. Il y a quelques années, cette digne Magyare, s'étant avisée d'en aimer un autre, fout le camp et abandonne ses progénitures, qu'elle laisse à la charge de ma mère et de ma sœur. Maintenant, qui va s'en occuper ? Mon neveu gagne quelque chose comme 150 FN ; mon beau-frère est invalide de guerre. Me voilà donc en face d'une situation que je redoutais depuis longtemps par un de ces pressentiments funèbres dont j'ai la spécialité. Remarquez que depuis pas mal de temps, aidé par Simone, j'ai secouru les miens. Seulement il ne s'agit plus maintenant de secourir, mais de prendre des responsabilités très précises et qui vont à l'encontre de tout ce que je suis et pense, car j'ai horreur qu'on s'appuie sur moi de quelque façon que ce soit. Je crois avoir résolu le problème, financièrement j'entends, pour un an. Mais il ne s'agit pas d'un an, car ces enfants sont en bas âge, deux garçons et une petite fille de 12 ans. Quoi qu'il arrive, je ne les lâcherai pas ; de cela, je suis sûr. Mais je ne peux pas m'empêcher de savourer l'ironie de ma situation : moi qui ai fui les enfants, qui ai tout fait pour ne pas en avoir, parce que je trouve immoral de prendre au sérieux son rôle de géniteur (ce mot atroce qui, à lui seul, justifierait mes prétentions au catharisme), je me vois puni par le destin qui m'en offre trois, d'un seul coup⁹³. Et s'il s'éveillait en moi quelque vague instinct paternel refoulé par mes sarcasmes d'esthète ou de poltron ?

— Vous m'excuserez de vous entretenir de ces choses, mais depuis ce double deuil récent je ne peux m'arracher à ces préoccupations pratiques et qui sont d'autant plus harassantes qu'elles ont un fond métaphysique. La mort et les soucis d'argent vont de pair dans ce monde si visiblement déchu.

Amitiés,

E.M. Cioran

* * *

Le 8 décembre 1966 Au Vieux Moulin, Toutrès

Mon cher Cioran,

Je venais de mettre à la poste le paquet des *Jours de l'Apocalypse* quand j'ai lu votre lettre. C'est vous dire que j'avais tout à coup le

cœur libre comme je ne l'ai plus depuis six mois, et que ce que vous m'apprenez est entré dedans en coup de poing. Le deuil, oui, mais je pense aussi que la délivrance a été telle pour votre mère et votre sœur, que vous DEVEZ trouver quelque part dans votre chagrin une allégresse. La tragédie de ces trois enfants – et la vôtre – me laisse pantois. Quoi que ce soit que je puisse faire (si seulement je pouvais faire quoi que ce soit), n'hésitez pas à me le dire : vous me soulagerez. Et, s'il vous plaît, tenez-moi au courant de vos décisions. J'ai peur que cela vous incite à retourner là-bas plus ou moins malgré vous. N'y aurait-il pas un moyen, au contraire, de les faire tous venir ici – pas maintenant, mais un peu plus tard ? Les conditions d'existence sont tout de même plus faciles, apparemment. Quel imbroglio ! Oui, mon vieux, s'il vous plaît, faites-moi l'amitié d'user de moi autant que possible. Je ne sais pas, moi : des vêtements ? un peu d'argent ? mais comment ? Un voyage. Que sais-je ? Est-ce que, peut-être, par la Suisse on ne peut pas faire passer des choses plus facilement ? J'ai encore des parents là-bas.

Bien sûr, il ne faut pas lâcher. Mais le problème est surtout de trouver un moyen pour que le rendement de votre effort corresponde un peu à ce qu'il pourra vous coûter. Ne trouvez-vous pas ?

Excusez-moi. Je parle à tort et à travers. Mais c'est que tout cela me pèse affreusement sur le cœur et qu'il y a dans l'amitié un quelque chose de fraternel qui veut prendre sa part. De la tristesse, bien sûr,

84 c'est déjà fait ; mais de l'efficacité aussi. Je pense également à Simone. Nom d'un chien ! Il doit y avoir un moyen de poser correctement ce sacré problème. Voulez-vous venir passer quelques jours ici ? Je ne vous propose pas de venir vous voir. À quoi cela servirait-il ? Ce n'est pas moi qui vais vous greffer la fibre paternelle – encore que la plus profonde douleur de ma vie soit là.

De tout cœur avec vous deux.

A.G.

Mme Guillemin ne me parle que de cela depuis ce matin, de vous, de ce qu'on pourrait faire. Je vous transmets ses amitiés. Le moulin est à votre disposition, en tout cas.

* * *

Paris, le 14 décembre 1966

Mon cher Guerne,

Je vous remercie de votre lettre et de la ferveur amicale que j'y

sens. Pour le moment, j'ai à peu près résolu le problème. Quelqu'un d'assez riche m'ayant aidé, j'ai pu envoyer de l'argent là-bas, de même que quelques colis. C'est l'avenir qui me trouble, car il y a une petite fille de 12 ans dont il va falloir s'occuper pendant longtemps. Je croyais qu'elle en avait 14. Une lettre de mon beau-frère vient de rétablir les choses, c'est-à-dire d'aggraver mes responsabilités. Ma chance est d'avoir ici une amie très dévouée, qui connaît beaucoup de monde en Hollande ; là-bas, la charité est mieux organisée que partout ailleurs. D'une façon ou d'une autre, je trouverai une solution. Il se pourrait d'ailleurs qu'une cousine à moi qui habite Bucarest prît la petite.

Comme vous voyez, l'horizon n'est pas complètement bouché. Mais j'avoue que ma première réaction après la double perte que je viens de subir fut de découragement et même de stupeur.

Quand paraîtra *Y Apocalypse* ? Je crois savoir que Jean Grosjean est en train de la traduire aussi ; il en a même publié un fragment dans la *N.R.F.*, me semble-t-il⁹⁴. Que faites-vous par ce temps de pluie ? Nous avons pris l'habitude, Simone et moi, de passer une journée chaque semaine à la campagne. C'est véritablement un saut dans un autre ordre de réalité, je devrais même dire : un saut dans la Vérité. Tout cela vous l'avez à portée de main. Merci encore de votre lettre. Nous vous envoyons toutes nos amitiés à vous et à Madame Guillemin.

E.M. Cioran

* * *

Au Vieux Moulin, le 10 janvier 1967

Tourtrès

Mon cher Cioran,

Pendant ces jours de fin d'année, où l'on dirait tout à coup que le temps se met à faire le ménage et secoue ses draps et ses vieux tapis, on est d'autant plus dérangé qu'on prend moins part à l'agitation générale. Une branche de cèdre, deux étoiles ; c'était Noël au moulin. Recueilli. Avec des pensées attendries et un peu apitoyées pour nos amis, malheureux citoyens. Un premier de l'an aussi chaud et ensoleillé qu'un jour de bel avril, un ciel si bleu qu'on ne pouvait pas le regarder de derrière la fenêtre. Puis aussitôt, avec un vent du sud, ce fut un hiver sibérien : d'abord de longues averses de verglas, ensuite la neige, beaucoup de neige, puis le gel soutenu vers moins 10° ; le pays alentour est un Breughel ; et les routes sont impraticables. Je suis allé à pied, glissant à chaque pas, faire les courses à Tombeboëuf

pour tenir plusieurs jours. Boudin cavale pendant des heures au plus épais de la neige et rentre quasi méconnaissable : il faudrait presque un pic à glace pour retrouver l'animal sous le glaçon qui croûte sur son poil. C'est inouï, le réconfort et la joie qu'on peut trouver à porter réellement avec ses muscles, son sang, le poids des vraies nécessités de l'existence : faire que le feu brûle, que l'eau coule, qu'on ait de quoi manger. Je me demande si la plus grosse partie du malheur et du dégoût contemporains ne vient pas, tout simplement, de ce que chaque homme soit devenu la dupe et la victime du confort. Je pensais à vous, tout en faisant ma route dans la neige, pas à pas, et à la joie que vous eussiez trouvée à cette promenade qui avait un but vital et qui coûtait un effort sensible, utile. Et je me demandais où vous aviez bien pu aller chercher un semblant d'abri à l'écart des réveillonneurs, quelque part autour de Paris. Le froid, qui va sans doute nous quitter bientôt (cinq jours entiers au-dessous de zéro, c'est beaucoup pour ici), ira probablement vous rejoindre, vous, à Paris ; et ce sera la crasse, la gadoue, les infections, au lieu de la santé et du cristal qu'il est ici.

Vous avez l'air de croire que je travaillais à une traduction de l'Apocalypse ; mais pas du tout, Monsieur, ce sont des poèmes et des proses que je devais écrire, moi, à côté de ce verbe de feu, de ces visions incandescentes et du jeu secret des paroles sacrées ! De quoi faire fondre de trouille le plus orgueilleux. Six mois, j'y ai passé. Le manuscrit est parti le 8 décembre⁹⁵ ; et je ne sais toujours pas si les moines vont pouvoir l'accepter. (Toutes les traductions du texte que j'ai lues, et plus particulièrement les modernes, sont mauvaises ; je n'en ai trouvé qu'une qui « parle » : celle de l'abbé François-Philippe de Mésenguy (où l'on ne retrouve pas trace de son jansénisme) qui écrit la langue géniale du XVIII^e.) Le Club français du livre vient de la republier avec les quatre Évangiles⁹⁶ ; et elle fait mes délices, depuis que je considère avoir achevé mon ouvrage. On me soigne les yeux,

87 la tête et le corps. Pour les yeux, finalement, c'est du rhumatisme. Je pense, moi, qu'il faudra mourir pour en être guéri ; mais je me soigne ponctuellement. Je vais me mettre au *Choix* de Nerval, dès que j'aurai fini de corriger les épreuves de cet exécration Grimm. Ô le Boche !

Bien à vous : A.G.

Amitiés de Mme Guillemin à Simone et à vous.

* * *

Paris, le 31 janvier 1967

Mon cher Guerne,

J'étais en effet persuadé qu'on vous avait demandé une traduction et non une Apocalypse de votre façon. Je serais extrêmement curieux de connaître la réaction des moines. Sans doute ont-ils trouvé votre texte hérétique. Comme si l'original ne l'était pas ! Tenez-moi au courant du scandale, si scandale il y a. L'Église m'a l'air d'être de plus en plus ouverte, si ouverte même qu'il n'est guère que les croyants qui puissent l'étonner ou l'indigner encore. Teilhard, si mes renseignements sont exacts, est le guide du clergé, du jeune en tout cas, et des théologiens. Je disais un jour au Père Daniélou (converti par snobisme à l'évolutionnisme) que si on abolit d'un trait le péché originel, ainsi que le fait Teilhard, l'idée de rédemption n'a plus aucun sens : à quoi bon un Sauveur si l'homme n'est pas un être égaré depuis toujours ? et que signifie une œuvre de rachat sans une faute initiale ? Là-dessus le Père me répond : « Vous êtes trop pessimiste. » J'avoue que ce reproche m'a paru stupéfiant. Il eût mieux valu me dire : « Vous êtes trop chrétien »,

88 ce qui aurait été vrai, car mon incroyance est plus près de l'esprit du christianisme que ne l'est leur prétendue foi⁹⁷. Il s'agit bien de foi ! Aujourd'hui, les « athées » sont les derniers détenteurs d'un espoir ou d'un secret métaphysique. À propos de mécréants, savez-vous que je lis presque tous les jours quelque anecdote hassidique ? Je ne m'en rassasie pas. Est-ce leur vertu intrinsèque, est-ce le charme de votre traduction, ces récits me sont devenus indispensables. Je les ai repris à la suite d'une lecture hallucinante, je veux parler du mauvais mais effrayant livre sur Treblinka d'un certain Steiner. Je ne vous conseille pas de le lire⁹⁸. Mais au fond toutes ces horreurs étaient annoncées par saint Jean. Contemporains d'Hitler, n'étions-nous pas prédestinés à comprendre un contemporain de Néron ?

Mes amitiés à vous deux,

E.M. Cioran

Que vos yeux soient fatigués, je n'en suis pas étonné autrement. Quel traitement vous a-t-on prescrit ? On m'a assuré récemment que le miel serait très indiqué dans ce genre de malaise. Je crois qu'il faudrait cesser pour un temps de lire et d'écrire.

* * *

Au Vieux Moulin, le 23 février 1967 Tourtrès

Mon cher Cioran,

Écrire qu'on a été ou qu'on est malade est peut-être encore plus

pénible que de l'être, non ? En tout cas j'en suis fatigué, ce qui explique mon retard. Et j'abrège. J'ai cru pendant deux mois que c'était le cœur, puisqu'il me faisait de plus en plus mal et sans discontinuer ; mais dès qu'il a été possible d'aller à Agen pour l'électrocardiogramme et la radio, j'ai enfin appris que c'était une poche d'air dans l'estomac. Ils me soignent donc depuis lors (mon médecin et le cardiologue), mais c'est à peu près sans résultat, du moins depuis que j'ai quitté le lit et que je vaque. Mon travail est en retard. Les journées fusent. C'est terrible. Je devrais en avoir à peu près fini avec Nerval ; mais si j'ai à peu près tout dans la tête et ailleurs, rien n'est encore écrit et le goût me manque à peu près autant que la force ou l'appétit.

Je vais vous décevoir : les moines ont beaucoup aimé ce que je leur ai fait des *Jours de L'Apocalypse*⁹⁹. Vous n'avez pas songé que ces praticiens du silence ont véritablement une existence mystique et une vie spirituelle qui les distingue de tout le clergé, d'abord, et fait d'eux, ensuite, des frères beaucoup plus proches de nous que les prétendus confrères de la littérature, de A à Z. Je dois dire que je n'ai jamais, moi qui prétends que l'homme a été fait pour la communion (ce qui explique qu'il y ait des solitaires, plus affamés que d'autres et qui ne se satisfont pas des faux-semblants), non, je n'ai jamais été traité par personne avec une si intime compréhension, débarrassée tout à fait des infamants soucis de l'autodéfense. Ils m'ont donné la joie de cette communion sur le fond. La seule chose est que – vous comprendrez pourquoi – je n'avais rien écrit sur la gloire de Dieu, les images rayonnantes et purement célestes, ayant souci de polémique. Le ciel nouveau et la Jérusalem céleste, je ne les vois que gardés par d'énormes menaces et des avertissements plus que sévères. Et je dis que nous sommes à l'heure de cette sévérité et au moment de ces dures paroles qui s'adressent « aux chiens et aux empoisonneurs, aux impudiques, aux homicides et aux idolâtres, et à quiconque aime et commet le mensonge »¹⁰⁰. Je ne vois que ceux-là et je cherche les saints sans les voir au présent, ni au futur. Ils ont été d'accord, et nous nous bornerons à citer (dans le texte en français du XVIII^e de F. P. de Mésenguy que je leur ai proposé) les passages de l'Apocalypse qui en donnent l'image. Ils m'ont proposé les coupures avec une intelligence, un tact, une compréhension et un respect qui non seulement m'économisent tout effort, mais éveillent mon enthousiasme en dépassant tout ce que j'aurais pu faire au mieux, et au prix de quelles hésitations ! Connu et fréquenté ainsi, le catholicisme n'a heureusement rien à voir avec la sinistre pantalonnade qu'on en connaît dehors, qu'il s'agisse des théologies philosophiques ou des liturgies modernisées. Ceux-là, ces Bénédictins de la Pierre-Qui-Vire, ce sont vraiment les moines de la fin des temps, des serviteurs discrets

et fervents dont l'amour ne s'intimide de rien. Je vous le dis, Cioran : si je devais mourir bientôt, j'aurai connu quand même une joie qui rachète à elle seule toutes les colères pratiquées et toutes les fureurs rentrées au cours d'une existence qui a voulu aimer ce qu'elle aimait, et le défendre quand il le fallait contre les mains sales et les gestes obscènes. Et quel bonheur, enfin, de pouvoir, une fois, ouvrir les mains au lieu d'avoir les poings serrés !

Je viens de le voir en détail et pour mon réel supplice avec Gérard de Nerval : ce qu'ils appellent critique littéraire, ce qui fait l'érudition de ceux qui se nomment eux-mêmes des nervaliens, c'est une horrible et minutieuse activité policière, la gestapo historique, l'espionnage méticuleux de toutes les circonstances extérieures qui ont pu laisser quelque part une trace quelconque. Alors la découverte de cette trace, ah ! voilà le fin du fin. Mais personne ne pense jamais à celui qui l'a faite, ni au comment fortuit ou providentiel de la chose. Ils ont dressé le catalogue de tous les livres que Nerval avait lus, ou pu lire ; retrouvé, à toutes les mystérieuses choses qu'il a écrites, une explication vérifiable à telle page de tel ouvrage ; désossé tous les éléments de son délire, considéré comme un produit de lectures ou de souvenirs. Mais où est, dans tout cela, la transparence inouïe de cette intelligence ? La lumière de sa langue subtile et prompte comme l'esprit ? Où est ce cœur écrasé sous la pire angoisse ? L'accent prodigieux de cette vie patibulaire ?

Ah ! merde, tiens ! Si c'est à ce prix qu'un poète vivant et présent comme Nerval doit passer d'un quasi-incognito à la célébrité du monde, mieux vaut encore la rue de la Vieille-Lanterne, ce caniveau sordide et puant où il s'est pendu, les pieds au sol et le chapeau sur la tête ! En voilà un, en tout cas, qui a vécu l'humilité la plus grandiose.

Vous, comment allez-vous ? Et Simone ?

Je compte sur le printemps et la suite pour me sortir de cette fatigue.

Bien à vous :

A. Guerne

Paris, le 27 février 1967

Mon cher Guerne,

Votre lettre m'a alarmé sur le coup, puis je me suis dit que vos ennuis de santé sont le fruit du surmenage : je ne connais personne qui ait autant abusé de sa machine que vous. Cela est assez étrange de la part d'un traducteur de sages et lui-même sage au fond, mais au fond seulement. Cette poche d'air à l'estomac, elle est due à la fatigue nerveuse, à une maladie dont vous connaissez le remède sans vouloir en faire usage. Depuis que je vous ai rencontré, je n'ai cessé de vous clamer les vertus de la paresse, vainement bien entendu. La malédiction de l'Occident pèse sur vous, vous êtes décidément d'ici, vous ne savez pas perdre le temps. À peine avez-vous terminé une chose que vous en commencez une autre. Je ne veux pas vous faire la leçon ; à vrai dire, j'aurais tout à gagner si j'avais la faculté de vous imiter un peu, et si vous me passiez le secret de votre frénésie. Tout ce que j'ai l'intention de vous suggérer, c'est qu'il faudrait prendre au sérieux l'avertissement qu'on vient de vous donner. Il ne faut tout de même pas sacrifier sa vie pour faire plaisir à ses éditeurs.

J'ai été très agréablement surpris de la réaction de vos moines. Si j'avais un minimum de certitude et de foi, je me ferais un devoir de travailler pour eux. Vous ne pouvez imaginer le degré de dégoût que m'inspirent la littérature et ses représentants. Il suffit que j'en voie un de temps en temps pour en être malade pendant une semaine. Je vis à l'écart, plus que jamais, et me félicite tous les jours de pouvoir le faire. La solitude est possible n'importe où, même à Paris. Avant, j'avais des accès de sociabilité ; ils ont maintenant disparu, j'en suis guéri : c'est un progrès et même un miracle. On doit apprendre à se passer de visages.

Pour qui faites-vous le Nerval ? J'ai soumis il y a quelques mois le projet d'un choix de Saint-Simon à quelqu'un d'assez influent en Amérique ; aucune réponse jusqu'à présent. Il s'agirait d'une édition bilingue ; le texte anglais serait fait par une Américaine de mes amies. Je crois que ma démarche n'aboutira pas¹⁰¹. On m'a demandé si j'étais connu comme spécialiste de Saint-Simon ! Comme si je pouvais être spécialiste de quoi que ce soit !

Donnez-moi de meilleures nouvelles de votre santé ! Et soignez-vous surtout.

À vous deux avec mon amitié,

E.M. Cioran

* * *

Paris, le 21 mars 1967

Mon cher Guerne,

Comme je tiens absolument à vous voir, arrangez-vous pour ne pas venir à Paris entre le 28 mars et le 7 avril, car très vraisemblablement je n'y serai pas. Un rendez-vous, même avec un directeur d'encyclopédie, n'est pas si solennel qu'il ne puisse être déplacé. Je ne pense pas qu'il faille parler à ce directeur d'un éventuel Saint-Simon que je pourrais faire pour lui. En tout cas, pas avant d'avoir reçu une réponse d'Amérique. L'affaire traîne et je ne suis pas sûr du tout qu'elle aboutisse¹⁰². On m'a demandé si j'étais connu comme spécialiste du Duc. Si enclin que je sois à l'imposture, je n'ai pas pu répondre affirmativement. C'est une faiblesse déplorable, mais c'est ainsi. Si le projet était agréé, je devrais faire pour un éditeur de là-bas un choix et une préface. En même temps, je devrais « superviser » la traduction anglaise ; ce qui ne participe plus de l'imposture mais du délire. Je lis le *Daily Mail* régulièrement, c'est entendu ; mais de la lecture d'un journal pour bonniches, comment passer à la traduction en anglais de l'écrivain français le plus difficile quant à la syntaxe et au lexique ? J'aurai vécu jusqu'au bout le drame de l'incompétence. Mais, encore une fois, le projet est loin d'être agréé.

Je ne sais pas si je vous l'ai dit déjà, ici on m'embête tout le temps avec des demandes saugrenues d'écrire sur tel et tel. Mes réponses sont invariablement négatives. C'est ridicule de parler d'un écrivain encore vivant ; qu'on le lise, on le commentera après. Je crois qu'il faudrait commencer par interdire, sous peine de mort, le métier de critique littéraire, en fait de critique en général¹⁰³. Sur ce, je vous dis à bientôt, et, j'y insiste, tâchez moyen (comme on s'exprime à la foire) de venir pendant que je serai ici.

Amitiés à vous deux,

E.M. Cioran

* * *

Paris, le 4 avril 1967

Mon cher Guerne,

Nous pensions aller du côté de Dijon mais le temps incertain nous a fait changer d'avis. C'est ainsi que nous sommes descendus à...

Montargis.

Voici notre itinéraire, en partie en autocar : le canal de Briare, St-Fargeau, Coulanges-sur-Yonne, le canal du Nivernais, Arcy-sur-Cure et toute une partie de cette étonnante vallée que vous connaissez. En tout, quatre jours de marche. Sur le canal de Briare, le responsable d'une écluse, portant sur sa casquette un flamboyant P.C. (Ponts et Chaussées !), m'a demandé mes papiers. Il ne voulait pas croire que je pusse marcher pour mon plaisir. Après avoir pris mon nom et mon adresse pour en référer aux gendarmes, il me dit d'un air menaçant : « Vous avez cessé de travailler le 15 janvier ! Que faites-vous depuis ? » J'avais montré à l'imbécile une carte de la Sorbonne où il était marqué que j'étais autorisé à travailler à la Bibliothèque jusqu'au 15 juin (il avait lu janvier). Les gendarmes du Loiret doivent être en état d'alerte, à la recherche du maraudeur. À l'heure actuelle, si vous arrivez quelque part à pied, vous êtes automatiquement suspect : ce qui est ridicule, étant donné que les malfaiteurs affectionnent la voiture. Dans un hôtel « chic », aux bords de l'Yonne, on n'a pas voulu de nous, sans doute parce que nous portions des sacs à dos, ce qui aurait risqué de « déclasser » l'établissement aux yeux de messieurs les touristes. Quand je vois des phénomènes pareils, je me dis qu'un régime communiste serait utile à ce pays. Il s'y est créé une nouvelle bourgeoisie affreuse dont je ne déplorerais pas la disparition.

N'oubliez pas de nous avertir de vos projets et de la date de votre voyage. J'espère avoir de bonnes nouvelles de vous deux.

Amitiés,

E.M. Cioran

* * *

Paris, le 29 mai 1967

Mon cher Guerne,

Ainsi donc ces messieurs de l'Encyclopédie ont-ils préféré prendre un prof quelconque. Évidemment, c'est plus sûr. Il ne faut pas rigoler avec les Helvètes. Je regrette seulement que leur flair ait ruiné la perspective de nous revoir. Et Simone et moi, nous comptons sur votre arrivée pour pouvoir ensemble taper sur le genre humain¹⁰⁴. Ce mois de mai aura été pour nous deux un véritable cauchemar. Des gens de partout ont appliqué, attendus et inattendus : en moyenne, cinq dîners par semaine. Madame était tout le temps à la cuisine ; moi, cependant, je faisais la conversation. Nous avons eu des Américains, des Anglais, des Roumains, des Nègres, des Allemands et même des

Français. Je suis vidé, ce qu'on appelle vidé. Cela est vrai de nous deux. Mais maintenant c'est fini. Impossible de continuer ainsi. Mes parents surgiraient-ils de leurs tombes, que je ne les inviterais pas à bouffer. Un jour, n'en pouvant plus, je faillis éclater en sanglots devant des gens qui débitaient des conneries intolérables. En arriver là ! Passer des heures avec des gens auxquels on n'a rien à dire ! Il y a ensuite les amis d'enfance qui viennent de mon pays et que je ne peux pas renvoyer au bout de cinq minutes. Il faut remâcher avec eux un passé lointain, remonter à quarante, parfois à cinquante ans, vers des origines qui ne m'intéressent plus ou dont l'évocation me trouble ou m'empoisonne. Heureusement qu'il y a l'exaspération. Désormais, je n'accorderai plus que des audiences minutées comme le Pape ou les banquiers. Je veux devenir aussi maître de mon temps que le sont du leur les escrocs internationaux.

Parlons de choses plus sérieuses : comment va Madame Guillemin ? S'est-elle débarrassée de ces maudites névralgies ? Je les connais bien ; au début de la guerre, j'en ai souffert pendant deux ans ; un dentiste génial m'en a délivré. Il était grand temps : j'étais au bord du suicide. Tout venait d'une dent infectée.

— Je vous plains d'avoir à traduire les sonnets de Rilke. Il y en a une dizaine d'excellents. Le reste est affecté, emmerdant, sirupeux ; – de quoi vous gâcher tout un été¹⁰⁵.

J'attends de meilleures nouvelles de Madame Guillemin et de vous.

Amitiés,

Cioran

* * *

Dieppe, le 30 juin 1967

Mon cher Guerne,

Pour échapper à mes compatriotes et à tout le monde, je me suis réfugié pour une semaine dans un grand appartement vide qu'un ami vient d'acheter. Les « vacanciers » ne sont pas encore arrivés mais ils ne sauraient tarder. J'ai toujours aimé Dieppe : le soleil n'y est nullement agressif. On se croirait à Nice en février. Mes nerfs sont si ébranlés que toute chaleur véhémence me met hors de moi. Par parenthèse, je voudrais savoir ce qui me permettrait ici-bas d'éviter la rage.

Comme vous, j'ai été très sensible aux paradoxes du Blitzkrieg récent, particulièrement à ces manifestations de joie devant le Wailing

Wall¹⁰⁶. Quelle est étrange cette victoire qui n'en est pas une et qui, en un certain sens, est pire qu'une défaite ! Si les Juifs avaient été battus, tout le monde aurait volé à leur secours ; parce qu'ils ont gagné, on est maintenant contre eux. On ne les accepte qu'en qualité de persécutés, de victimes ; dès qu'ils ont l'air de réussir, en tant que nation, on leur en veut, et on crie à la trahison. Ils ne peuvent pas se réaliser dans l'histoire : c'est ce qui les rend si intéressants. Et c'est ce qui les fait ressembler aux Allemands¹⁰⁷.

Le fameux lundi, jour de l'ouverture des hostilités, Ionesco, très angoissé pour le sort d'Israël, me demanda par téléphone ce que j'en pensais et s'il était possible qu'on fit quelque chose : « Il faut tout faire mais il n'y a rien à faire. Ce drame comporte une dimension religieuse. La vieille malédiction joue toujours. »

Je crois l'orgueil juif parfaitement légitime. Quel autre peuple s'est offert le luxe d'un destin analogue ?¹⁰⁸

Je reviendrai peut-être à Dieppe (c'est si près de Paris !) pour une autre semaine mais je ne sais pas quand exactement. Pour de multiples raisons, je doute que je puisse cet été quitter Babylone la Grande pour longtemps. Écrivez-moi. Comment va Madame Guillemin ? Donnez-moi de bonnes nouvelles de vous deux.

Amitiés,

E.M. Cioran

* * *

Paris, le 16 octobre 1967

Mon cher Guerne,

J'aurais dû vous écrire depuis longtemps mais je suis de nouveau happé par les visiteurs d'en deçà et d'au-delà du Rideau. Et puis ces trois enfants là-bas ont terriblement compliqué ma vie. Leur père ne veut plus s'occuper d'eux. J'ai appris qu'il envoie la moitié de ce qu'il gagne à sa femme, qui a foutu le camp il y a cinq ans avec un type dont elle a deux petits monstres ! S'il n'y avait pas le grand-père, mes petits-neveux seraient complètement abandonnés. Me voilà avec des soucis pour des années. Je dois sans doute expier des péchés commis dans une vie antérieure ou, plus sûrement, dans celle-ci¹⁰⁹.

Nous avons passé des vacances assez supportables, à Dieppe, dans un immense appartement vide, donnant sur la mer, qu'un de nos amis venait d'acheter. Puis, nous fîmes un saut à Londres. C'est la quatrième fois que je m'y rendais. Vous allez m'accuser de gâtisme

mais, cette fois-ci, cette ville amorphe, sinistre, inhumaine, m'a séduit : je crois même que je pourrais y vivre. Elle m'apporte quelque chose, elle flatte je ne sais quoi en moi, alors que Paris ne me semble plus qu'un néant aggravé par la vulgarité¹¹⁰.

Si vous pouviez m'envoyer votre Apocalypse, vous me feriez un grand plaisir. C'est un thème qui me hante depuis toujours ; c'est une terreur, c'est une espérance, plutôt.

J'ai très peu travaillé ; j'avais promis à Arland un texte sur le suicide. Je n'ai pu livrer que des notes décousues, des divagations qui participent du ricanement et de la débilité mentale. Et quelque peu de l'effroi. Ce que vous appelez « l'épreuve du dégoût d'écrire »¹¹¹, je la connais de longue date : c'est, pour vous dire la vérité, la seule chose dont je tire quelque vanité.

Comment se porte Madame Guillemin ? Et vous ? Simone commence à en avoir assez de son métier. D'ailleurs, autour de moi tout le monde est las de tout. Il serait vraiment étrange que je fusse le seul vaillant.

Amitiés à vous deux,

E.M. Cioran

* * *

Paris, le 26 octobre 1967

Mon cher Guerne,

Votre fougue d'un côté, la patience de ces moines de l'autre, – quelle heureuse conjonction ! J'en contemple le fruit avec émerveillement, et je ne peux m'empêcher de songer que, sur le même thème, on avait, il y a quelques années, produit un immense bouquin mort-né qui coûte deux cents millions et dont heureusement personne ne veut, malgré le tapage autour de l'avorton¹¹². Là où les gros moyens ont échoué, on est vraiment content de voir ce qu'ont pu accomplir un moulin et un couvent. Cela va tout à fait dans le sens de votre vision, de votre rage contre ce temps dont vous dites si bien que le pouls « s'accélère sans cesse et s'affaiblit comme celui d'un agonisant. »¹¹³

Vous m'avez fait un grand plaisir en m'envoyant ce texte et ces images, et je vous en remercie de tout cœur.

E.M. Cioran

* * *

Mon cher Guerne,

Je suis peut-être cynique, mais je souhaite que cette période de chômage où vous êtes entré se prolonge un certain temps : vous avez besoin de repos et, j'ajouterai, de vous-même, après tant d'années consacrées aux autres. Ce n'est pas la peine de vivre au Moulin si on n'y est pas maître de ses instants, ou de ses lectures. J'avoue avoir été heureux d'apprendre que vous lisez Jamblique. Cela vous change, cela vous dédommage aussi, des Grimm et du reste. Les textes qu'on nous impose, qu'il faut lire, sont tous odieux, même quand ils sont bons, comme c'est le cas pour certains que je pratique en ce moment. Il s'agit, je crois vous l'avoir dit, d'un travail sur Valéry que je dois terminer cet hiver. À vrai dire, je pourrais l'expédier en une journée mais l'ami américain qui me l'a commandé m'a presque supplié de ne pas tricher. Aussi ai-je décidé de répondre à ses vœux et ai-je pris ma besogne au sérieux¹¹⁴. Ce texte, ces *Variétés*, ce n'est évidemment pas les Mystères des Égyptiens mais enfin cela se laisse « dévorer », les Poésies exceptées, auxquelles je ne veux même pas toucher. Comment un homme aussi intelligent et qui a fait toute sa vie profession de lucidité, a-t-il pu croire qu'il était poète ? Qu'on puisse à tel point se tromper sur soi, cela dépasse l'entendement.

J'ai rompu à peu près avec tout le monde ; pour mon bonheur, je ne vois plus personne. La persévérance dans le refus s'est révélée salutaire. Cette ville terrible n'est supportable que si l'on y est seul. Quand je pense qu'il fut un temps où je fréquentais des cocktails, je ne peux m'empêcher de dégobiller sur mon passé. Enfin, j'ai compris, un peu tard, il faut bien le dire.

Je ne sais vraiment pas qui pourrait parler des *Jours de l'Apocalypse*¹¹⁵. Ma dernière visite à la *N.R.F.* remonte à trois ans. J'y publie de loin en loin quelque texte ridicule ou plutôt raté, mais n'y vais pas, pour mille raisons. Le livre lui-même a dû sûrement marcher ; il faudrait que je me renseigne dans une des librairies autour de Saint-Sulpice. Vous auriez pu faire une séance de signatures lors de votre passage à Paris.

Maintenant quelque chose de gai : une amie allemande, qui vient de faire un gros héritage, est passée me voir l'autre jour avec son amant, venant d'Italie. Elle se plaint que les souliers neufs qu'elle portait lui faisaient mal ; je lui en montre une paire de très grand luxe qu'on m'a offerte pour ma famille. Là-dessus, l'Allemande, qui les trouvait à son goût, les emporte, sans même me dire merci. C'est inimaginable. La dame, par parenthèses, appartient à la noblesse

Mes amitiés et mes meilleurs vœux pour vous deux.

E.M. Cioran

* * *

Paris, le 19 janvier 1968

Mon cher Guerne,

Il y a un endroit dans votre dernière lettre qui m'a particulièrement frappé, et vous verrez pourquoi. C'est là où vous dites que vous avez l'impression « que plus on va, plus on est inconnu. Et qu'il commence à se faire tard pour qu'on puisse se comporter en débutant, comme un solliciteur. »¹¹⁷ Cette remarque, je l'ai faite moi-même après une brève et malheureuse visite chez « mon » éditeur, au mois de décembre. J'étais allé le voir pour une raison très précise. Je voulais savoir si, oui ou non, il comptait déterrer mes livres ou s'il acceptait qu'ils soient mort-nés. Le motif qui m'avait poussé à cette démarche saugrenue autant qu'humiliante était celui-ci : depuis deux ans que mes compatriotes de là-bas me submergent, je les entends se plaindre qu'il leur est absolument impossible de trouver où que ce soit mes bouquins, à l'exception de celui qu'on a publié en format de poche. On leur répond qu'ils sont épuisés ou introuvables. Inutile de vous donner des détails, vous connaissez la musique. Mon entrevue avec l'éditeur n'a rien résolu. Comme je suis quelqu'un dont personne ne parle dans la presse littéraire, on n'a pas cru prendre des ménagements à mon égard : on m'a seulement donné les chiffres de vente et on m'a expédié au bout de quelques minutes. Il y a dix-neuf ans, quand fut publié le *Précis*, on me faisait fête dans la maison. Maintenant que je suis oublié et que je n'ai pas tenu mes promesses, on me traite avec supériorité, avec mépris même. J'avoue en avoir ressenti quelque aigreur sur le coup, mais je me suis ressaisi. C'est vraiment trop bête. Et puis je suis coupable : puisque je me suis retiré à peu près complètement de la vie littéraire, à quoi bon avoir encore des réactions d'auteur ?

Ceci dit, je trouve intolérable qu'on soit dans la position de quémandeur, surtout quand on a eu une activité comme la vôtre. Après avoir traduit une cinquantaine de bouquins, mendier un petit travail à la façon de quelque jeune étudiant besogneux ! Saviez-vous que Baudelaire n'a gagné en tout et pour tout que 15 mille francs de l'époque ? On se console comme on peut. Pour ce qui est du texte que je dois faire sur Valéry, je n'arrive toujours pas à m'y mettre réellement, je piétine et me désole. Je pourrais faire facilement quelque chose contre, mais je ne le dois pas. Vous savez qu'il a

esquinté Pascal. Que je voudrais l'en punir !¹¹⁸

J'espère que vous allez bien tous les deux,

Amitiés, E.M. Cioran

Au Vieux Moulin, le 5 février 1968 Tourtrès

Mon cher Cioran,

Le rôle de l'écrivain étant d'écrire, et celui de l'éditeur de publier et de vendre le mieux possible, j'ai toujours admiré l'importance avec laquelle celui-ci fait honteusement grief à celui-là du désastre commercial dont l'auteur est la victime au premier chef. Et dès qu'un livre se vend peu, à cause de sa qualité même, l'éditeur se sent justifié, parfaitement justifié à ne faire plus rien pour essayer de le défendre. Il ne vous reçoit plus que l'insulte à la bouche et le mépris dans le regard. Une habitude aussi ancrée, que nul ne saurait mettre un instant en question : cela donne assez bien la hauteur spirituelle d'une époque. Et va te coucher ! Un jeune homme d'ici, qui vient nous voir quelquefois pour nous parler de ses amours, a fait récemment un séjour à Paris. Après être entré dans je ne sais combien de librairies choisies parmi les meilleures pour acheter quelque chose d'Armel Guerne, il est revenu doucement ici me demander si j'écrivais sous un pseudonyme. Où s'adresser, où aller, comment faire ? Moi-même, ici, quand je veux un bouquin qui vient de paraître (le *Novalis* de la collection 10/18 par exemple), après avoir dicté et épilé l'exacte référence à un libraire, il me faut attendre quinze jours à trois semaines pour l'avoir, et faire deux fois le voyage de Tonneins ou de Marmande. J'écoute parfois les critiques de la radio. Ils ne parlent que de conneries. J'ai acheté une fois le sinistre *Figaro littéraire*, curieux du reportage sur Bormann ; et j'y ai lu un grand article du grand critique Robert Kanters, où il trouve moyen de qualifier Novalis de hippy, notamment à cause de ses cheveux longs. On croit rêver, non ? Tout le reste est de même salade, mais triste, triste. Il y avait, dans *Paris-Match*, une page entière de publicité pour *Les Mille et Une Nuits*, présentées sournoisement comme un livre cochon, « qui ne sera pas vendu aux moins de dix-huit ans », avec courtes citations de passages graveleux. J'y ai appris des tas de choses sur moi, notamment que j'étais un orientaliste et écrivain fort connu.

En attendant, je n'ai toujours aucune réponse de personne, sauf de Gilbert Sigaux¹¹⁹ qui estime qu'un A.G. ne doit pas rester dans l'ennui, et qui, certainement, s'emploie à m'en sortir. Mais quand ? Mais comment ? Ah ! misère.

Cela dit, je suis incapable de m'éloigner, tout au fond de moi, de

cette joie inextinguible que j'y trouve, en dépit de tout, et que je ne sais comment expliquer. Je reconnais que c'est assez scandaleux dans les circonstances ; mais quoi ? je ne vais pas m'excuser du soleil qu'il fait, ou du chant des oiseaux dans la lumière du matin. Il n'y a plus que la nature qui soit capable encore, quelquefois, de sourire.

Bien à vous : A. Guerne

* * *

Paris, le 21 février 1968

Mon cher Guerne,

Hier, enfin, j'ai terminé mon travail sur Valéry. Quel soulagement ! J'espère qu'on l'acceptera, car l'éventualité d'un refus est à envisager. Mon texte doit servir de préface, et une préface doit être en principe élogieuse ; or, j'ai complètement éreinté le « poète ». Pour moi en tout cas, c'est une poésie inconcevable, à la fois laborieuse et mort-née. La prose, c'est autre chose.

Ce qui est mauvais, c'est de lire d'affilée les ouvrages d'un auteur. Très vite on en a marre, et on ne pense plus qu'à l'exécuter. Je ne comprends pas ces universitaires qui, pendant des années, vivent sur le même écrivain. Et puis, il y a quelque chose de malsain à juger une œuvre, une existence, à s'ériger en dieu, et à porter un verdict. La critique en soi est infâme. Pendant deux mois je me suis acharné sur ce pauvre Valéry, j'ai essayé de trouver tous ses points faibles, ses illusions, ses failles, et j'y ai réussi, bien entendu. Maintenant, pour vous dire la vérité, je suis plus dégoûté de moi que de lui. « J'ai fait ce que j'ai pu » fut un de ses derniers mots. Je me reproche de n'avoir pas été capable de surmonter ma mauvaise humeur. Ma seule excuse est d'avoir voulu venger Pascal dont Valéry avait dit pis que pendre.

Je dois avouer aussi qu'il me paraît presque indécent de faire des recherches littéraires lorsqu'on assiste au cauchemar vietnamien. Devant pareil spectacle (!), on peut s'occuper de problèmes mystiques, mais déterrer les vieilles querelles du symbolisme ! La littérature est dépassée, tout est dépassé.

Avez-vous eu, entre-temps, une réponse de Gilbert Sigaux ? Il fera quelque chose pour vous, j'en suis sûr. C'est un brave type. Et puis, comme vous, il n'habite pas Paris, ce qui doit créer entre vous un courant de sympathie.

J'ai un tas d'emmerdements que m'a suscités un journaliste roumain qui était venu me voir au printemps dernier. Le misérable a écrit toute une page dans un canard de là-bas, avec tous les propos

que j'ai tenus sur tel et tel, notamment sur Ionesco, qui, complètement ivre, m'avait téléphoné, pendant que le journaliste était chez moi. La conversation, au téléphone, portait sur le suicide, et tout le temps qu'elle avait duré, je m'étais employé à dissuader Ionesco d'y recourir. Le plumitif balkanique nous écoutait, ravi. Quelle aubaine !¹²⁰

J'espère que vous êtes tous les deux en bonne santé.

Amitiés,

E.M. Cioran

* * *

Au Vieux Moulin, le 1^{er} mars 1968 Tourtrès

Mon cher Cioran,

Quel soulagement à la pensée que vous avez passé derrière vous ce travail sur le Paul. Aussi longtemps que vous étiez dessous, je me suis retenu aux branches de toute la forêt pour ne rien vous dire de ce coiffeur de lieux communs que j'exècre solidement depuis que je respire, lui, et derrière lui toute la lignée odieuse de cette poésie d'ornement, cet art du façonnage extérieur qui tire son trait officiel et décoré d'un bout à l'autre de l'histoire de la littérature française, alignant des ministres et des ambassadeurs fêtés par le monde, célébrés et recélébrés par tous les salons de l'intelligence, comme représentants illustres et d'une adresse consommée sous l'étiquette famélique. Regardez la gueule : ce teint vert, cette triste contrition des traits, des longues rides du visage qui évoque l'analyste, le remâcheur de papier, et le champ d'expérience douloureuse et inavouable de la constipation chronique, la vraie, celle des intestins repliés sur eux-mêmes, obstinément contemplatifs de leur moi. À quel point cette tradition-là, celle de la lettre dans les lettres, a pu vivre comme un lierre à contre-sens de l'esprit vivant de la langue, formant des labyrinthes et formulant de laborieuses énigmes pour en contrefaire le simple et infranchissable et nourricier mystère : voilà ce que le Valéry dupé, tout con devant sa mort, aura, par une existence exemplaire, parfaitement illustré. Hélas ! cette tradition-là, du vase qu'on polit avec des gestes de danseur et qui brille souverainement dans l'exacte mesure où l'on n'a rien, aucun vin à y mettre, c'est aussi le penchant décadent de l'intelligence française, celui qui se range le mieux et le plus immédiatement sous les autorités mécaniques, poussant à la roue du progrès. L'autre, celle qui s'occupe avant tout de cultiver la vigne et de faire le vin, silencieuse et dramatique, débouche directement et sans délai sur la fin du monde, royale pauvrete dans sa pauvreté. Quand j'avais encore envie de rire, je m'étais amusé à préparer un

Petit dictionnaire d'étymologie scandaleuse et de Cabale contemporaine (aujourd'hui perdu, détruit par l'Occupant) où je me servais sournoisement de la coquille volontaire comme instrument polémique. Ainsi l'article : VALÉRY, Poil. Inventeur du quart de. Perruquier de génie. Est parvenu à la perfection mathématique, indiscutable, en matière de postiche. Le cheveu synthétique de son invention lui a valu, de son vivant, la double gloire du musée Grévin et de l'Académie française. Fut aussi appelé Monsieur Teste, sans doute parce que son grand esprit est à l'origine de la psychologie appliquée et de la poésie IBM.

Ce que vous dites de la, et du critique est vrai ; mais il me semble que la bonne raison qui vous fait prendre en pitié le sort de la victime, c'est surtout que vous n'avez pas pu aller au bout de votre geste et proprement, chrétiennement, l'achever ! Vous seriez plus tranquille si vous l'aviez tué. Non ? Par hygiène, s'entend ; mais comme une préface ? Enfin.

Ici, rien de nouveau. On attend.

À vous deux : A.G.

* * *

Paris, le 9 mars 1968

Mon cher Guerne,

J'ai bien peur que le soupir de soulagement que j'ai poussé il y a quelque trois semaines après en avoir fini avec Valéry ait été prématuré. Je dis bien : en avoir fini, car c'était une liquidation à peine camouflée mais qui, comparée à vos tonnerres, paraît une apologie en règle. Tel ne semble pas être l'avis de l'ami américain qui m'a commandé le texte. J'ai la quasi-certitude qu'il l'a trouvé inacceptable et qu'il n'ose pas me le dire. Jusqu'à présent, pas un mot. Je me résignerais à la rigueur à quelques atténuations mais je ne saurais revenir sur le fond. En un certain sens, je suis coupable.

Du moment que j'ai accepté d'écrire une préface, il fallait jouer le jeu. Il eût été infiniment plus élégant de refuser. J'ai mis mon ami, valéryen fanatique, dans une situation impossible, d'abord vis-à-vis de lui-même, ensuite de ses supérieurs, sans parler de la gêne qu'il doit ressentir à mon égard. Car il y a la question primordiale : celle de l'argent. Peut-être la meilleure solution serait-elle de demander une contre-préface, une réponse à mon réquisitoire où j'ai démontré et dénoncé toutes les prétentions de Valéry, que j'ai accusé entre autres de « charlatanisme de très grande classe », d'imposture, d'ignorance et

de frivolité. Ceci dit, je reconnais qu'il a écrit quelques belles pages de prose, qui rappellent Fontenelle, et singulièrement les précieux, ses ancêtres, dans une langue complètement exsangue et délibérée jusqu'à l'intolérable. Ma situation est curieuse en l'occurrence : je suis sûr d'avoir dit la vérité et d'avoir fait en même temps une mauvaise action. C'est stupide, c'est ridicule, mais c'est ainsi. Je n'aurais pas dû mettre dans un si grand embarras cet ami qui s'est débattu pour qu'on m'augmente ! Comment va-t-il justifier mon comportement ? Et ne pensera-t-il pas que j'ai essayé, peut-être à mon insu, de lui nuire ? Je disais, aujourd'hui même, à Simone, qu'au point où en sont les choses, il n'y avait plus qu'une issue : faire parvenir à l'adorateur de Valéry votre lettre, afin qu'il voie que ma préface est on ne peut plus élogieuse, qu'elle est même dithyrambique. C'est là un recours extrême, une formule de désespoir, qui ne s'accorde pas du tout avec ma si fâcheuse modestie. Le plus sage est d'attendre encore et de se mortifier.

Mes amitiés à vous deux,

E.M. Cioran

* * *

Paris, le 19 mars 1968

Mon cher Guerne,

Je vous envoie par le même courrier un recueil de nouvelles de Stevenson, dans la traduction très problématique d'un Helvétie : y figurent le *Dr. Jekyll*, *Olalla*, *Thrawn Janet* et je ne sais quel conte scandinave, sans hélas ! le *Voleur de cadavres*. C'est tout ce que j'ai pu trouver au Quartier. Les bonnes traductions de Marcel Schwob et de Théodore de Wyzewa sont épuisées depuis longtemps, parce qu'elles datent d'avant 1914¹²¹.

J'ai reçu hier une lettre qui aurait pu intéresser. Stevenson : la femme d'un de mes amis de Bucarest, à laquelle j'avais envoyé des médicaments il n'y a pas longtemps, m'écrit ou plutôt me laisse entendre qu'elle veut en finir et qu'elle s'adresse à moi pour la dernière fois. Que faire ? Normalement, je devrais en avvertir le mari ; mais je ne puis le faire : ce serait suprêmement inélégant vis-à-vis de cette femme, qui a l'air d'en avoir soupé de la vie, et qui ne prend sûrement pas à la légère une telle décision. Elle me demande d'écrire le plus tôt possible un mot gentil à mon ami : ce que je viens de faire. Ce mot, où j'ai essayé d'attraper le ton d'un Sage, s'adresse principalement à elle (à mots couverts, s'entend). Avec quel résultat ? Je n'en sais rien. Il se peut qu'elle soit quelque peu mythomane,

comme toutes les femmes de mon pays. Mais enfin qu'elle suive sa voie. Insomniaque, elle a besoin de dormir et non d'entendre les conseils de quelqu'un dont les remèdes ne lui ont pas apporté le sommeil¹²².

Toujours rien d'Amérique.

Amitiés,

E.M. Cioran

* * *

Paris, le 1^{er} avril 1968

Mon cher Guerne,

J'ai reçu, il y a une dizaine de jours, la réponse. Elle est, naturellement, négative. J'ai perdu donc à peu près un demi-million. C'était inévitable : je n'ai pas joué le jeu. Il ne me reste plus maintenant qu'à me venger. J'ai écrit au directeur de la Fondation que Valéry n'était qu'un phraseur¹²³, et qu'en faisant ma préface, je m'étais trouvé devant l'alternative : mentir par amitié pour Jackson (c'est le type qui m'a commandé le travail) ou dire la vérité. J'ai dit la vérité, parce que je ne pouvais faire autrement. « Il est tout à fait naturel que je sois sacrifié, puisque j'ai osé dénoncer un faux dieu. »

C'est sur ce ton quelque peu mélodramatique que j'ai fini. Le reproche que je fais à cet imbécile de Jackson (qui s'est identifié à Valéry et qui n'admet aucune restriction : c'est son idole et son gagnepain) est de n'avoir pas essayé d'arranger les choses : j'aurais consenti à des changements de ton, à des atténuations mais pour rien au monde ne serais revenu sur le fond. Si préparé qu'on soit à recevoir un coup, on est quand même surpris, quand il s'agit de l'encaisser. Je sens que je vais devenir anti-américain : jamais en France une chose pareille n'aurait été possible. On m'aurait en tout cas payé. En l'occurrence, c'est ce que j'attendais, et rien de plus. Car je ne tenais pas du tout à préfacer un volume voué à l'indifférence complète.

Il est bien dommage que *Les Jours de l'Apocalypse* n'aient pas remué les catholiques. Peut-être auriez-vous plus de chance avec *Le Nuage d'Inconnaissance*, en livre de poche¹²⁴. Puisque vous connaissez les gens du Seuil, pourquoi ne pas le leur proposer ? Ils payent, pour ce genre de publication, le double de Gallimard. Vous devriez donc gagner à peu près 800 mille.

Nous partons, Simone et moi, pour quelques jours en Sologne, pour marcher, pour oublier.

Ne vous tracassez pas pour le Stevenson : j'ai bien le droit de vous offrir une traduction exécration ! Un Suisse allemand qui traduit de l'anglais en français !¹²⁵ Amitiés à vous deux,

E.M. Cioran

* * *

Au Vieux Moulin, le Dimanche de Pâques 1968 Tourtès

Mon cher Cioran,

Depuis que j'ai eu votre lettre, et chaque fois qu'un peu de moi échappe aux engrenages du travail (la nuit surtout), j'étouffe d'indignation. Que l'étroitesse d'esprit, l'hypocrisie et la pusillanimité refusent d'utiliser votre travail, soit – nous n'empêcherons pas les contemporains de se choisir leurs grandeurs et leurs gloires à la dimension exacte de leur temps –, mais ce travail, vous l'avez fait, on vous l'avait demandé, et donc on vous le DOIT, IL FAUT qu'il vous soit payé. Le contraire est INADMISSIBLE. C'est déjà bien assez dommage que l'imbécillité de ces imbéciles leur interdise d'en apprécier la valeur, la justesse et la nécessité. Mais ce défaut de jugement double leur dette envers vous et ne les met en aucune manière en droit de se tenir quitte ! Si vous ne voulez pas le leur expliquer, donnez-moi leur adresse et je le leur écrirai. Calmement. (Ce que je ne pourrais certes pas faire pour moi.)

J'ai un peu honte de vous reparler de cela, si jamais votre promenade vous en a quelque peu aéré. Mais la grande honte serait que les choses en restassent là. Ah ! imaginez-vous combien je me mords les doigts de ne pouvoir venir vous voir.

Je ne lève pas le nez de Stevenson, dont je découvre avec stupéfaction qu'il est, comme « écrivain », beaucoup plus grand qu'on ne le dit et que ne l'ont laissé voir ses meilleurs traducteurs. Je ne veux pas seulement parler ici du style et de sa force ramassée, mais de la transparence qui s'ouvre sous chaque mot, ou presque, amenant des choses de la plus réelle profondeur et permettant à la parole d'aller y retentir infiniment, de sorte qu'on ne sait plus qui est l'écho de qui – et que le texte, finalement, si agencé qu'il soit, n'est là que comme prétexte à un jeu – j'allais écrire un jet – plus direct de quelque chose qui appartient dramatiquement à l'universel. (Il s'agit ici de *Jekyll et Hyde*, qui n'est pourtant pas un chef-d'œuvre, mais bien mieux que cela, une œuvre indispensable.) Cela prend du temps : je suis déjà très en retard ; mais je n'ai pas le talent de bâcler. Tant pis.

Amitiés à vous deux, et vous, croyez-moi, vous pouvez me laisser

une bonne part de votre rage : je la bouffe déjà !

A.G.

* * *

Paris, le 26 avril 1968

Mon cher Guerne,

Le chèque est arrivé ce matin ! L'événement était attendu, et voilà pourquoi. Au début du mois, Gabriel Marcel avait écrit une lettre extrêmement ferme, presque une mise en demeure, où il disait qu'il comprenait bien qu'on ne voulût pas de mon texte mais non qu'on refusât de me le payer, puisqu'aussi bien j'avais fait mon devoir et que je m'en étais acquitté. magistralement, etc. Par retour du courrier, le Président de la Fondation, faisant semblant de n'avoir pas reçu « l'ultimatum » de G. M., s'adressait directement à moi, et me disait toute son amitié, ainsi que son intention de me rétribuer. Dans toute cette affaire, celui qui a l'air de m'en vouloir à mort, c'est le spécialiste de Valéry, qui m'avait commandé la préface et qui était en principe un ami. Je suis sûr que dans toute sa carrière il n'a pas reçu une lettre aussi nette que la mienne. Mais l'ironie dans tout cela est que c'est lui qui a bataillé pour qu'on payât pour mon texte un prix aussi élevé. D'où sa fureur, légitime, il faut l'avouer.

Je ne veux pas vous embêter davantage avec cette histoire ; je suis en tout cas sensible à l'intérêt que vous y avez pris, et j'aurais sans doute fait appel à vous si la réponse d'Amérique eût été négative.

J'avais l'intention de relire les nouvelles de Stevenson ; mais j'attends votre traduction. Vous ai-je dit que, pendant les vacances de Pâques, *Les Jours de l'Apocalypse* occupaient le centre d'une vitrine de Saint-Sulpice ? Le livre a dû quand même se vendre un peu. Vos moines devraient, à mon sens, faire une démarche auprès de Stanislas Fumet¹²⁶ qui parle presque tous les jours à la Radio. Pourquoi ne consacrerait-il pas une émission à la Fin du Monde ?

Toutes nos amitiés à vous et à Madame Guillemin,

E.M. Cioran

* * *

Paris, le 16 mai 1968

Mon cher Guerne,

Depuis quelques jours, nous sommes aux premières loges, privilège

dont il n'est pas possible de ne pas se lasser à la longue. Quand je pense que de Gaulle rêve d'une France de 100 millions, alors qu'avec 50 les choses ont l'air de se gâter déjà, et sérieusement ! Les Allocations Familiales et l'ennui, voilà les deux raisons majeures du malaise actuel. Maintenant je comprends ce qui se passait dans l'esprit de tous ces jeunes tassés du matin au soir dans les cafés du Quartier. Cette société si prospère est en réalité une société malade. Je songe à tous ces parents qui ont engendré pour toucher des subsides et qui peuvent aujourd'hui contempler le résultat de leur voracité ! Un enfant doit naître par hasard et non par calcul, par folie et non par subventions. Toute cette jeunesse a quelque chose d'irréel, de fantomatique, comme si elle était surgie de forces autres que celles de la « nature »¹²⁷. Mais avec tous ses défauts, elle est quand même plus intéressante que la bourgeoisie dont elle est issue. Ce qui me désole, en tout cas, c'est de voir qu'à l'égard de ses extravagances j'ai des réactions de vieux. Il est certain que si j'avais trente ans de moins, je ne pourrais contenir ma joie au spectacle qu'offre l'Odéon d'en face, avec son drapeau noir. Et moi qui croyais que les anarchistes étaient à jamais oubliés !

Entre-temps, votre Stevenson doit être presque terminé. Je ne fais, bien entendu, rien de sérieux. Je cherche néanmoins à élaborer une formule qui me permette d'éloigner ces terribles amis de passage, ces vampires qui dévorent mes jours et mes nuits aussi (je n'ose vous dire à quelle heure je me suis couché tout ce temps-ci, j'en aurais honte). Vous ne connaîtrez jamais le malheur d'être né dans les Balkans. Il est vrai que vous pourriez m'objecter que celui d'être né suffit.

Amitiés,

E.M. Cioran

* * *

Au Vieux Moulin, le 10 juin 1968

Tourtrès

Votre lettre du 16 mai, longuement engrèvée, vient d'arriver. Nous nous sommes fait de grands soucis de vous savoir un peu trop aux premières loges, avec ce sentiment de rat pris au piège qui dut être un peu celui de chaque Parisien. Pour ne pas rester dans le cadre abusé dans quoi s'enferment les politiciens, je crois que nous assistons et sommes en train de vivre (comme après 36, la rapide mise en place de la 5^e colonne par le truchement des soi-disant « réfugiés »¹²⁸) à la mise en place « idéologique », mais dans le monde entier cette fois, à l'Est comme à l'Ouest, en Amérique comme en Europe, en Orient et

partout, de la 5^e colonne chinoise pour la prochaine « conquête » – dont je pense qu'elle devrait survenir vers 1970 ou 71 ; guère plus tard. Vu dans la seule perspective des jours de l'Apocalypse, tout cela marche joliment ! Cela galope même.

Les communistes débordés par la gauche, les nationalistes débordés par la droite (Luther King, Kennedy, etc.), le cercle m'a l'air d'assez parfaitement s'arrondir, la remontée du bas, l'affaissement du haut, pour périmier tout diagnostic politique, un peu comme l'agonie exclut le diagnostic médical, son chemin ne pouvant désormais être suivi qu'à partir de l'heure certaine de la mort, en remontant, et dans l'autre sens ; en le suivant d'ici vers l'avenir (?) on ne voit rien ; on comprend encore moins. Personnellement, j'apprécie comme la plus sublime entreprise diabolique cette poussée, dans la « jeunesse » sans enfance ni jeunesse où l'on est prématurément père et mère avant d'être homme ou femme, cette poussée enragée de la contestation. Et je conteste la contestation, qui permet à n'importe quel imbécile, avant d'avoir rien fait ni essayé de faire, de se croire un être supérieur. Le microbe lancé, le mal est incurable. C'est un penchant trop naturel de cette malheureuse humanité où, depuis toujours, l'imbécile a proliféré – quoique jamais autant que de nos jours. Bien des gens s'imaginent – et jusque chez de très malins – qu'en se faisant l'adversaire de quelqu'un ou de quelque chose, on se fait aussitôt son égal, au moins, et très probablement son supérieur. Alors qu'absolument, l'adversaire est un parasite. Il y a là-dessous, dans ce jeu des forces, une assez belle définition de la mort.

Ici, nous n'avons matériellement souffert de rien. Mais à suivre le tumulte sans les échauffements des paroxysmes, on subit la crise d'autant plus dramatiquement, et dans les plus grandes douleurs spirituelles, je vous assure. Pauvre France. C'était un beau pays. Et pendant trois mois, après les élections¹²⁹, on va se payer des vacances.

Le seul journaliste capable de reportage se nomme saint Jean, dont ce sera bientôt la fête.

Écrivez-nous de vos nouvelles, s v.p. Amitiés.

A.G.

* * *

Paris, le 13 juin 1968

Mon cher Guerne,

Bien que loin des événements, je vois que vous en avez parfaitement

saisi la signification. À la vérité, vous étiez mieux placé pour les juger dans leur ensemble que moi qui ne les voyais qu'en détail et de trop près. J'ai assisté à une dizaine de séances au cirque d'en face, à l'Odéon. Au début, j'avais été séduit par le côté bordel métaphysique, par une mise en cause radicale de tout qui frisait quelquefois le délire ; puis la fatigue est vite venue : je ne connais rien de plus lassant que la rhétorique naïve des utopistes, jeunes ou vieux. Que l'essence de l'homme soit la parole, cela est plus ou moins vrai ; mettez à la place de l'homme le Français, et la définition est absolument exacte. Ce n'est pas au plaisir, c'est à la volupté, à l'orgasme de parler que j'ai assisté depuis trois semaines. Ce n'est pas un hasard que la Trappe soit née au milieu de ce peuple : où ailleurs aurait-on inventé avec plus d'à-propos le supplice du silence ?¹³⁰

Ceci dit, le drame de ces étudiants est sans bornes : Dieu même ne pourrait trouver une solution aux problèmes que pose, rien qu'à Paris, l'existence de quarante mille « littéraires » dont l'avenir est nécessairement bouché. Parmi eux, des milliers et des milliers « étudiant » la sociologie, une science sans objet et qui a de plus le grand inconvénient de rendre arrogant quiconque en a acquis un vague vernis. Avez-vous lu, dans les journaux, cette chose stupéfiante ? La France, sous Napoléon, avait à peu près 25 millions d'habitants, la moitié de ceux d'aujourd'hui ; il n'y avait à l'époque que 3000 étudiants, alors que maintenant il y en a 530,000.

C'est cela, Les jours de l'Apocalypse ! Ces chiffres, quand j'y pense, me donnent le vertige. Comme me disait une bonne femme à laquelle, dans la rue, je fournissais ces données : « Le problème est insoluble. » Quand je songe que de Gaulle veut une France de 100 millions, alors qu'avec 50 elle est déjà en plein cauchemar !

... À part cela, les choses ne se sont pas trop mal passées pour nous, à l'exception toutefois de quelques nuits particulièrement animées¹³¹.

À vous deux, avec toute notre amitié,

E.M. Cioran

* * *

Au Vieux Moulin, le 19 juin 1968

Tourtrès

Lessivage et désinfection, comme suite à la structuration démocratique de la pensée révolutionnaire, voilà un fameux signe. CROIRIEZ-vous que ce serait signe de vieillesse chez quelqu'un de vivant, que de ne pas trouver en soi d'enthousiasme pour les diarrhées

verbales, mentales et sexuelles de cette jeunesse crapuleuse et droguée, aussi moche quand elle révolutionne que lorsqu'elle fait la noce, ou baise, ou saucissonne, toujours sans hygiène et sans choix ? Préférieriez-vous, comme Sartre, aller vous faire tutoyer par ces gamins qui n'ont que l'avantage de la puanteur de l'étron frais sur les étrons secs ? Cela mène loin, le besoin de la gloire ! Et le grouillement forcené de tous les asticots judaïques, à partir d'un certain degré de pourriture et de moiteur, qu'en pensez-vous ? Tous les matins, en me lavant les dents, je m'exerce à prononcer le nom des notabilités bien françaises – professeurs et politiciens qui torturaient leurs articulations de septuagénaires pour cheminer en tête des cortèges, ou leurs méninges de techniciens pour adhérer aux mouvements de la jeunesse –, histoire de miser sur le bon numéro, histoire de se sauver sa vieille petite peau. Heureusement que depuis longtemps le ridicule ne tue plus en France, sinon quelle hécatombe ! Comme l'occupation de l'hôtel Massa, par exemple, la conquête de la Société des Gens de lettres par le Butor et la Duras¹³². Fantastique. Et la grève dure de dure de la radio pour garantir l'objectivité de l'information ! Non, pour qui ou pour quoi nous prend-on ? Je vous renvoie à mon fameux dictionnaire perdu : INFORMATION : réseau complexe étendu comme un filet sur le monde pour rendre informe ce qui pouvait, dans les événements, avoir une forme et un sens qu'on n'aperçoit qu'avec du recul.

Cela dit, comme les gauches sont les chevaliers de la déception, et comme à tout prendre il n'y a pas de droite en France, mais exclusivement des gens qui tremblent dans leur culotte, si les choses devaient s'envenimer à nouveau après les élections, après les vacances aussi, et après le Tour de France, événement social qu'il ne faut pas oublier dans ses effets magiques ; si dans les villes, à Paris notamment, des fièvres reprenaient avec la nostalgie de la grande partouze odéonique et sorbonesque, rendant la vie impossible : vous et Simone, pensez au moulin. Je ne sais pas comment, mais on s'arrangera toujours plus ou moins pour survivre. Il est bien de prévoir le pire qui cherche ouvertement à nous prendre de court. Et là, on ne risque au moins pas de se tromper. Il y a décidément trop de gens qui sont prêts à prendre leurs responsabilités pour qu'il n'y en ait pas quelques-uns qui s'enragent de n'avoir à prendre rien du tout, ou la fuite.

Bien à vous : A.G.

* * *

Paris, le 5 août 1968

Mon cher Guerne,

Ces « sacro-saintes » vacances, comme vous les appelez si justement, sont enfin venues. C'est un rite ou une épreuve qu'on ne peut éluder. Essayer de s'y soustraire, ce serait un exploit d'une originalité dont peu sont capables. On dira bientôt que l'homme est un animal vacancier (!) plutôt que mortel.

Je pars donc dans une heure pour la Loire-Atlantique, chez des amis qui possèdent une belle maison avec jardin. J'y resterai une dizaine de jours et puis j'irai avec Simone à Dieppe, où on nous a prêté un appartement. Ce sont, comme vous voyez, des vacances de parasite. Je ne sais si je dois vous envier d'avoir à traduire tout Novalis. Pour un tel travail, on vous paye des sommes dérisoires : ces mensualités sont celles d'une dactylo débutante ou d'un Portugais qui ne sait aucun mot de français. C'est le régime du S.M.I.G. – avant l'augmentation. C'est stupéfiant¹³³. Qu'attendez-vous pour adhérer à la fraction anarchiste du mouvement étudiant ? Un drapeau noir en haut du Moulin, j'avoue que cela me ravirait, sans compter le boom touristique qu'un tel spectacle entraînerait.

Vous m'avez dit dans votre dernière lettre qu'on se croit toujours plus jeune qu'on n'est. C'est vrai en règle générale, mais ce n'est pas vrai pour moi qui vois tout le temps des gens que j'ai connus il y a vingt ou trente ans. Je dis bien vois et non revois, car c'est tout juste si je les reconnais. Ce défilé macabre m'a fichu un véritable « complexe » de vieillissement : même si parfois je me sens encore jeune, je sais que je ne le suis plus, je ne peux oublier mon âge, parce que ces fantômes qui me visitent m'obligent à me le rappeler, à y songer sans cesse. Je me fais quelquefois l'effet d'une vieille coquette qui n'ose se regarder dans un miroir. Que tout cela est lamentable !

À vous deux,

Avec toute mon amitié,

E.M. Cioran

* * *

Paris, le 17 septembre 1968

Mon cher Guerne,

S'il n'y avait pas cette putain d'Histoire, je pourrais me féliciter de mes vacances. Près de Nantes, pendant dix jours, j'ai fait du jardinage « intensif », puis suis allé à Dieppe où, fort heureusement, à cause du mauvais temps, les estivants étaient rares. Mais les événements sont venus, et le transistor s'est substitué au ciel, à la mer, à tout¹³⁴. Que voulez-vous ? Je suis un homme de l'autre bout de l'Europe, et ne

peux rester insensible à ce qui s'y passe. Là-bas, des divisions bougent, encerclent et envahissent des pays ; ici, sur les routes, une armée plus considérable que l'autre se déplace, mais c'est une armée de « vacanciers », et ce contraste, si frappant aux derniers jours d'août, m'a plongé dans un état voisin du désespoir. Cependant, j'aurais dû garder mon calme, vu que ces événements, non seulement je les avais prévus de longue date, mais les attendais en quelque sorte. Je crois que j'aurais pardonné aux Russes s'ils s'étaient emparés de tout le continent. Vous direz que ce n'est que partie remise. C'est entendu, nous aurons la catastrophe en détail.

Une conséquence – la plus déplaisante pour moi – de la situation est la présence dans mon voisinage de nombre de mes compatriotes qui n'osent rentrer, qui se traînent comme des fantômes et escomptent de ma part des conseils ou des consolations, alors que je ne veux qu'une chose : ne voir personne.

Vous ne m'avez pas dit si vous faisiez toute l'œuvre de Novalis ou si vous vous bornez au poète. Vous revenez aux sources, à vos origines j'entends, puisque c'est par lui que vous avez commencé, si je ne me trompe. Ensuite, il y a la Nuit. Vous êtes chez vous¹³⁵.

Que pense Madame Guillemin de l'histoire récente ?

Amitiés à vous deux,

E.M. Cioran

* * *

Paris, le 12 octobre 1968

Mon cher Guerne,

Je n'ai jamais tant envié votre moulin que cet automne. Pouvoir être seul, savoir qu'on ne sera dérangé par personne, échapper aux rendez-vous ! J'ai beau avoir essayé toutes les formules, je n'ai pas encore réussi à me débarrasser de mes compatriotes. Ils viennent, ils viennent. J'explique à chacun que ma vie est devenue un cauchemar à cause d'eux, mais chacun pense que mon exaspération est provoquée par les autres seulement. Je suis littéralement investi. Des visites, des coups de téléphone sans arrêt. Parfois, il s'agit d'anciens amis que je ne peux renvoyer sans remords. Il en est qui sont intéressants, qui ont des choses à raconter, qui ont souffert ; il en est d'autres qui sont des raseurs fieffés. J'ai parfois l'impression d'avoir sur le dos un peuple de 18 millions. Le fait est que je dois batailler pour ma liberté et que l'espoir de l'emporter demeure bien faible. C'est bête, c'est idiot. Il est impossible de se soustraire à ses origines. Je m'y suis évertué mais la

tribu se venge. Je ne vois plus à Paris un seul ami français. Je pense à ce philosophe juif venu de l'Est, qui me racontait avant-guerre qu'à cause d'Hitler il était envahi par une foule de parents éloignés, et qu'il n'avait plus un instant pour lui.

Paulhan vient de mourir. Il m'est difficile de porter un jugement serein sur lui. Je crois vous avoir dit qu'il ne m'a jamais pardonné le refus d'écrire la préface du 6^{ème} volume de ses œuvres complètes¹³⁶. Je ne pouvais pas le faire pour bien des raisons, la principale étant qu'il est malaisé de parler bien de quelqu'un qui vous a rendu un service. La gratitude paralyse l'esprit. Il s'est en tout cas vengé. Sa mesquinerie m'a rendu mesquin. Que tout cela est lamentable ! Nous ne valons pas mieux que ceux que nous jugeons¹³⁷.

Amitiés, E.M. Cioran

* * *

Au Vieux Moulin, le 25 octobre 1968 Tourtrès

Mon cher Cioran,

Ce potentat des petits cercles, qui s'est tant amusé à réduire le monde aux ficelles qu'on tient, et qu'on tire en coulisse : le Paulhan, mort, doit savoir à présent, par le peu qu'il lui restait d'âme, ce qu'il en coûte de tuer les âmes et de jouer dans la vie avec la vie des autres. Je n'ai pas pu lui envier, vivant, ses petitesse et ses grandeurs ; mort, il me fait pitié ; et la pensée de ce destin secret m'épouvante. Salut aux princes de la débauche qui s'avancent braguette ouverte : ils ne dégradent rien du tout ; ils consomment ! Avec lui, le frisson ressenti comme en présence du serpent en entendant siffler sa voix, en voyant son regard filer, en touchant cette main qui avait traîné dans toutes les paumes, ce frisson, oui, m'avait appris que le génie de la débauche a la braguette close et rien dedans qu'un peu de honte, vite tournée en froide rage calculée, et qu'il dégrade tout, faute d'amour. En œuvres, il a peu fait parce qu'il avait trop d'ambition ; mais en mal, il a fait beaucoup ; et le péché contre l'esprit – cette gourmandise du diable –, qui était son péché mignon, où donc eût-il pu le commettre mieux et plus gravement qu'en cette sacristie d'élection où défilait tout le menu peuple des Lettres, infailliblement, tôt ou tard, parce que les ministres du culte ou leurs enfants de chœur y venaient déposer et ranger les encensoirs ? Chaque pomme a son ver, quand elle doit pourrir. Chaque nation se choisit le sien, quand elle veut s'abîmer ; et se le met au cœur, quand elle doit crever. Ce n'est pas à Paulhan que l'on peut reprocher d'avoir été Paulhan, comme il l'était, mais à tous ceux – et pendant cinquante ans – qui l'ont fait ce qu'il a pu être (en le

craignant) et qui l'ont mis où il était : au-dessus de leurs têtes, quand la place d'un être comme celui-là est forcément sous le talon. Regardez bien : toute l'histoire de France, avec ses hauts et ses bas, a plus fait que défait la littérature française ; mais pour la dégrader tout à fait, il a suffi de cette existence-là, à ce moment-là. Jean Paulhan, qui est allé jusqu'à l'Académie française, ayant tout pourri, parce qu'il ne devait pas mourir avant de coiffer, comme il le fallait, le bicorne. Non point par vanité, comme on l'a cru, mais par nécessité et par besoin. C'est pourquoi il a tant parlé, dans son discours, du caractère sacré de la langue française et du verbe en général. Là, enfin, il éjaculait. Amen.

Et pourtant ce n'était qu'une ombre, même pas un démon. L'époque, le niveau, les autres, amis ou ennemis, l'ont porté dans son rôle. La malice, elle aussi, a ses étages ; et celle-là sans aucun doute manquait totalement d'innocence, absolument d'imprudence, mais elle était cousue de fil blanc ou rouge, jusque dans ses générosités qui n'en étaient pas, puisqu'elles exigeaient le retour. Bref, et pour en finir avec cette apologie, je dirai, en laissant tomber les bras, que dans un cas aussi parfaitement sinistre, il faut avoir la charité d'abandonner l'homme à son avenir surnaturel pour ne parler, ici, que de ses dégâts, avec horreur.

Quoi de plus simple, en ce qui vous concerne, le jour où vraiment vous n'en pourrez plus de Paris, des gens qui vous viennent voir, de votre temps dilapidé, que d'attraper une valise et d'arriver ici ? Me voilà. Outre le silence et la paix, si vous l'aviez fait ces dernières semaines, nous aurions eu à vous offrir des lumières dorées et des jours de soleil où, sur la motte, on vivait dans le ciel.

Un intermède, toutefois, avec le prix Nobel de Kawabata, qui m'a valu d'entendre mon nom entre le Vietnam et les jeux olympiques, à l'heure des nouvelles, et ici, dans la *Dépêche*, d'avoir ma photo à la une, un article avec le moulin en page 4, et encore une autre photo du « poète » à la page régionale¹³⁸. Trente bagnoles, le dimanche, sont montées débarquer leurs curieux. Par précaution, nous étions ailleurs ; et la marée s'était retirée quand nous sommes rentrés. Cela m'a valu quelques gentils égards le lundi, au marché. La gloire, en province, c'est cela.

Aujourd'hui, c'est une journée de pluies galopantes, affolées d'horizon, qui chassent derrière des brumes basses et fuyardes. L'automne est là. Hier, j'avais suivi longtemps, dans le ciel bleu, un vol majestueux d'oies sauvages, col tendu, gagnant le Sud. Il y a encore quelques roses frileuses et le soir, quand je remonte au moulin, des vers luisants dans l'herbe mouillée. Le matin, quoique plus tard, la

journée s'ouvre encore toute grande, comme en été. Cette conversation silencieuse, ces lectures dans le visible, toute la musique des instants, quelle paix du cœur ! Quel renouvellement. Quel éminent et sûr courage. Quelle jeunesse. Et comme j'ai le cœur gros pour vous plaindre, citadins encitadinés ! Vous et Simone. De toute mon amitié.

A. Guerne

Vous plairait-il d'avoir le *Nerval* ? Si oui, je vous l'envoie.

Paris, le 14 novembre 1968

Mon cher Guerne,

J'aurais dû répondre plus tôt à votre lettre. Mais je suis tombé dans une de ces crises léthargiques dont je suis coutumier et qu'il ne m'est pas aisé de secouer. C'est, comme on dit, dans la famille. Tous les miens y ont été exposés, et je crois que mon frère, là-bas, en souffre en ce moment, d'une manière beaucoup plus grave que moi. On m'a conseillé de le faire venir ici pour un certain temps. Cela ne m'est pas possible pour de multiples raisons, dont la plus importante est celle que je ne discerne pas quel appui je pourrais représenter pour lui. Je me sens capable de donner des conseils mais non de m'occuper de quelqu'un dans le désarroi. J'y vis moi-même d'une façon constante, et si je n'y succombe pas, c'est que j'y suis habitué.

Vous êtes extrêmement dur pour Paulhan. Si je voulais vous donner raison, je n'aurais qu'à penser à la séance de réception à l'Académie, où il a été lamentable. J'avais honte pour lui. Comment a-t-il pu se prêter à cette mascarade ? Mais le comble fut le cocktail qui s'en suivit. J'y suis resté exactement une seconde, je dis bien une seconde, tant le spectacle me parut intolérable. Avoir méprisé une certaine forme de société et de littérature pendant cinquante ans, et en arriver là ! Remarquez que le reproche que je faisais à Paulhan n'était pas de fréquenter de tels fantômes mais de se plaire au milieu d'eux. J'avais pensé qu'en entrant à l'Académie, il allait y foutre le bordel. Pas du tout. Il allait en respecter les conventions¹³⁹. Il cessa de m'intéresser parce qu'il cessa d'être un provocateur. Il jouait le jeu, et par là même il se disqualifiait, il trahissait.

Si vous avez plusieurs *Nerval*, cela me ferait plaisir d'en avoir un. Encore une fois, uniquement si vous en avez plusieurs.

À vous deux, avec toute notre amitié,

E.M. Cioran

Paris, le 5 décembre 1968

Mon cher Guerne,

Merci pour ce très beau *Nerval* et pour cette préface violente, tellement différente de celles que publie le Club¹⁴⁰. Je comprends que ces messieurs aient hésité à la mettre en évidence, mais c'est un bon point pour eux qu'ils se soient finalement inclinés.

Dans votre lettre, vous dites une chose qui m'a beaucoup frappé, à propos de *Heinrich von Ofterdingen* : « Le roman est raté ; le livre est illisible ; et c'est une œuvre capitale »¹⁴¹. Je confesse n'avoir pas été à même de le lire jusqu'au bout. C'est trop flou, trop vaporeux, trop fuyant. D'ailleurs, il se passe, dans mes rapports avec la langue allemande, quelque chose de tout à fait nouveau et qui ne laisse pas de me surprendre : je ne la pratique presque plus, je cherche en vain à y retrouver les prestiges qui m'avaient si longtemps séduit. Je vais même plus loin : tout ce qui est allemand me semble prolix, faussement profond, bon seulement pour des adolescents et des professeurs. J'ai passé trente ans de ma vie à subir une fascination qui ne résiste pas à l'analyse, qui me semble sans excuse. J'ai l'impression de me réveiller après un rêve ininterrompu. Tous ces mots philosophiques (dont les Français d'aujourd'hui, heideggerisés, se gargarisent à longueur de journée) me semblent creux, prétentieux, malhonnêtes. La remarque si souvent citée et si juste de Rivarol sur la « probité » attachée au génie français s'est imposée à moi comme une révélation. Et pourtant s'il y a un être au monde qui, par tempérament, soit rebelle à cette langue, à son génie précisément, c'est moi. Je me sens en tout foncièrement non français. Il n'en demeure pas moins qu'en me dégermanisant, je découvre tout ce que cette langue rigoureuse et desséchée peut m'apporter. Je me latinise en vieillissant. En tout cas, je comprends mieux maintenant votre fureur anti-allemande, et même cette incroyable attaque que vous aviez publiée dans une revue calotine¹⁴², et qui, à l'époque, m'avait presque scandalisé.

Amitiés, E.M. Cioran

Paris, le 3 janvier 1969

Mon cher Guerne,

Dans votre dernière lettre, vous me décriviez la « splendeur du givre sous le brouillard ». Ici, c'est la splendeur de la boue. Mais j'ai eu ma revanche. Le Jour de l'An, on avait annoncé brume et neige, et on avait invité les automobilistes à rester chez eux. J'en ai profité pour

aller à la campagne. Entre Étampes et la Ferté-Alais, sur de petites routes, j'avais l'impression d'évoluer dans quelque paysage scandinave. Les villages que j'ai traversés étaient silencieux, morts, ainsi que doit l'être un village. J'ai fait des kilomètres et des kilomètres ; après quelques heures de féerie, il a fallu rentrer, et affronter à nouveau ces rues hideuses. Je crois vous avoir dit que je passe chaque semaine une journée loin de Paris. C'est ce qui me permet de tenir.

Dans une ville comme celle-ci, que faire d'autre que de la sociologie, que vous exécerez et que j'exècre bien plus que vous ? Cette fausse science, issue du positivisme (c'est Comte qui l'a inventée), est merveilleusement appropriée aux besoins « spirituels » d'une termitière. Mais c'est elle aussi qui a donné à ces milliers et milliers de jeunes qui s'en occupent le goût de foutre tout en l'air, en commençant par cette termitière même. Cet après-midi, j'ai vu à la Sorbonne une énorme pancarte avec l'inscription : À bas l'État. Le paradoxe, en l'occurrence, est que ces anarchistes mangent tous dans des restaurants universitaires et jouissent d'un assez grand nombre d'avantages que leur accorde l'État précisément. Ils ne savent pas, ces naïfs, qu'une société pourrie comme celle-ci est tout compte fait supportable, puisqu'elle leur permet de l'attaquer et qu'elle les y invite même. Ils la regretteront un jour, nul doute là-dessus.

Pour Stevenson, faites comme vous voulez : si vous pouvez m'envoyer les feuillets, je veux bien¹⁴³.

Tous nos vœux et toutes nos amitiés à vous deux,

E.M. Cioran

Paris, le 18 février 1969

Mon cher Guerne,

Si le regret de Paris vous visite de temps en temps, il est facile de l'écarter : vous n'avez qu'à vous représenter ce qui se passe dans ce qui fut votre quartier. On y voit à n'importe quelle heure du jour et de la nuit surtout, des groupes de cinq, de six, de sept – jeunes gens tous, aux longs cheveux bien entendu, et qui ont l'air haineux ou las ou avachi. On ne sait pas d'où ils viennent ni où ils vont. Il arrive que dans l'un de ces groupes une querelle éclate, qui souvent dégénère en bagarre. Et alors on assiste au plus lamentable des spectacles : on se précipite sur un « camarade », on l'appelle « vendu », « salaud », « traître », on le fout par terre, on lui donne force coups de pied, et puis on déguerpit. J'ai été témoin de plusieurs de ces exploits héroïques. On m'assure qu'ils sont très fréquents, et que nul passant

n'intervient jamais, tant on redoute ces messieurs. La lâcheté est universelle et compréhensible. Il paraît qu'en Amérique c'est bien pire. J'ai lu, l'été dernier, les déclarations d'un riche Yankee, qui disait qu'il passait toutes ses vacances à Leningrad parce qu'il pouvait s'y promener la nuit sans risquer sa vie. Il est à peu près certain que l'atmosphère des pays opulents, civilisés, « libres », finira par devenir irrespirable. On ne circulera plus à Paris, dans dix ans, qu'avec une escorte. Quand les ouvriers, à la faveur de l'automatisation, ne travailleront plus que quelques heures par semaine, ils réagiront comme les étudiants et ils voudront eux aussi foutre tout en l'air par ennui, par exaspération, par ce vide terrifiant, fruit de l'oisiveté. La vie n'est supportable que pour les esclaves, pour ceux qui, comme vous, ont traduit 70 volumes ! Pour un jeune qui n'a rien fait et qui ne sait rien faire, elle est un cauchemar. La révolution comme fête, – telle fut la grande trouvaille de l'an dernier – la révolution comme orgie permanente ! J'incline à penser que tous ces jeunes sont plus ou moins des épuisés sexuels : blasés sur le plaisir, dont pourtant ils font le principe de leur action, ils en veulent à une société qui leur aura dispensé trop de loisirs. C'est la haine contre le bienfaiteur, le ressentiment de la femme entretenue contre son jules. Tout cela est vraiment trop bête !

Amitiés,

E.M. Cioran

* * *

Au Vieux Moulin, le 4 mars 1969 Tourtrès

Mon cher Cioran,

La vie n'est plus la même depuis qu'on nous a tué Boudin. On – c'est-à-dire l'une ou l'autre quelconque de ces brutes paysannes, que tous les autres couvrent. Je ne parle pas ici de notre chagrin, qui est énorme. Je parle du silence qui s'est refermé sur nous, de notre joie vivante qui s'est éteinte, du paysage vide, des murs épais, des fleurs qui ricanent et des oiseaux qui ironisent, du beau temps qui nous est devenu le pire de tous, avec ce spectre insultant et persécuteur de la vacherie humaine ; je parle de la violence furieuse avec laquelle nous arrive dessus la misère du temps, l'horrible contagion des esprits, ce pain amer et quotidien de l'infamie du monde. J'arrive à travailler encore, mais c'est tout juste. Quant à me retourner sur moi-même pour écrire – fut-ce une lettre, et à vous ! -, c'est trop vouloir. Cette fraternité de tous les instants, que nous partageons, était à bien des égards beaucoup moins animale, infiniment moins mécanique en tout

cas que la plupart des rapports humains ; et je me suis aperçu que son amitié nous gardait en contact et maintenait notre communion avec la nature. Depuis qu'elle pourrit quelque part, au coin d'une haie, on ne sait où, nous sommes rejetés, livrés à notre seule fadeur personnelle. Il faut s'habituer à ne plus avoir cette joie dans le cœur chaque fois qu'on levait les yeux sur ou vers le moulin ; il faut s'habituer à vivre dans cette campagne comme on marche sur le trottoir ou sur le quai du métro, avec la même gueule, avec la même humeur, dedans et dehors. Je ne vous parle pas prématurément de cette leçon, ou plutôt de cet apprentissage, puisque cela date de la lune noire, le 14 du mois dernier, qui fut aussi la première des quatre nuits les plus froides de l'année. Un coup de fusil, probablement parce qu'un de ces rudiments prétendus humains avait une chienne en chaleur, et qu'il lui déplaisait de voir des mâles autour. Un second chien, vingt-quatre heures plus tard, a disparu de la même désolante et définitive façon dans le même secteur. Et celui-là, ce n'était pas Boudin, vous pouvez me croire ; il manque pourtant aussi. Est-ce que ce serait cela, vieillir ? Mourir par morceaux, pièce à pièce, et se sentir périr ainsi, pourrir debout, partie après partie ? Dans ce cas, il y a un bon bout de fait. La mort gagne.

Bien à vous :

A.G.

* * *

Paris, le 15 mars 1969

Mon cher Guerne,

Je viens de relire votre lettre d'il y a dix jours et je suis vraiment impressionné par l'ampleur de votre chagrin. Ce gentil, ce gai, ce sautillant Boudin aura donc rempli dans votre vie un rôle que je n'aurais jamais soupçonné. Il était l'âme du Moulin. On dirait que le misérable qui l'a tué voulait vous toucher, qu'il vous a visé impunément. Pour comprendre votre état, il faut que je me reporte des années et des années en arrière, que je remonte en fait à mon enfance, à la seule époque de ma vie où j'aie connu la société bienheureuse des bêtes. J'avais comme compagnon inséparable un chien d'une vivacité et d'une exubérance (!) extraordinaires. Un jour, je le vis mourir sous mes yeux dans des douleurs atroces. Il venait de manger de la mort-aux-rats, que j'avais achetée moi-même et que j'avais déposée à la cave sans fermer la porte ! Le souvenir de ces convulsions dont j'étais responsable est resté bien gravé dans ma mémoire.

Vous avez perdu Boudin, j'ai perdu, moi, non pas un être mais un lieu,

un coin où j'allais vers minuit m'asseoir après mes promenades nocturnes. La Place St-Sulpice n'existe plus. On a enlevé les arbres, les bancs, la statue, tout ; on y creuse un garage souterrain. Les travaux dureront deux ans. Ce qui est inouï, c'est que personne n'a protesté et que l'Église accepte ce scandale sans nom. Je crois que je suis le seul à sentir quelle profanation on est en train de commettre. Il y avait dans cette place un côté provincial qui me plaisait, qui me faisait oublier la Ville. Tout cela est fichu. Bientôt on s'attaquera, paraît-il, à l'avenue de l'Observatoire, seul endroit solitaire au Quartier. Songez à ces choses quand la rage vous prend, car si on veut se calmer il faut vivre par comparaison. Quand je n'en peux plus, je pense que j'aurais pu très bien me trouver dans les Balkans, et je m'apaise soudain. De votre côté, vous n'avez qu'à vous imaginer ici, et vous supporterez n'importe quel coup.

Amitiés,

E.M. Cioran

* * *

Au Vieux Moulin, le 22 mars 1969 Tourtrès

Mon cher Cioran,

Profitons de la bénignité ouvrière qui veut bien « suspendre la grève ». Cela fait dix ou quinze jours que nous n'avons pratiquement pas de courrier. Moi non plus, je ne savais pas que ma joie avait quatre pattes, une truffe superbe et le plus beau regard du monde, qui s'en allait incessamment puiser dans les secrets et les odeurs du paysage pour nous en rapporter des confidences. Nous nous sentons terriblement privés de cette respiration, dont le pur oxygène nous permettait de mieux porter le poids écrasant du monde, nous protégeait intimement des assauts de l'horreur. Je me réveille aveugle, endommagé partout, avec un premier geste douloureux qui tâtonne à la recherche de ce bâton vivant – et qui ne trouve rien. Après, c'est le poids de la tristesse qui me fait peur.

Deux choses que je voulais vous dire depuis des semaines. 1°) J'ai lu, avec une grosse déception, *L'Œuvre au noir* de M. Yourcenar, livresque, pédant, cuistre, prétentieux, littéraire et morne, d'une érudition très vaine, dont l'étalage complaisant n'arrive pas à masquer une ignorance foncière de l'essentiel. Une littérature de littérateurs,

134 que Léon Daudet, quand il était jeune, avait sûrement mieux illustrée avec son premier livre, *Le Voyage de Shakespeare*, où il avait mis du poil¹⁴⁴. Très déçu, oui. Surtout que je lis rarement. 2°) J'ai été,

cette fois, atterré. Je ne sais qui m'a fait envoyer, ni pourquoi, un numéro de *La Quinzaine littéraire*, publication dont j'ignorais l'existence. *Heidegger politique Les Prix, Un écrivain en exil* – tels étaient les grands titres annoncés. J'ai donc lu : et voilà, moderne, moderne, sans aucun doute, c'est un langage étranger, tout à fait étranger que j'ai lu, qui n'a rien de français hormis l'orthographe. Les signataires, tous des inconnus pour moi (à l'exception de Maurice Nadeau – tiens, le revoici ! -) ont des noms comme Robert Misrahis, Jacques Howlett, Jean Selz, Gilbert Walminski, Michel Lutfalla, J. A. Fieschi, etc. Mais où est-on ? Et si les contemporains parlent cette langue-là, à quoi bon avoir écrit en français ? J'ai buté là-dessus. L'impression d'un monsieur relativement propre, qu'un faux pas a jeté la tête la première dans la fosse d'aisance. Douloureuse. Le sentiment d'appartenir à un autre monde. Exemple : « L'entreprise courageuse de X. est à l'intersection d'une intellection hégélienne de l'histoire de la philosophie et d'une lecture symptomale de type nietzschéen. » C'est « ça » l'aujourd'hui ?

Bien à vous : A.G.

Ne croyez-vous pas que c'est parce que – déjà quand je suis parti en 61 — Paris n'existait plus, qu'il est permis à n'importe qui d'en remuer les décombres, pour faire n'importe quoi ? Rien ne m'étonne plus. On finira par aménager les tours de Notre-Dame en garage vertical, avec les compliments de l'Archevêché, qui se félicitera de ce renouveau catholique.

Paris, le 4 avril 1969

Mon cher Guerne,

Les collaborateurs de la *Quinzaine* sont pour la plupart de jeunes universitaires qui suivent la mode. Leur langage est terrifiant, et je comprends votre exaspération. Le jargon de la philosophie d'aujourd'hui, comme de la psychanalyse, de la linguistique et du reste, a totalement envahi et submergé la critique littéraire, de plus en plus réservée aux spécialistes et pratiquement inaccessible au lecteur normal. Cette accumulation d'horreurs que l'on constate dans chaque branche de la littérature aurait dû vous rendre un peu plus indulgent à l'égard de Marguerite Yourcenar, qui, elle, du moins, sait écrire. Le reproche que je ferais à son roman est d'être ennuyeux, laborieux, thomas-manien, massif et même illisible. Mais tant mieux si les gens le lisent : ils y trouvent, disons, une leçon de goût et un langage sensé. Je crois vous avoir dit que cette femme exquise, je la connais, que je l'ai rencontrée plusieurs fois, à de grands intervalles, il est vrai. Chaque fois, j'ai subi son charme : elle est simple, directe et majestueuse, et ne ressemble en rien à l'image qu'on se fait d'un bas-bleu. Je suis désolé de n'avoir pas aimé son roman : pour dire la vérité, je l'ai seulement feuilleté. C'est qu'il ne m'a pas accroché. Et puisqu'on parle de livres, je vous en ai envoyé un, tout petit, de ma façon : si vous connaissez, dans le Lot-et-Garonne, un « intellectuel » quelconque, censé s'y intéresser, donnez-le-lui.

Je vais partir pour quelques jours du côté de Dieppe, la semaine prochaine seulement, car pendant Pâques, ce serait de la folie. Paris, en ce moment, sans les touristes, serait vide. J'ai l'impression que plus personne ne peut supporter cette ville accablante trop longtemps. En un certain sens, vous êtes un précurseur.

Amitiés,

E.M. Cioran

Aux Vieux Moulin, le 8 avril 1969 Tourtrès

Mon cher Cioran,

Le Mauvais démiurge a pris le beau chemin pour passer au moulin ses vacances de Pâques. Je suis heureux de sa visite, et je suis tout le temps en train de vouloir me lever pour aller lui serrer la main. Il me semble même par moments qu'il me faudrait encore plus de bras que

la divinité hindoue. J'applaudis et j'exulte à chaque fois que vous piquez à vif dans le nerf du pire, et je me demande, tant cette amertume est douce à ma langue, ce sombre noir lumineux à mon œil, je me demande et je vous demande si la foi, la vraie (non pas celle qu'on a, mais celle dans quoi, à force de lutter, on réussit à se forcer une entrée), ne permet pas, tout compte fait, d'aller plus loin encore dans le désespoir. Sérieusement. En tout cas, je vous lis du dedans. Au point que, par exemple, j'entends comme la plus désolée de toutes, la dernière notation, que la prière d'insérer qualifie de sereine¹⁴⁵ : tout dépend, en effet, de l'éclairage sous lequel on aborde le dernier mot, sur lequel peuvent fort bien ne plus jouer les superficielles séductions habituelles, mais se creuser les ombres sinistres de son vrai relief dans le contexte. Impensable, même, qu'il y ait encore des instants, tellement cet enfer est un enfer. C'est bien ce que je pense affreusement, poussé par cette horreur vers les joies impatientes de la résurrection. Je trouve votre livre profondément « religieux », et même d'une hygiène toute excellente pour les amateurs intimes de religion. Il va devenir indispensable d'assassiner les curés pour pouvoir commencer une prière, les évêques et archevêques pour la continuer, et le pape pour la finir. Le Verbe nu.

Je suis arrivé exténué aux dernières lignes d'*Ofterdingen*. Nous allons faire un court voyage en Normandie (Gournay-en-Bray) – mais, comme vous, après la furie des vacances. J'ai appris que mes livres chez Desclée de B. et chez Plon ne pouvaient absolument pas être achetés en librairie. Il n'y a jamais de réponse aux commandes, même répétées. Est-ce croyable ? J'ai écrit quatre fois chez Desclée pour deux livres commandés ici le 7 janvier ; et trois mois plus tard, le libraire ne les a toujours pas. Voilà.

Je vous souhaite, mon vieux, de bons jours bien ouverts à Dieppe.

Vôtre A.G.

* * *

Au Vieux Moulin, le 16 avril 1969 Tourtrès

Mon cher Cioran,

Je ne vous ferai pas l'injure de vous parler de votre livre comme d'un livre, et d'abord parce que c'est bien autre chose et beaucoup plus que cela. Mais il faut vous dire – et je vous le dois – que je n'avais rien lu d'aussi rafraîchissant depuis que je sais à peu près qui je suis. et cela commence à faire un sacré bout de temps. Cette pertinence de l'esprit et son exactitude à réduire les manigances de l'intelligence à leurs strictes limites, l'enchantement qu'on trouve à leur perpétuel dépit, la

ridicule obésité flagrante de l'importance qu'elles se donnaient, ah ! quel soulagement. Et puis, il y a ce miracle dont je me sens tout parfumé : cette fantastique « bonne humeur », ce merveilleux rire de l'âme, énorme à éclipser tous les soleils, qui respire à travers le pire du pire et l'amertume de l'amertume, sous, sur et à travers la tristesse même de la tristesse. Tous, plus ou moins – et quel que soit le génie qu'on y mette –, nous nous laissons prendre par les autres dans la façon que nous avons de nous poser les problèmes ; et vous voilà, vous, d'un seul coup, pfuit ! qui faites sauter ces cadres. Quel confort tout à coup ! Quelle hygiène ! Le plein vent. Je voudrais avoir les colonnes d'un journal catholique pour y hurler qu'il ne saurait y avoir de lecture et de méditation plus recommandables à quiconque se targue d'amour de Dieu.

Avec cette opération géniale, si elle est véritablement le chef-d'œuvre que je crois, vous devriez, mon vieux, réussir à n'avoir à peu près plus aucun lecteur à vos prochains ouvrages, et collectionner sur celui-ci les plus abominables âneries... car je n'ose espérer que sur un coup de scalpel aussi pur, aussi net, on se méprenne encore et que, sous l'éclair et le tonnerre de cette lucidité qui fracasse le jour et en retourne la lumière, des gens se trouvent assez cons pour se complaire aux noires apparences du charbon ou pour jouir, comme d'une caresse, du vernis corrosif appliqué à leurs habitudes. J'aime. J'aime. J'aime. Et votre langue est parfaite, tendre comme un nerf à vif, prodigieusement accordée à l'ineffable qu'elle prononce. Pardonnez-moi, s'il vous plaît, ce qui a l'air d'un compliment ou la figure d'un enthousiasme. C'est vénération et respect qu'il faut prendre, et mesure grave de la grandeur, dont je ne suis que l'arpenteur.

Vôtre, de tout cœur : A. Guerne

* * *

Paris, le 18 avril 1969

Mon cher Guerne,

Je suis vraiment touché par le ton chaleureux de vos deux lettres, par tout ce que vous avez vu et projeté dans mon livre. Votre jugement ne sera pas ratifié ici, et il ne saurait l'être, car il est trop généreux. Ce que j'ai remarqué, c'est que les gens comprennent à la rigueur l'horreur du monde moderne mais non l'horreur du monde tout court, qui est au cœur de mes hantises et qui fait que, tout « incroyant » que je sois, je prise si haut le monachisme.

J'aurais vécu en un autre siècle, que j'aurais fini ma vie dans un couvent, je l'y aurais passée même. Mais maintenant il me semble que

tout est trop tard, et qu'il vaut mieux rester et crever chez soi.

Je ne suis nullement étonné que vous n'ayez pas reçu les livres commandés. Plon n'est plus Plon et Desclée publie trop de choses. Il règne une atmosphère de folie dans les maisons d'édition. Songez que depuis un an j'essaie sans résultat de voir le directeur de la mienne. Ce qu'il y a de plus intelligent à faire, c'est de laisser les choses aller et de ne plus se faire de bile.

À Dieppe, où j'ai passé quelques journées de Scandinavie méridionale, je me disais souvent, au pied des falaises, qu'il faudrait s'assimiler aux éléments, renoncer à penser, se confondre avec tout ce qui éloigne de l'homme.

Êtes-vous allés en Normandie ? Comment va Madame Guillemin ?

— Avez-vous oublié Boudin ? Et pensez-vous lui trouver un successeur ?

J'ai feuilleté l'autre jour, dans une librairie, l'*Encyclopédie* (?) de Novalis¹⁴⁶ : le peu que j'en ai lu m'a paru du plus pur fatras. Même lui avait été contaminé par le terrible jargon de la philosophie boche.

Merci de m'avoir fait croire que mon petit livre peut avoir un sens.¹⁴⁷

Amitiés,

E.M. Cioran

* * *

Paris, le 23 mai 1969

Mon cher Guerne,

Puisque vous vous êtes intéressé au sort de mon livre, je suis, je crois, maintenant en état de vous dire comment il a été reçu au bout de sept semaines. Dans la presse, un article, tout petit, dans *Le Figaro littéraire*, où l'auteur se veut astucieux et n'est que vulgaire¹⁴⁸. J'ai reçu, d'autre part, quelques lettres, de Roumains surtout, assez chaleureux. Le reste, quelques phrases conventionnelles, et beaucoup d'irritation plus ou moins cachée. Un ami, que je connais depuis 25 ans (il en a, lui, 80, et ce détail est important) m'a écrit une longue missive au milieu de laquelle j'ai trouvé ce court verdict : « quant à votre livre, je ne vous en parlerai pas, car je ne l'aime pas. » Suit une description de son jardin.

À propos de jardin, j'en ai visité un, récemment, de vingt hectares, près de Compiègne. Le propriétaire, qui applique la nouvelle méthode,

m'a raconté, entre autres, qu'il traite la Golden 18 fois et qu'il la laisse tranquille un mois avant la cueillette, ainsi que le prescrit le règlement. Selon lui, les autres producteurs n'en tiennent aucun compte : aussi vendent-ils des fruits empoisonnés ou presque. Lui-même n'y va pas de main morte : pour les 400 hectares de terre qu'il possède, il n'a que 11 ouvriers, la fonction desquels se borne uniquement à répandre des produits chimiques. Je suis rentré à Paris complètement déprimé. Je ne sais pas pourquoi je vous parle de ces choses : je m'imagine, peut-être, qu'autour du Moulin les tracteurs sont manipulés par des anges et que les paysans y lisent *Le Nuage d'inconnaissance*... C'est ce qu'il faudrait pourtant si on veut que, dans trois générations, la planète ne soit pas peuplée entièrement de monstres. Savez-vous que certains « cultivateurs », en jetant tel insecticide, doivent porter un masque ? Tout ce qu'on voit annonce la Fin des Temps. Mais l'incroyable est que l'Apocalypse soit dépassée. Il faudrait la mettre à jour.

La critique si pertinente que vous avez faite, dans votre lettre, de ces messieurs qui ont défiguré Novalis, pourquoi ne la reprendriez-vous pas dans votre préface ? J'envie vos violences ; les miennes sont purement abstraites, c'est-à-dire presque lâches.

Le rôle qu'aura joué Boudin dans votre vie et dans celle de Madame Guillemin, est vraiment extraordinaire. Je ne peux m'empêcher d'y songer souvent¹⁴⁹.

Amitiés,

E.M. Cioran

* * *

Paris, le 11 juin 1969

Mon cher Guerne,

Dans votre dernière lettre, vous avez eu une expression extrêmement heureuse, qui n'a cessé de me hanter. C'est quand vous dites de la nouvelle génération qu'elle n'a pas « de regard dans l'œil »¹⁵⁰. Cet aperçu fulgurant équivaut à un verdict. Pour regarder, pour voir, pour être, il faut se débrouiller seul, en tout, en métaphysique aussi bien que dans les affaires de chaque jour. Or, ces jeunes vivent en groupes. De notre temps, nous allions chacun de notre côté. À Paris, le spectacle le plus saillant est celui de ces meutes de garçons et de filles, qui se déplacent apparemment (et sans doute réellement) sans but. Je ne connais rien de plus pitoyable ni de plus désolant.

Le VI^{ème}, avant, était un quartier paisible, presque provincial. Il concurrence maintenant Montmartre, car ces jeunes y vont de nuit d'un bistrot à l'autre. Dans dix, dans vingt ans les choses auront pris une tournure telle, qu'on parlera de notre époque comme du paradis terrestre. Quand je vous disais, l'autre jour, que dans trois générations, il n'y aura plus que des monstres, je l'entendais au sens rigoureux du mot. Je crois que l'homme changera physiquement, que son patrimoine biologique sera compromis, qu'il subira des mutations des plus insolites. Pour vous dire la vérité, je ne m'en alarme pas autrement. Il est à souhaiter que cette race innommable vide les lieux au plus tôt, ou qu'elle change de statut, de forme et de nom, au cas où elle ne serait pas décidée à disparaître. Je ne trouve plus aucun sens au fait d'être homme, et peut-être ces jeunes pensent de même, inconsciemment, bien entendu, et pour des raisons totalement différentes des miennes.

Amitiés,

E.M. Cioran

* * *

[Sans lieu], 22 juillet 1969

Mon cher Guerne,

Depuis quelques jours, je suis près de Nantes, dans la propriété d'un ami, où je fais du jardinage et répare un très vieux mur. Moi qui ai toujours eu horreur du ciment, je l'aime quand je le manie, moi. Rien ne me comble autant que ce genre de travaux pour lesquels – ne riez pas – j'ai été fait. J'ai remarqué que lorsque je fournis un effort physique, je n'ai jamais le cafard. Même au bain, je serais, je crois, plus heureux que devant une feuille blanche. Ce jardin où je me produis est isolé, à deux kilomètres du village le plus proche. À cause de ce cher mur, on n'aperçoit rien du monde extérieur, sinon le ciel. Si je vivais ici, au bout d'un an je réussirais à liquider toutes mes tares, intellectuelles et autres. Dire que je passe ma vie dans une ville pratiquement sans espace vert ! Plus je pense au choix que vous avez fait, plus il m'apparaît comme le meilleur possible. Vous êtes sans doute conscient de votre bonheur mais vous ne l'êtes pas assez à mon gré. Vous devriez bénir tous les jours l'instant où vous avez décidé de rompre avec Paris.

La seule chose qui me manque ici, ce sont les bêtes. J'ai passé mon enfance en leur compagnie. L'homme n'aurait pas dû se séparer d'elles. J'envie un berger et non un esclave enfermé dans une capsule. Je vous approuve mille fois quand vous vous demandez si les animaux

« n'ont pas gardé dans leur instinct un héritage spirituel plus élevé que le nôtre »¹⁵¹. Il est certain que l'homme a fait fausse route et qu'il est trop tard pour qu'il retrouve le vrai chemin. Les bêtes se sont résignées à ce qu'elles sont. Il fallait les imiter !

Renoncez à vous battre avec les éditeurs. Si pourtant vous êtes passé à l'attaque, je serais très content d'avoir le double de la lettre à Plon¹⁵². Je me sens incapable de me mesurer avec ces gens : je suis trop las pour cela. Mais quiconque a la force de les insulter est mon bienfaiteur.

Toutes mes amitiés à vous et à Madame Guillemin,

E.M. Cioran

Dans quelques jours, Simone viendra me prendre pour aller ensemble à Dieppe.

* * *

Paris, le 27 septembre 1969

Mon cher Guerne,

Je suis aussi abattu que vous, et, de plus, furieux contre tout le monde et, naturellement, contre moi-même. Je n'ai rien fichu de tout l'été, je n'ai même pas été capable de pondre un simulacre d'article promis il y a quelques mois à une revue¹⁵³. Il est vrai que je ne vois pas la nécessité d'écrire quoi que ce soit. Tous les sujets me paraissent fades. Et puis j'ai assez dit que la vie était impraticable : pourquoi me répéter ? et convaincre qui ?

Je ne me suis jamais senti aussi étranger dans cette ville que cet automne. Le Quartier, pour lequel j'avais une sorte de faiblesse, ces jeunes crétins omniprésents en ont fait un lieu de cauchemar. Tout à l'heure, j'ai aperçu un « couple » dont l'allure et le déguisement m'ont fait trembler de dégoût : lui, barbu et sale, aurait pu à la rigueur passer, mais elle m'a mis hors de moi. Cette imbécile n'avait qu'un pull-over sur elle et un semblant de short, et, de ses deux mains, elle se frottait les fesses, en pleine rue. Un spectacle à vous rendre impuissant ou pédéraste. Partout, le sordide et le puant. L'homme est voué à perdre sa figure. Cette fin des temps dont vous parlez, je crois qu'elle sera hideuse et cependant médiocre, une dérision de l'Apocalypse. Les cons à Patmos.

Comme l'année passée, j'ai pu, à la fin de juillet, m'adonner pendant

une dizaine de jours au travail manuel dans la propriété d'un ami, près de Nantes. C'est le seul genre d'activité qui me fasse du bien et qui me comble. Je devrais en tirer les conséquences mais je ne le peux pas. Tant que l'homme travaillait de ses mains et croyait aux dieux, tout avait l'air d'aller. Ces choses si simples et si vraies, c'est inouï que nous les ayons perdues pour toujours. La vérité se trouve derrière nous. Dire qu'il y a des fous qui misent sur l'avenir ! Ce qu'on doit savoir d'important réside dans la *Genèse* et dans saint Jean, au commencement et à la fin de la Bible. Le reste est remplissage. Amitiés à vous deux, E.M. Cioran

Paris, le 17 octobre 1969

Mon cher Guerne,

Je viens de passer une semaine dans l'hébétude la plus complète (maux de têtes, sinusite, etc.). Vous avez peut-être oublié la théorie que vous souteniez il y a quelques années sur la grippe. Vous disiez qu'elle était la version moderne de la peste, et cela est vrai. Pour être exact, je suis sujet plutôt aux rhumes qu'à la grippe ; mais le rhume, par sa fréquence, est pire. Je l'attrape avec une facilité qui me désespère. Dans le métro, n'importe qui vous crache dans la bouche ; dans la rue, c'est à peu près pareil, la densité démographique étant à la fois fléau et source de fléaux. On devrait, dans les villes, rendre le masque obligatoire : les avantages d'ordre sanitaire et moral en seraient incalculables. Ma vie en serait en tout cas transformée et mon jugement sur les affaires de ce monde, sensiblement radouci.

C'est une idée singulière, c'est une idée loufoque que celle de G. Sigaux : vous ne pourriez rester une heure à Royaumont¹⁵⁴. Je n'y suis jamais allé moi-même, mais je connais un peu ceux qui y vont. Décidément, non. Vous pouvez imaginer les entretiens qu'on peut y avoir avec des gens qui préparent des thèses, avec des romanciers, des poètes, qui y vont pour écrire (!), qui se rassemblent deux ou trois fois par jour pour manger ensemble et discuter, pour se haïr au fond.

Je pourrais vivre dans un bordel ou un camp de concentration mais non dans une « maison de création » (comme on appelle, dans les pays communistes et en Amérique aussi, tout établissement dans le genre de celui de Royaumont). J'évite autant qu'il m'est possible de rencontrer des écrivains : tout, sauf cette engeance. Les pires souvenirs de ma vie sont les « déjeuners littéraires ». Ceci dit, par masochisme, vous pouvez tâter de ce régime, ne serait-ce qu'une journée ou une minute. Après, Madame Guillemin aurait à vous soigner pendant toute une année. Il y faudrait même le concours d'un curé et d'un psychiatre, tous les deux introuvables !

Paris, le 24 novembre 1969

Mon cher Guerne,

En ce moment-ci de l'année, j'ai l'habitude de demander à « mon » éditeur mes droits, c'est-à-dire que je me suscite à moi-même, de plein gré, une crise de dépression maison. Plus que jamais, je suis arrivé, cette fois-ci, à la conclusion que, dans aucune circonstance, il n'y avait rien à espérer de mes livres, qu'à la rigueur ils suffiraient à l'entretien d'un chien sans appétit, mais non d'un grand mammifère, si sobre soit-il. Mais je ne sais pas pourquoi je vous parle de ces choses que vous connaissez aussi bien, et même mieux que moi. C'est sans doute parce que la dépression en question dure encore et que j'ai trop présents à l'esprit les chiffres démoralisants qu'on vient de me communiquer.

Dans votre dernière lettre, vous me parliez du spectacle que vous infligeait ce cultivateur (!) masqué qui répandait des nuages de poison sous votre fenêtre¹⁵⁵. L'autre jour, près de Dourdan, nous contemplions, Simone et moi, un magnolia, plutôt rare dans cette région. Les feuilles en étaient magnifiques. Cependant, au dire de la propriétaire, elles étaient toutes tombées au printemps sous l'effet précisément de nuages d'insecticide qui venaient d'assez loin. J'ai l'impression que tout est contaminé pour toujours, et que l'homme aura bientôt le sort des insectes. Tant mieux. Quand le Pape a eu le front d'interdire la Pilule, ma première pensée a été de lui envoyer des témoins. J'aurais sauvé du même coup l'Église et l'Humanité¹⁵⁶.

N'oubliez pas de dire à madame Guillemin que je souscris entièrement à sa formule sur le « monde ».

Toutes nos amitiés à vous deux.

[E.M. Cioran]

* * *

Paris, le 18 décembre 1969

Mon cher Guerne,

Je vais vous raconter deux petites histoires à l'unisson de celles de votre dernière lettre¹⁵⁷. Vous connaissez sans doute cet éditeur genevois installé à Paris, du nom de Buchet. L'autre jour, on m'a cité par téléphone quelques phrases me concernant extraites de son dernier livre *Mes auteurs*. Car ce monsieur écrit ! Il y est dit que, par jalousie,

j'ai tout fait pour empêcher la publication d'un roman d'Évelyne Mahyère, qui était mon amie. Elle l'était en effet, et je crois même que vous l'avez rencontrée chez moi. Cette fille, qui s'est suicidée, était par bien des côtés extraordinaire. Malheureusement, son roman ne l'était pas, et j'ai refusé, et de son vivant et après, de m'en occuper. Buchet comprit vite le parti qu'il pouvait tirer de son suicide et prit le livre, qui parut avec une préface d'André Bay, dans laquelle on disait que, selon moi, il s'agissait d'un Rimbaud « femelle » (!). J'avais cité à Bay l'opinion de Simone qui soutenait que notre amie avait quelque chose d'un Rimbaud, et j'ai eu l'idée malencontreuse d'autoriser le préfacer à faire état de cette affirmation, à condition toutefois d'y ajouter : « mais le roman d'Évelyne fut pour Cioran une grande déception ». Buchet supprima cette restriction, et lança, avec une citation tronquée et compromettante pour moi, le livre du nouveau génie fulgurant.

Là-dessus, je lui envoyai une lettre recommandée où je lui signifiais que si le passage sur Rimbaud n'était pas supprimé dans l'édition prochaine (22 000 exemplaires de vendus en quelques semaines !), je lui intentais un procès. Cet imbécile se venge maintenant, après dix ans¹⁵⁸. Naturellement, il ne fait pas la moindre allusion à ma lettre. J'avoue que ma première pensée, après avoir entendu les phrases injurieuses, fut d'aller gifler le bonhomme sans tarder, d'autant plus qu'il est pratiquement mon voisin. Et puis la sagesse, la lâcheté ou tout simplement le bon sens m'ont empêché de commettre un geste qui eût été ridicule dans cette Capitale de la Calomnie.

L'autre histoire tourne autour du directeur d'une revue bruxelloise, auquel j'avais promis un texte pour le 15 décembre. Finalement, ayant changé d'avis, je lui envoie un mot plein de prétextes et d'excuses, où je lui disais que je ne pouvais pas m'exécuter, car entre-temps une commande, financièrement importante, m'étant venue, il aurait été absurde de la refuser, vu ma situation précaire. Le Belge me répond par retour du courrier : « Très bien compris, très bien compris. Envoyez-moi le texte, et je vous payerai selon mes moyens. »

C'est absolument stupéfiant de bêtise et de grossièreté.

La seule consolation est de constater que dans les deux cas il ne s'agit pas d'indigènes, bien que, en fait de délicatesse, ces derniers ne vaillent pas beaucoup mieux. Ce qui est néanmoins vrai, c'est que, lorsqu'ils sont bêtes, cela arrive, ils savent camoufler leur stupidité, ce qui implique de la pudeur et même de l'intelligence.

Bonne fin d'année et tous nos vœux pour vous deux,

E.M. Cioran

PS. Par une coïncidence extraordinaire, Fouad El-Etr¹⁵⁹ – un jeune Libanais, directeur de l'excellente revue de luxe *La Délirante* – m'a téléphoné tout à l'heure pour me demander votre adresse. Il a l'intention, m'a-t-il dit, de vous demander des poèmes pour la prochaine livraison.

* * *

Paris, le 26 janvier 1970

Mon cher Guerne,

Je ne me souviens pas en quelle année je suis allé pour la dernière fois au cinéma. J'y suis retourné l'autre jour à l'instigation d'Ionesco, et je ne le regrette pas. Il s'agit *d-Andreï Roublev*¹⁶⁰, un film dont vous avez sûrement entendu parler. Produit en Russie, il devait y être interdit, à cause de ses tendances si évidemment religieuses. Je comprends parfaitement cette mesure et la stupeur dont elle fut la conséquence : car ce à quoi on assiste c'est une apothéose de la « sainte » Russie – après cinquante ans de régime soviétique ! On ne devrait jamais interdire la religion : tout l'Est en a la nostalgie, parce qu'elle y est persécutée. Les laïcs endurcis, les gauchistes furieux qui voient ce film, en sortent indignés ou déçus ; à vrai dire, ils ne saisissent pas la portée incalculable d'un pareil témoignage, d'une pareille explosion plutôt. Non que le spectacle en lui-même soit de tout premier ordre ; mais il a une dimension intérieure, une vibration, un cachet de vérité et de vécu qui vous remuent et qui contrastent si heureusement avec le néant et la sécheresse de l'Occident. J'augure mal de cet athéisme agressif dont la jeunesse fait étalage. On ne peut même pas dire que cet athéisme soit de la religion à rebours ; non, c'est seulement l'expression tapageuse d'un vide général. Je ne suis sans doute pas qualifié pour faire l'apologie de la foi, je sais néanmoins que l'insensibilité aux problèmes religieux est le signe même de la nullité. Ces dernières années, j'ai pratiqué pas mal de jeunes de l'autre bout de l'Europe ; malgré tous leurs défauts, ils valent mieux que ceux d'ici, ils ont traversé une grande expérience, l'enfer si vous voulez, mais ils en sont sortis, sur le plan spirituel, plus affermis et plus « avancés » ; aussi parlent-ils tous avec le plus grand mépris des intellectuels d'ici, de leurs chimères et de leurs prétentions. J'imagine que le même phénomène doit avoir lieu en Russie. C'est peut-être bête de ma part de me lancer dans des prédictions, mais je crois qu'il n'y a plus d'espoir que de l'Est, qu'ici tout est fichu – pour longtemps, peut-être pour toujours. Si jamais vous voyez ce film, n'oubliez pas de me dire ce que vous en pensez¹⁶¹.

Paris, le 16 février 1970

Mon cher Guerne,

Comme le Moyen-Orient n'est qu'une réplique des Balkans, je ne suis nullement étonné que mon Libanais ne vous ait pas écrit ; c'est le contraire qui m'eût surpris¹⁶². Dans mon pays, on vous offrira plutôt une fortune que de vous envoyer un mot. L'idée de faire signe n'y effleure personne. Il y a trois ans j'ai envoyé à un ami de là-bas une petite somme, qui représentait quand même le double de ce qu'il gagnait à l'époque par mois. Silence. J'ai pensé que la personne à laquelle j'avais confié l'argent avait cru bon de le garder pour soi. Il n'en est rien, car, revenue à Paris récemment, elle m'a dit avoir fait la commission. Des cas de ce genre, je pourrais vous en citer d'innombrables, et bien plus graves que celui-ci. Pour ces gens, l'intention équivaut à l'acte. Envisager d'écrire une lettre est pour eux la même chose que l'avoir écrite. J'ai un neveu auquel j'ai expédié quantité de colis ; je l'habille, lui et ses enfants, depuis des années. Jamais un mot, jamais un simple accusé de réception. Je sais bien que le cas de mon Libanais n'est pas pareil. Il n'empêche qu'il m'a promis de vous écrire, qu'il a contracté envers moi une sorte d'engagement dont il n'aurait pas dû faire fi. Si je le relançais, je suis à peu près certain qu'une seconde promesse n'aurait pas plus de réalité que la première.

Nous sommes allés, Simone et moi, en Bourgogne pour trois jours : Beaune, Autun, Semur-en-Auxois. Les connaissez-vous ? Nous avons eu principalement du très mauvais temps. La seule consolation pour nous a été de penser que, par une journée ensoleillée, nous aurions moins senti tout ce que le Jugement dernier de la cathédrale d'Autun a d'extraordinaire.

Il faudrait que Mme Guillemin se convertisse, comme moi, à l'homéopathie ou tout simplement aux plantes. Vous n'en manquez pas là-bas. Je vis sur des infusions, et j'y crois vraiment. Qu'elle prenne des feuilles de cassis, à jeun, pendant quelques semaines. C'est une cure merveilleuse que je ne saurais assez lui recommander.

Amitiés,

Cioran

Mon cher Guerne,

Le poète Libanais vous a-t-il écrit ? Il y a quelque temps, il m'a téléphoné pour me dire que la lettre qu'il vous avait adressée lui a été retournée, car il avait marqué comme département les Bouches-du-Rhône. Il m'a promis de vous la faire parvenir avec un petit mot. S'est-il exécuté ? J'ai beaucoup insisté auprès de lui mais enfin je connais trop le Moyen-Orient pour me faire beaucoup d'illusions. Cependant, l'homme est des plus singuliers et il est si peu français qu'on est tout à fait disposé à lui pardonner tout. J'insisterai encore et, peut-être, dans dix ans, la lettre vous parviendra.

Avez-vous connu Adamov ? Il vient de mourir, de se suicider plutôt. Nous ne nous parlions plus depuis longtemps mais nous étions très liés vers 1950. Je l'aimais bien, car il était foncièrement étranger, non-parisien. Il est passé d'échec en échec, mais l'échec lui seyait, collait à son être et l'agrandissait. Et puis il y avait ces yeux de fresque byzantine et cet air de crucifié quelque peu rusé. Cela fait peut-être quinze ans qu'on ne s'adressait plus la parole, mais le fait de le croiser si souvent me le rendait plus présent que si on avait échangé des propos et des impressions. C'est une mort, je m'en aperçois non sans une certaine surprise, qui compte pour moi¹⁶³. Où en êtes-vous avec Novalis ? C'est la première fois que je vous vois traduire quelqu'un sans le prendre en grippe. Comment expliquer le phénomène ? J'imagine pourtant que dans les fragments il doit y avoir pas mal de fatras. À moins que ce ne soit, de votre part, un peu plus d'indulgence ou d'indifférence que par le passé.

Mille amitiés à vous deux,

E.M. Cioran

Avez-vous jamais fait une cure de romarin ? Si vous y êtes hostile, Madame Guillemin pourrait être tentée de la faire. Je la lui recommande en tout cas. Le romarin nettoie le foie, cause d'à peu près toutes les formes de cafard.

* * *

Au Vieux Moulin, le 5 avril 1970 Tourtrès

Mon cher Cioran,

J'avais lu, en effet, les quelques lignes misérables de *France Soir* qui m'ont appris la triste fin de l'Adamov, que j'avais connu naguère (avant ce faux-semblant de célébrité dont il aura été la dupe amère). À

s'y prendre comme il s'y est pris, étant ce qu'il était, il ne pouvait qu'avoir trop et pas assez de cette vie. et c'est bien ce qui est arrivé. Je crois, voyez-vous, que cet homme est mort après avoir beaucoup haï – souvent même en cachette – et pas assez aimé. Pauvre bougre, que je ne puis pourtant pas me risquer à plaindre. De ceux qui naissent et vivent et meurent pour être déçus. Leur faute.

Le romarin que j'ai planté à la porte du moulin est devenu énorme – et il est tout en fleurs. En voulez-vous une provision ? Et savez-vous quand il convient de le cueillir, à quel stade de la lune et quel moment de la journée ?

Novalis, où je baigne comme dans une jouvence, oui, je puis vous expliquer pourquoi je ne l'ai pas pris en grippe : les autres, je les ai usés parce qu'ils avaient un terme assez court, qui ne résiste pas à une pénétration consciencieuse. Avec lui, c'est tout le contraire : vraies ou fausses, belles ou laides, ineptes ou séduisantes, ses phrases à tout moment et un peu n'importe comment débouchent sur l'infini – un infini un peu vague parfois, mais vivant, palpitant, rempli de confidences. Les autres s'usent, parce qu'ils font quelque chose derrière quoi (comme Nietzsche) ils sont de moins en moins. Et pour peu qu'on les fréquente de trop près, malgré soi, on tombe sur leur truc, des habitudes raidies, flac ! c'est éventé. Reste la langue, qui eût pu malgré tout m'exaspérer assez pour me faire respirer ailleurs. Mais Novalis est latin d'esprit, à son insu, tout autant qu'il est horriblement germanique de mœurs, de comportement – et ce n'est pas un faible charme que celui, dans les foutres fétides de la syntaxe et du vocabulaire allemands, de son combat pathétique pour les latiniser, les franciser même pour essayer de parler à l'endroit. Novalis, ou le génie d'intention. Parfaitement inusable. Cette fois-ci, voyez-vous, ce serait plutôt de moi que je serais dégoûté, de l'insuffisance de ma transcription qui a pris le chemin, mais n'a pas accompli le miracle. Tonique de l'âme, le travail – même mauvais – est une bénédiction. Je visite plus profondément mes paradis de silence, mes trésors de continuité. Quel est celui qui peut se retirer du monde pour communier en esprit avec un esprit ?

Le temps est si affreux : je n'ose m'enquérir de vos Pâques.

À vous deux, de tout cœur

A.G.

* * *

Paris, le 16 avril 1970

J'ai passé ce long hiver sans grippe, sans le moindre rhume, sans ennuis réels de santé. Mais ce printemps, comme tout printemps pour moi, s'annonce plutôt mal. Je ne pense pas souffrir d'asthme. Il n'empêche que depuis quelques jours je respire avec difficulté et me traîne du matin au soir dans une sorte de demi-suffocation. J'ai connu déjà ce genre de malaise il y a une dizaine d'années, en avril précisément, mais cette fois-ci c'est plus sérieux, car je commence, comme les vieillards, à faire de la tension. L'autre jour, il m'est arrivé quelque chose d'assez révélateur. J'avais pris le matin un train vers l'Est ; descendu à la Ferté-sous-Jouarre, je me suis engagé deux heures plus tard sur le Canal de l'Ourcq, but de ma balade. Je marchais depuis un certain temps avec pas mal d'entrain, quand je fus pris d'une défaillance soudaine. Je me trouvais à environ 4 kilomètres de la gare la plus proche, et dans l'impossibilité absolue de continuer. C'est à ce moment précis qu'il me revint à l'esprit le drame de Maurice Sachs. Tout à fait à la fin de la guerre, il faisait partie d'un convoi de déportés, évacués de la prison de Hambourg. Pas très loin du lieu de destination, il se déclara incapable de poursuivre et s'affala, épuisé. Un SS l'exécuta séance tenante. Je me suis toujours demandé : comment, sachant que sa délivrance était en vue, n'a-t-il pas fourni un effort surhumain pour tenir jusqu'au bout ? Eh bien, dans l'état où j'étais, j'ai compris qu'il n'y avait rien à faire, que, tout comme l'auteur de *Sabbat*, je me serais effondré moi aussi. Et de fait je me suis laissé tomber comme un cadavre au bord de ce canal où personne ne passait. Jamais je n'ai ressenti sensation de fatigue aussi complète. Au bout d'une heure, j'ai réussi à me ressaisir, mais j'ai perdu toute confiance en ma « vitalité ». C'est à cette défaillance que je fais remonter mes étouffements actuels. Quelle humiliation pour un fanatique de la marche !

On paye vraiment cher de vouloir vivre longtemps, de vouloir vivre, tout simplement. J'en suis à penser que la seule vraie erreur est celle de naître, et que tout le reste est accessoire. Cette horreur de la naissance que j'éprouve depuis un certain temps (à la vérité, depuis toujours.) n'a rien à voir avec la haine de la vie ni même avec une quelconque expérience du malheur. Il s'agit d'une chose d'une simplicité stupéfiante, d'une constatation élémentaire en somme. J'ai essayé de traduire tout cela en termes nets. Il en est résulté quelques pages d'une insupportable indigence que je ferai paraître quand même, pour me libérer d'une obsession¹⁶⁴.

J'ai été très frappé par ce que vous m'avez écrit sur Novalis. Si je comprends bien, de tous ceux que vous avez traduits, lui seul ne vous

a pas déçu.

Je crois avoir oublié de vous dire que le grand événement de ce misérable hiver a été pour moi l'exposition Klee. Je me rappelle tout le bien que vous m'aviez dit de sa *Confidence créatrice*, que je n'ai pas encore lue¹⁶⁵.

Mille amitiés à vous deux, E.M. Cioran

Au Vieux Moulin, le 15 juin 1970 Tourtrès

Mon cher Cioran,

Votre *Valéry*¹⁶⁶, que j'ai lu d'un trait comme un verre d'eau fraîche – et où je ne trouve pas trace de la moindre méchanceté,

157 quoi qu'en ait pu écrire cette journaliste du *Monde*¹⁶⁷ (dont il se trouve que j'avais lu l'articulet, lequel donne la plus fausse idée de ce qu'est réellement votre texte et j'ajoute que je ne comprendrai jamais pourquoi l'éditeur américain ne s'est pas enorgueilli d'avoir une préface de cette intelligence !) – m'a fait un plaisir total. La seule méchanceté de tout le livre, c'est la photo de Valéry soi-même, ce sinistre sophe si réellement vide, que l'académicien, derrière son bicornes et sur ses bottines à boutons, inexiste tout au fond avec autant d'éloquence qu'un vieux tapis qui s'obstinerait, à travers son usure, à se souvenir encore de ses beaux jours. Il avait le teint vert : je l'ai vu de mes propres yeux, un jour, un soir plutôt, à la Coupole – peu de temps après son discours de réception, qui avait dû déteindre, probablement, en cours de lavages. Et j'ai toujours soutenu qu'il n'avait rien fait d'autre, en sa littérature, que de travestir les pires lieux communs sous toutes sortes de tortillons compliqués de constipation de pensée. Au surplus, il y a toujours eu cette tradition-là dans ce que les manuels nomment la poésie française : le grand boulevard kilométrique de la voie officielle. Et c'est sans doute pourquoi les autres sont nécessairement si voyous – heureusement. Mais quel désespoir quand on a dix-huit ans, des pensées qui vous intimident, et qu'on cherche des frères parmi les aînés, réputés grands – quelle rage aussi, de toujours se retrouver seul ! Ah ! la vilaine époque, que celle des plâtres frais de la *NRF* ! Bref, je vous trouve d'une lucidité si merveilleusement transparente, encore une fois, que c'est presque de la douceur que je reprocherais à votre sérénité parfaite. Et cela reconforte deux fois, de la partager avec vous, grâce à vous, tout à fait.

J'ai fini depuis hier les mille soixante-cinq pages (expédiées, ouf !) du *Novalis*. Je m'accorde une quinzaine de jours pour remonter un peu à la surface de moi-même, après ces vingt et un mois de plongée

ininterrompue. Ensuite, j'écirai la préface – et je n'y penserai plus -

158 vite, vite ! pour n'avoir pas à me demander à quoi cela sert, un tel travail, dans un temps comme le nôtre. Je veux écrire aux gens de l'Herne (Dominique de Roux) pour les féliciter d'avoir publié votre texte. Mais dans quelques jours, quand je serai moins idiot. Je vous écrirai, à vous, plus souvent aussi. Pardonnez-moi ces longs retards : je voulais en finir sans lever le nez.

Vôtre de tout cœur.

A.G.

* * *

Paris, le 3 juillet 1970

Mon cher Guerne,

Ces mille soixante-cinq pages ne me sortent pas de l'esprit. Quelle patience ! Comment avez-vous pu, pendant tant de mois, abuser de votre attention sans l'épuiser ? Je sais bien qu'il s'agit de Novalis, mais s'agirait-il de Dieu, il est difficile, il est impossible de résister au démon de la dispersion, démon dont je suis la victime depuis de longues années, depuis toujours. Pour vous dire la vérité, tout m'ennuie, et le seul plaisir que j'éprouve est d'abandonner un travail que je veux ou que je dois faire. Sans doute l'hérédité y est-elle pour beaucoup. Plus je vais, plus je sens les tares de mes ancêtres s'accuser et revivre en moi. Et quels ancêtres ! Des sous-hommes qui n'ont rien foutu, qui ont mené une existence cachée, et qui n'eurent même pas le privilège d'être des esclaves. Ces hordes qui se replièrent vers les Carpathes et qui y menèrent pendant des siècles une existence vile et morose, je m'aperçois bien, à certains signes, que j'en descends. J'ai fini par prendre en grippe tout ce qui me les rappelle, et il suffit que je rencontre un « compatriote », fût-il passable, pour que je me mette aussitôt en fureur. Si on pouvait changer d'origines ! Il ne m'échappe pas qu'il y a quelque chose de saugrenu ou de stupide de s'en prendre à un passé lointain et improbable, mais je suis ainsi fait : n'importe quelle humiliation m'est bonne, pourvu qu'elle soit totale et sans remède.

Mille amitiés à vous deux,

E.M. Cioran

* * *

Dieppe, le 31 juillet 1970

Mon cher Guerne,

Me voilà revenu dans cette ville que j'aime beaucoup, que j'aimais beaucoup plutôt. Vous comprendrez aisément cette restriction. Dès notre arrivée (Simone est venue aussi, un peu à contrecœur), nous avons été stupéfaits de nous voir au milieu d'une foire : des haut-parleurs partout crachent une musique à vomir et font, avec une surenchère de vulgarité, de la publicité pour les commerçants d'ici. Le soir même, j'ai écrit une lettre de protestation au Maire où je lui disais qu'on venait à Dieppe pour échapper à l'enfer parisien et que maintenant on retrouve dans sa ville cet enfer en pire. Je le suppliais de mettre un terme à ce scandale, à cette frénésie de bruit qui confine au cauchemar, et, pour l'apitoyer, j'ai signé : « Un groupe de Parisiens malheureux »¹⁶⁸. Le lendemain après-midi, ô miracle, les haut-parleurs étaient à peine audibles. Le jour d'après, ils recommençaient hélas à nous assourdir, et depuis le vacarme ne fait que s'aggraver. Où qu'on aille, tout se dégrade d'année en année. Et ce qui est incompréhensible est que les gens s'accommodent parfaitement de cet état de choses. D'ailleurs, à regarder ces gueules de « vacanciers », on en arrive à se demander s'il s'agit d'êtres humains ou de déchets de quelque race sans nom. Si je suis si sensible, je veux dire, si je répugne tant au spectacle qu'ils m'offrent, c'est que je viens de faire du jardinage pendant une semaine dans la propriété d'un ami, près de Nantes. Cet ami est octogénaire et assez mal en point¹⁶⁹. Il m'a laissé donc faire à ma guise, dévaster allègrement pelouse, arbres, et tout ce qui me tombait sous la main. Je ne pense pas qu'il y ait au monde plaisir plus grand que celui d'arracher, qui est, à proprement parler, le plaisir de détruire quelque peu rehaussé et même transfiguré, j'en conviens. Si j'avais à ma disposition un jardin où je puisse sévir à volonté, je finirais par devenir quelqu'un de tout à fait apaisé. En attendant, j'habite ici un palace, c'est-à-dire mon idéal à rebours¹⁷⁰.

Je crois me souvenir de ce chimiste de Compiègne. Il y a bien des années, il m'avait écrit que je devrais divaguer un jour sur la gloire. Je me rappelle lui avoir répondu que le sujet ne me disait rien. Un an après je m'y attaquai pourtant. C'est ainsi qu'un chapitre de *La Chute dans le Temps* devait s'intituler : « Désir et horreur de la gloire ». Le chimiste m'écrivit à l'époque pour me rappeler que c'était bien lui qui était à l'origine de l'essai. Voilà. Mais que c'est étrange que vous ayez rencontré cet homme précisément !¹⁷¹

L'histoire de votre neveu est, poussée à l'extrême, l'histoire de la quasi-totalité des jeunes d'aujourd'hui.

Nos très amicales pensées à vous et Madame Guillemin.

E.M. Cioran

Je fais suivre mon courrier ; vous pouvez donc m'écrire à Paris.

* * *

Paris, le 3 octobre 1970

Mon cher Guerne,

De tous les mois, c'est septembre que je préfère – et redoute le plus. En août, à Dieppe, où je n'ai rencontré aucun visage connu (quel bonheur !), je savais que de retour à Paris je serais assailli par des visiteurs de partout, par ceux de ma tribu en tout premier lieu. Pour de multiples raisons, je ne peux pas ne pas répondre au téléphone. Chaque fois, quel serrement de cœur, quelle terreur ! Je ne connais supplice plus grand que celui d'aller à un rendez-vous dont on n'attend rien, même pas une déception. C'est de la fatigue stérile, accompagnée de cette rage de devoir parler une langue qu'on souhaiterait oublier, et dont la pratique, dans mon cas, est on ne peut plus funeste. Mais ce qui est plus grave, c'est ce malaise permanent du temps retrouvé, du passé soudainement présent, avec la remarque menteuse et invariable : « Vous n'avez pas changé », alors que si on s'était rencontré dans la rue, on serait passé l'un à côté de l'autre sans se reconnaître. L'autre jour, un inconnu sonne. J'ouvre la porte : « Qui cherchez-vous ? » « Vous ne me reconnaissez pas ? », me dit le bonhomme, et il se nomme. Pour être aimable, je lui demande s'il écrit toujours des romans. « Je n'en ai écrit aucun. Je suis poète », fut sa réponse. Je ne l'avais rencontré qu'une seule fois dans ma vie, en 1934, et le voilà qui vient m'emmerder tant d'années après. Vous voyez comment se déroulent mes jours. Le malheur est que tous n'ont qu'une idée : venir à Paris, où ils n'ont rien à apprendre, puisqu'ils ne s'intéressent ni au marxisme, ni à l'érotisme, ni à aucune des superstitions occidentales. J'ai rarement assisté à un malentendu pareil. Ajoutez à tout cela qu'il est lassant de voir des gens qui considèrent votre sort à vous, pauvre type, comme un idéal, et qui vous envient et vous le disent. Il va falloir que je déniche moi aussi quelque part un moulin.

Mille amitiés à vous deux,

E.M. Cioran

* * *

Paris, le 28 octobre

Mon cher Guerne,

Je vous enverrai demain un opuscule (pas plus grand qu'une boîte d'allumettes) intitulé *Maximes et Pensées* de Novalis, choisies par Pierre Garnier¹⁷². C'est tout ce qu'a pu me procurer « mon » libraire. Il est évident que vous vouliez autre chose. Ce que je puis vous dire est que ce Pierre Garnier n'est pas particulièrement compétent. Il est l'auteur, entre autres, d'une anthologie – fort mauvaise – de la poésie expressionniste allemande. Franchement, je ne vois pas ce qu'il pourrait vous apprendre sur Novalis. Tant qu'à faire, il vaudrait mieux consulter l'ouvrage d'un prof, s'il en existe. (Si, il en existe un, mais il est introuvable : celui de Spenlé¹⁷³. Je me rappelle l'avoir feuilleté il y a bien des années, dans une bibliothèque).

Décidément, je suis vieux et je suis considéré comme tel, si j'en juge par ces lettres de jeunes, que je reçois de loin en loin. On m'y appelle Maître, ce qui est insensé, et, à chaque fois, on me demande quelque chose. Pas plus tard qu'hier, un organiste de vingt ans me réclamait, sinon un orgue, du moins une aide pour qu'il puisse continuer ses études. Et tout cela parce qu'il a lu une phrase de moi sur Bach et qu'il pense que je suis quelqu'un qui a réussi (c'est le mot même qu'il emploie). J'avoue que si j'en avais les moyens, je lui achèterais volontiers un orgue.

Mais que dire des exigences de mes compatriotes ! L'un d'eux, m'ayant envoyé un livre sur le rugby, m'a bombardé pendant des mois avec des télégrammes et des lettres recommandées où il me sommait de le traduire en français, toute affaire cessante ! Tout dernièrement, on m'a demandé quelques pages pour un ouvrage collectif sur l'image. Mon petit texte, contre l'image, naturellement, je l'ai intitulé : Urgence du désert¹⁷⁴. C'est ma lassitude des hommes et de tout que je tenais à y exprimer, et non quelque opinion esthétique.

Amitiés,

E.M. Cioran

* * *

Paris, le 4 décembre 1970

Mon cher Guerne,

Je ne sais pas quel temps il fait chez vous ; celui d'ici est mortel à mes vieux os et à mes nerfs délabrés. Depuis un mois, c'est un printemps pourri dont je n'arrive pas à m'accommoder. Les jours passent, les uns après les autres, et je ne fais rien, rien, si ce n'est, unique activité, que je contemple ma propre déliquescence.

Je ne connais pas la dame de chez Gallimard¹⁷⁵. C'est une maison où

je ne vais pratiquement jamais. On y rencontre trop d'écrivains, l'engeance que je déteste le plus au monde. Ce sont surtout les romanciers que je fuis. S'il me fallait choisir entre aller dans un camp de concentration ou lire un roman, je n'hésiterais pas un instant. J'ai horreur de m'entretenir avec des gens dont les productions me sont pour ainsi dire interdites. De quoi parler avec eux, quand ce qu'ils font relève de l'inconcevable ? Je ne sais si vous réagissez comme moi, mais plus je vais, plus je me détache de la littérature, même de la bonne. Est-ce une infirmité de ma part ou au contraire un signe de maturité ? Les deux à la fois. Car mûrir c'est se borner, perdre en étendue, se dessécher même. J'ai toujours pensé que tout pas en avant suppose, implique plutôt, un pas en arrière. En matière spirituelle tout au moins, on n'avance pas impunément. Plus on a le goût de l'essentiel, plus la curiosité qu'on porte aux choses et aux êtres diminue. La littérature en pâtit nécessairement. Mais il se pourrait très bien qu'il ne s'agisse pas en l'occurrence d'avancement spirituel mais d'une fatigue, plus précisément de l'orgueil de la fatigue.

Amitiés,

E.M. Cioran

* * *

Paris, le 24 décembre 1970

Mon cher Guerne,

Je vais vous raconter une histoire qui n'a aucun rapport avec le Père Noël, car il s'agit hélas ! d'édition. On vient de publier en Amérique ce petit livre de ma façon qui s'appelle pompeusement *La Chute dans le Temps*¹⁷⁶. « Mon » éditeur ne s'occupe que de thèses, de livres scolaires et n'est absolument pas connu dans le monde littéraire. Imaginez Didier à Chicago, mais un Didier très, très modeste. Je reçois un jour un prospectus où figurait, entre autres bouquins, le mien avec un projet de couverture des plus grotesques : un « falling angel » puissamment ailé et portant un vague slip. J'ai protesté auprès de l'éditeur et je lui ai dit que je ne pouvais pas admettre cet ange ridicule. Il me répondit qu'il ne s'agissait pas d'un ange mais d'Icare. Là-dessus, je lui signifie que je préférerais à cette imagerie stupide le Diable carrément mais qu'à vrai dire je n'accepterais qu'une quelconque figure géométrique. Le livre paraît – et que m'est-il donné de voir sur la couverture ? Un diable gras, une espèce de cochon griffu, pourvu de deux ailerons – enfin quelque chose de si laid et de si inepte que j'en ai été malade – de dégoût. Une telle horreur devait, à ma grande surprise, se révéler salutaire : c'est que j'ai compris tout

de suite après que le livre ne m'intéressait plus du tout, que je serais même content qu'on l'esquintât, que j'ai cessé de m'en estimer l'auteur. Le mieux est de se détacher absolument de ce qu'on fait. Quand on y est aidé par les autres, quelle chance ! Au fond cet éditeur qui ignore son métier, il a réussi, avec un cynisme de pacotille, à me rendre un sacré service. Au début, j'entends le jour que je reçus l'exemplaire infâme, j'eus l'idée de lui écrire une lettre d'insultes. Il n'est pas exclu maintenant que je le salue comme un libérateur.

Simone et moi, nous avons été très sensibles à l'envoi de la petite violette¹⁷⁷. Votre geste n'est pas sans rappeler l'usage tibétain, selon lequel on doit (on devrait plutôt) glisser dans chaque lettre un pétale de chrysanthème.

Mille amitiés à vous deux, E.M. Cioran

* * *

Paris, le 8 février 1971

Mon cher Guerne,

« Le temps passe ». C'est ainsi, vous vous en souvenez, que vous avez fini votre dernière lettre¹⁷⁸. Il passe en effet, et je ne sais si on doit s'en désoler ou s'en réjouir. Je me sens tellement en marge de tout, que je me demande ce que je cherche encore parmi les êtres et les choses. Quand j'étais autrefois dans des dispositions pareilles, il m'arrivait souvent de rester toute la journée au lit en signe de « protestation », comme je l'avais dit un jour à quelqu'un. « Contre qui ? » me demanda-t-il. Sa question me prouva qu'il n'avait rien compris. Comme si ce genre de geste pouvait comporter une signification définie et un objet précis ! Avec, derrière moi, soixante ans de dégoût, il est difficile d'avancer. Mais le miracle subsiste quand même : d'où ai-je tiré la force de me traîner pendant si longtemps ? Mes pauvres, mes lamentables ancêtres ont dû me léguer malgré tout quelques restes d'énergie, car émaner d'une tribu sans histoire n'implique pas des côtés uniquement négatifs.

Est-ce que vous avez quelques lumières sur Alain ?¹⁷⁹ J'ai essayé de le lire, de me faire une idée de ce qu'il vaut. J'en suis à vrai dire à la troisième ou quatrième tentative. Le bonhomme m'échappe. Non que je m'intéresse vraiment à lui, mais les jours sont longs. La réalité est qu'il ne m'accroche pas, et que je ne comprends pas comment certains lui ont voué une si grande et si fidèle admiration. « Alain pense profondément à rien ». Cette formule, lue dans un bouquin quelconque, il y a une vingtaine d'années, m'apparaît encore d'une justesse remarquable. Car n'est-ce pas étrange d'avoir écrit tant de

livres où on ne sait pas quoi puiser ?

J'espère que Mme Guillemin est rétablie et qu'elle jouit de cet hiver printanier. Nous pensons faire avant la fin du mois un tour de quelques jours en Sologne, cette Finlande aux portes de Paris (je m'obstine à faire cette comparaison à laquelle personne n'a l'air de souscrire). Donnez-moi de vos nouvelles, de bonnes.

Amitiés à vous deux,

E.M. Cioran

Paris, le 22 avril 1971

Mon cher Guerne,

J'ai passé Pâques au lit. Cela fait un mois que je traîne des maux de gorge, dont j'ai essayé de me débarrasser avec des remèdes homéopathiques, auxquels je recours généralement avec un certain résultat. Cette fois-ci, ils se sont révélés inefficaces, et il a fallu que je me soumette aux procédés courants, en l'occurrence aux antibiotiques, qui m'ont aidé, je le reconnais, mais qui m'ont laissé délabré, fatigué, vidé. J'ai eu heureusement la bonne inspiration de ne prendre que la moitié de la dose prescrite par le toubib ; sans quoi, je serais aujourd'hui, avec un estomac comme le mien, complètement démoli.

Et puis, à ces ennuis, d'autres, d'un ordre différent, sont venus s'ajouter. Il y a quelque temps, vous m'aviez parlé d'un de vos neveux qui avait fait une tentative de suicide. Mon neveu à moi, car je n'en ai qu'un, s'est bel et bien tué, dans des conditions atroces : il a avalé un insecticide, et il est mort sous les yeux de ses trois enfants et de son père¹⁸⁰. Sa femme, une bonniche hongroise, l'avait abandonné il y a une dizaine d'années. Depuis il a eu à affronter nombre de misères, dont la plus pénible a été la dégringolade de ses trois enfants, devenus de vrais voyous. Au moment de succomber, il a dit : « Cela c'est la fin ».

Ce pauvre type, jamais je ne l'aurais cru capable d'un geste pareil. Il s'est réhabilité à mes yeux mais, en même temps, j'ai une grande pitié rétrospective, et même des remords. Tout le monde l'avait abandonné, son père ne lui adressait plus la parole. À un certain moment, il avait demandé que j'assume entièrement les frais de subsistance de toute la smala ! Comme si j'en avais les moyens ! J'avais répondu que ces

enfants étaient les siens, qu'il lui fallait s'en occuper, qu'en aucun cas je n'accepterais de me substituer à lui. En revanche, je prenais l'obligation de les habiller tous : c'est ce que je n'ai pas cessé de faire depuis de longues années. De septembre 1970 à mars 1971, j'avais envoyé 65 kil de vêtements. Pour ma famille, je me suis transformé en fripier, car vous pensez bien qu'on ne peut pas vêtir de neuf six personnes. Enfin.

Le problème qui me tracasse actuellement est celui-ci : comment aider ces enfants ? La théorie de mon frère est la suivante : si on leur envoie de l'argent, ils ne voudront pas travailler, ils continueront à vivre en parasites. Le mieux, selon lui, est de les laisser se débrouiller, car, coïncés, il se pourrait qu'ils fassent un effort. L'aîné a vingt ans, et il vient de sortir d'une maison de redressement. La fille en a dix-huit, et il semble qu'elle tourne mal. Le cadet, le plus sérieux, en a 17, et c'est le seul qui mériterait d'être secouru, encore que, lui aussi, paraît-il, soit sur le point de se fourvoyer. De loin, il est difficile d'en juger. Mon impression est qu'il n'y a rien à faire. Que peut-on pour des réprouvés ? J'ai décidé de leur venir quand même en aide, et si, au bout d'un an, ils n'ont pas l'air de se ressaisir, de les abandonner définitivement. Il m'est arrivé d'écrire certain jour : « Avoir commis tous les crimes, hormis celui d'être père. »¹⁸¹ Pour une fois que j'ai dit une vérité.

Toutes mes amitiés à vous deux,

E.M. Cioran

* * *

Au Vieux Moulin, le 14 mai 1971, Tourtrès

Mon cher Cioran,

J'étais malade (je le suis toujours), sans forces (elles vont revenir), visité par toutes sortes d'inquiétudes comme, sous une pierre, dans l'ombre, un grouillement venimeux. Le frottement du monde, l'état réel de l'humanité, cette vision de désastre m'avaient réduit, depuis deux mois, à n'avoir plus que la peau sur les os, cinquante-deux kilos. Et la colère, la fureur et la rage dans mon sang ont élevé ma tension artérielle à 19/11. Le médecin était inquiet. Une douzaine de radiographies sous le contrôle de la télévision affirment positivement qu'il s'agit d'un ulcère sur un côté de l'estomac. Pas de tumeur. Pas de cancer. Le traitement qui échelonne deux séries de piqûres (vingt plus vingt) séparées par un repos de quinze jours est, paraît-il, radical. Tant mieux. Cela fait des années que je mange très peu ; cela faisait des mois que je ne mangeais pratiquement plus rien. Je ne sais rien encore

des causes médicales de la tension (urée, cholestérol ?), j'attends le docteur d'un moment à l'autre. De toute manière, ce n'est finalement pas grave – si l'on excepte la difficulté d'être un poète vivant dans un siècle pareil, au lieu d'être comme tout le monde tout bonnement un poète mort. Cela viendra. Mais de vraie mort – car je me sens de moins en moins encouragé à être con, à faire des pieds et des mains dans ma tête ou à m'écraser ce brave cœur (qui me fait bien mal par moments) qui est l'œil de l'intelligence, sous la débâcle intellectuelle et ce jeu affreux des idées dont le glissement caractérise la catastrophe à laquelle nous assistons, impuissants nous-mêmes devant l'aveugle et formidable force de son impuissance absolue. Je dis que les générations nouvelles ne sont déjà plus des générations humaines, mais de monstrueuses caricatures où ne persiste que la viande, l'extérieur, qui n'est rien d'autre qu'un simulacre. Et je vois que toutes les exagérations auxquelles peut nous porter le délire le plus féroce sont encore en retard sur la réalité visible et invisible, tout simplement. Le magma de l'humanité « actuelle » (sur ou sous-développée, blanche ou noire, ou grise ou jaune, civilisée ou sauvage, citadine ou courant dans les steppes, les forêts vierges, les déserts de sable ou de glace), qui a le poids spécifique de la merde. Je dis que toutes les langues qu'on croit parler ou écrire sont définitivement des langues mortes. Personne n'ayant plus rien à dire à personne. Le désert de l'amour. On vend encore des billets à la porte. Mais à l'intérieur, depuis longtemps, la dernière séance est terminée. Alors ?

Alors je voudrais pouvoir vous serrer la main.

De tout cœur :

A. Guerne

Paris, le 22 mai 1971

Mon cher Guerne,

Ce ne sont pas de bonnes nouvelles que m'apporte votre lettre. Comment avez-vous pu être si impitoyable envers vous-même ? Même au Désert on mangeait : des racines, c'est entendu, mais on mangeait. Vous avez fait mieux que les ermites. Mais vous avez oublié qu'eux ne travaillaient pas, qu'ils n'avaient pas de délais à respecter ni d'éditeurs à redouter, que le Diable, à côté, était gentil et accommodant. Le moment est venu pour vous de faire machine arrière, en commençant par vous alimenter. Lors de mon dernier passage au Moulin, j'avais été

frappé de voir que les repas n'avaient aucune réalité pour vous, qu'en dehors du vin fourni par monsieur le maire vous ne touchiez à rien ou presque. L'étonnant, l'incroyable est qu'avec un régime pareil, vous ayez pu tenir quand même. Maintenant que vous êtes devant le terrible choix : manger ou ne pas manger, si, comme je l'espère, vous optez pour la première formule, il va falloir vous résoudre aussi à dire adieu aux excitants : café, tabac, alcool, etc. J'ai dû y renoncer il y a longtemps déjà, lors de ma débâcle gastrique (vous vous en souvenez peut-être), et je ne peux que m'en féliciter. Mon rendement « intellectuel » en a souffert¹⁸², je le reconnais, mais je savais qu'un relatif retour à la santé ne pouvait s'opérer sans une série d'abdications. J'en viens maintenant à cette histoire de tension. Je ne pense pas qu'il faille s'en alarmer. La mienne, l'année passée, était de 18. Un spécialiste, que j'avais consulté à l'époque, m'avait donné un produit qu'il m'a été impossible de prendre, parce qu'il me faisait mal à l'estomac. Je me suis donc vu dans la nécessité de me rabattre sur les plantes. Je prends tous les matins une infusion soit de fleurs d'aubépine, soit de feuilles de cassis. Ou alors des feuilles d'olivier en décoction. Dans la tisane, je mets d'habitude une trentaine de gouttes de Crataegol Boulet, teinture d'aubépine, que vous trouverez sans doute chez quelque pharmacien de la région. C'est assez efficace, et absolument atoxique. Je vous recommande ces hypo-tenseurs bénins, au cas où vous ne seriez pas disposé à prendre les médicaments énergiques à la mode.

Un détail important : le sel est mauvais pour la tension. Il faut donc en user modérément.

Le conseil que je vous donne est de ne reculer devant aucun sacrifice (café et tabac !), si vous voulez redevenir tel que vous avez été avant cette cure d'inanition que vous pratiquez depuis de longues années.

Quant aux jeunes d'aujourd'hui, je ne peux que m'associer à votre diatribe. Mais que diriez-vous si vous les voyiez comme moi du matin au soir traîner dans le Quartier, avec leur air hébété et leurs gueules de néant ? Vous comprendrez ma fureur quand vous saurez que l'Odéon ressemble à Pigalle et qu'à n'importe quelle heure de la nuit y rôdent ces fantômes désaffectés. Tout ce que nous pouvons imaginer comme catastrophe n'est rien à côté de ce qui arrivera d'ici la fin du siècle. Pour moi, ces spectres camouflés en jeunes annoncent l'avènement de l'Innommable.

Encore une fois, soignez-vous. J'espère que Madame Guillemin vous y obligera, en recourant à l'occasion même à la violence.

Mille amitiés à vous deux,

Cioran

* * *

Dieppe, le 23 août 1971

Mon cher Guerne,

Ce mot très bref, pour vous dire que je suis inquiet. Je suis sans nouvelles de vous depuis longtemps, et votre dernière lettre était tout, sauf rassurante. Que se passe-t-il ? Où en êtes-vous ? Le traitement qu'on avait commencé par piqûres a-t-il donné un résultat ? Et d'abord avez-vous pu le supporter ?

Écrivez-moi, ne fût-ce qu'une phrase, mais qui soit positive.

J'ai passé une dizaine de jours près de Nantes, avant de venir ici au début d'août. Cet été, j'ai été repris par mes insomnies mais maintenant ça a l'air d'aller mieux. Je touche du bois !

Comment va Madame Guillemin ?

J'attends de bonnes nouvelles de vous deux. Simone aussi est inquiète. Écrivez !¹⁸³

Mille amitiés à vous deux,

E.M. Cioran

Nous rentrons dans quelques jours à Paris.

* * *

Paris, le 13 septembre 1971

Mon cher Guerne,

J'ai été très content de passer, il y a une semaine, la soirée avec Madame Guillemin et les charmants descendants de Joseph de Maistre¹⁸⁴. Vous aurez appris depuis que ce fut un véritable festin. Nous avons naturellement beaucoup parlé de vous. J'ai nettement l'impression que vous remontez la pente. Il le faut. Faites un effort sur vous-même, acceptez n'importe quelle humiliation, même celle de prendre des tisanes (à en croire Madame Guillemin, vous y êtes absolument hostile). Mais ce qu'il faut faire en tout premier lieu, c'est d'éviter les explosions de colère. D'après mon expérience, c'est ce qu'il y a de plus funeste pour l'estomac. Il m'est arrivé souvent, en sortant, de me dire : « Quoi qu'il arrive, je conserverai mon calme ». Et cela

uniquement pour ne pas être malade après une crise de rage. Le grand secret, le remède des remèdes est l'impassibilité, donc l'abrutissement. J'y tends de toutes mes forces, et, ô miracle, j'y arrive assez souvent. L'hérédité balkanique m'aura servi à quelque chose.

Simone a été malade pendant des mois. Des médecins imbéciles l'ont soignée pour une sinusite, alors qu'il s'agissait d'un point de congestion ! Nos vacances auraient pu être réussies et même agréables, s'il ne s'était pas produit une chose incroyable qui les a assombries. J'avais été convoqué en juin par la Sécurité sociale pour un examen général. Au bout de trois semaines, on me demande d'aller pour une nouvelle prise de sang à un autre laboratoire, où on ne voulut pas me dire la raison de ce nouveau test. Tout l'été j'ai vécu (et Simone avec moi) dans les pires appréhensions. Le résultat ne m'a été communiqué qu'à la fin août. C'était pour la syphilis, maladie que je n'ai pas l'avantage d'avoir et qui jouit d'une grande vogue à cause des Portugais et des Algériens. Sans doute, à cause de mon accent, m'a-t-on pris pour un ouvrier étranger. Mais quelle idée de faire tant de mystère, au lieu de me dire carrément de quoi il s'agissait. Les salauds ont gâché tout mon été.

Soignez-vous, soyez sage, et suivez les conseils de Madame Guillemin.

Amitiés,

Cioran

* * *

Paris, le 5 octobre 1971

Mon cher Guerne,

J'ai fait autour de moi de la publicité pour l'appartement¹⁸⁵ mais je doute que quelqu'un soit allé le voir ; moi-même, je ne l'ai pas visité, je l'ai seulement « regardé » d'en bas, un soir où la cour était particulièrement sombre. Une dame qui s'y connaît m'a dit qu'elle ne pense pas qu'il vaille plus de 150,000. Elle a émis ce jugement apparemment compétent d'après le tarif (très élevé) du quartier et les précisions que m'a fournies votre lettre. Le plus sage est, me semble-t-il, de s'adresser à une agence. De mon côté, je continuerai à alerter les gens que je rencontre.

Fouad m'a promis de vous écrire : l'a-t-il fait ? Je crains que non. Armez-vous de patience : c'est tout ce que je puis vous dire. J'ajoute aussi que vous avez fait sa conquête. *La Délirante* paraîtra un jour – forcément lointain. Antoine Berman est un étrange garçon¹⁸⁶. Il ne lit

plus, n'écrit plus, il a tout abandonné. Actuellement, il est en Argentine, comme second amant d'une jeune dame assez curieuse, paraît-il. Je me rappelle qu'un jour il m'avait parlé de vos traductions, mais il ne m'avait pas dit qu'il les transcrivait.

Je suis très content que vous ayez pris vos ennuis de santé au sérieux. Une autre bonne nouvelle est la *Pléiade*. Si enfin la *N.R.F.* publie vos poèmes, il ne vous restera plus qu'à vous considérer comme un « favorisé du sort »¹⁸⁷. Tenez-moi en tout cas au courant des « événements ».

Toutes nos amitiés à vous deux,

E.M. Cioran

* * *

Paris, le 9 novembre 1971

Mon cher Guerne,

J'aurais dû vous écrire plus tôt mais le passage brusque du temps miraculeux qu'on a connu pendant deux mois à cette grisaille humide et froide a réveillé mes vieilles infirmités. Je n'ai envie de rien, je recule sur toute la ligne et ne fais des progrès que dans le dégoût. Par vice ou par imbécillité, je me suis plongé dans des bouquins sur les derniers Romanov, et, naturellement, sur Raspoutine¹⁸⁸. On ne peut tomber plus bas. Il faut dire aussi que j'ai toujours été attiré par les régimes finissants, par les Habsbourg de partout. Fascination stupide quand je songe que je suis issu d'une tribu de troglodytes et que j'en suis un à ma façon. Sans doute ai-je fait un saut de la préhistoire dans la pourriture. Misère des misères !

Vous voyez que personne n'est mieux placé que moi pour comprendre cette fatigue dont vous parlez dans votre dernière lettre¹⁸⁹. Il est tout de même scandaleux que les traductions que vous avez faites ne vous permettent pas de vivre, ne fût-ce qu'à la manière du plus modeste des retraités. C'est ici que les pays communistes marquent un point : tous les écrivains de mon espèce, en Roumanie, touchent une « pension », et cela est vrai même de ceux qui n'ont presque rien publié. J'ai demandé l'autre jour des nouvelles d'un camarade de lycée, qui avait quelques talents. On m'a répondu qu'il était « heureux », qu'il touchait lui aussi cette fameuse « pension », bien qu'il n'ait fait paraître qu'une plaquette : *Fièvres célestes* (!), avant la guerre par-dessus le marché¹⁹⁰. Il paraît que si je consentais à retourner là-bas, j'aurais moi aussi ma pension.

Cioran

P.S. Simone, après les ennuis de santé qu'elle a eus au printemps et durant l'été, est devenue vulnérable. Je suis contre les médicaments ; et il faut qu'elle en prenne.

Pour l'appartement, je confesse, à mon regret, avoir échoué dans toutes mes démarches. Ne m'en veuillez pas !

* * *

Paris, le 7 janvier 1972

Mon cher Guerne,

Tout à l'heure, quelqu'un qui n'a rien à foutre m'a téléphoné pendant une trentaine de minutes pour me dire qu'il n'avait rien à me dire. Cela m'arrive deux ou trois fois par semaine en moyenne. Et pendant que je subissais le fâcheux, je voyais la fenêtre du Moulin, celle d'où vous dominez l'espace. Vous avez raison de plaindre vos amis qui traînent dans les villes. Le seul avantage qu'ils aient sur vous est d'être d'une façon quasi-permanente en contact avec le sinistre. Ayant lu dernièrement un livre de souvenirs sur Fargue, comme celui-ci ne cessait pas de parler du canal Saint-Martin tant dans ses écrits que devant ses amis, l'envie m'est venue d'aller visiter ces lieux que j'avais seulement entrevus pendant l'Occupation. Eh bien, ils sont d'une laideur terrifiante, fantastique, car ils ont perdu le pittoresque et la poésie d'il y a trente ans. Des usines s'y dressent et des immeubles où j'aurais peur d'habiter, et même d'entrer. J'ai suivi ensuite le canal Saint-Denis. Encore pire. C'était un dimanche, le lendemain du jour de l'An. Il n'y avait personne, sauf de temps en temps quelque Algérien hagard et nullement rassurant. J'aurais une très haute idée de mon courage si j'osais y aller me promener de nuit.

J'ai l'impression que vous vous occupez sérieusement de votre santé et que cet ulcère consent à s'effacer. Je souhaite qu'il disparaisse le plus tôt possible ; c'est le vœu des vœux.

Toutes mes amitiés à vous et à Madame Guillemin,

Cioran

* * *

Paris, le 25 janvier 1972

Mon cher Guerne,

Si je n'avais quelques restes d'éducation « bourgeoise », je commencerais par vous engueuler¹⁹¹. Dieu (quel autre mot employer ?) vous a fait don d'une santé exceptionnelle ; vous n'avez

rien négligé pour la ruiner. Le travail que vous avez fourni depuis 25 ans est vertigineux. Cela se paye. Tous ceux que vous avez traduits, même ceux qui le méritaient, devraient surgir de leurs tombes pour vous demander pardon.

Il est absolument insensé qu'un homme comme vous n'ait rien devant soi. Schlocker m'a dit ce matin que la Suisse ne vous laissera pas tomber ! Quelle satisfaction étrange, et quelle ironie ! Pour chacun de nous, il n'y a de solide que nos origines. Il n'est pas exclu qu'un jour je sois sauvé par la Roumanie, précisément parce que je l'ai reniée.

Je viens de lire dans un dictionnaire que le genre d'affection dont vous souffrez en ce moment était « transitoire ». Cet adjectif béni m'a apporté un grand soulagement¹⁹². Prenez patience, et ne vous frappez pas ; votre vigueur primitive vous reviendra.

Qu'allez-vous faire en sortant de l'hôpital ? Vous sera-t-il possible de réintégrer aussitôt le Moulin ? C'est, j'imagine, la question qui doit vous tracasser le plus. Je sais que Madame Guillemin est avec vous, et cela est très réconfortant.

Meilleure santé et bon courage, et toutes mes amitiés à vous deux.

Cioran

* * *

Au Vieux Moulin, le 28 novembre 1972

Tourtrès 47380 Monclar

Mon cher Cioran,

Nous sommes vraiment très inquiets de vous, de votre santé et de tout le reste, depuis l'énorme temps que nous sommes sans lettre de vous. En me disant que Simone nous écrirait s'il y avait quelque chose de grave, je mets tout sur le compte de la vie idiote de Paris. Par ici, on se débat et Paris arrive sur nous : on nous a rasé la moitié du village et l'on ravage tout pour construire un château d'eau, ou plus exactement un bidon en béton de douze mètres de diamètre et de sept mètres de haut. Une horreur qui détruit tout l'équilibre, l'harmonie, la beauté, la raison de vivre en ce lieu jusqu'ici béni. Voilà le Diable. Cette ruée des instruments monstrueux, pelles mécaniques, bulldozers, grues géantes, camions de vingt tonnes, bétonneuses du plus gros calibre – dans un village de quatorze habitants, loin de tout, à six cent cinquante kilomètres de Paris –, la venue des promoteurs et de leurs états-majors de présidents, conseillers généraux, etc. etc.,

l'indifférence ou la résignation des gens du cru – oui, c'est le Diable. Nous vivons dans un cloaque autour du moulin – le chantier est sous la fenêtre même de mon bureau. Un article a bien protesté dans le journal local. À quoi bon ? Trop tard.

Aucune nouvelle de *La Délirante* qui m'a bien l'air de l'être assez furieusement. Est-ce sorti ?

Nous devons nous réfugier dans un petit logement d'un village voisin pour l'hiver. Il a fait si doux jusqu'ici (les violettes sont fleuries, le romarin aussi, et les pâquerettes et centaurees dans les prés – scandaleusement) que nous sommes toujours au moulin. Cette incarcération volontaire et nécessaire ne nous dit rien qui vaille. Mais il faudra se décider. Je ne voudrais pas me retrouver comme ci-devant à l'hôpital.

Pensez, mon vieux, qu'on vous aime – ne nous laissez pas trop trop longtemps. Je pédale sur un texte un peu con d'un tibétain qui écrit un basic-english. C'est interminable à force de bêtise, ces propos de spiritualité bouddhique dans un monde aussi dépourvu de tout sens vivant. C'est pour Orengo, chez Fayard¹⁹³. Hélas ! hélas !

Amitiés à tous deux :

A.G.

Cher ami, pensez un peu à ceux qui vous aiment et répondez vite. Comment va Simone ? Ici, c'est l'enfer. A quand les HLM ici ? J'ai hâte de rouler vers le trou ! Vous voyez « la vie est belle » ! Je vous embrasse tous les deux.

Ellen

* * *

Paris, le 29 novembre 1972

Mon cher Guerne,

La raison pour laquelle je ne vous ai pas écrit jusqu'ici est très simple : vous la connaissez mieux que personne au monde. C'est que j'ai appris par Fouad qu'on érigeait à côté du Moulin la Tour de Babel (!). Ce malheur m'a semblé si grand, si immérité que je ne voyais pas ce que je pourrais vous dire qui ne fût pas stupide. En juillet, je suis retourné en Loire-Atlantique, dans le manoir splendide dont je vous ai déjà parlé, et qui se trouve à deux kilomètres du village. Eh bien, on va construire à quelques mètres seulement de la demeure, un « hameau » de quinze maisons. Mes amis n'y peuvent rien ; ils étaient

catastrophés, et je l'étais aussi car l'endroit me plaît.

Le drame du Moulin me paraît encore plus terrible. C'est un défi à l'espace, au ciel, à l'air. À Paris, la tour de Montparnasse écrase tout un quartier : quand je la regarde du jardin du Luxembourg je tremble de rage. Mais le pire, c'est lorsqu'on se trouve tout près, au cimetière. Elle rend par ses dimensions les tombes ridicules, et quelles tombes !

À mon habitude, j'ai eu des ennuis de santé. Pendant trois mois j'ai fait des inhalations abrutissantes pour combattre un catarrhe tubaire attrapé au début d'août à Dieppe. C'est une infirmité qui rend morose et méchant : Swift, je crois, en souffrait. Comme toujours en automne, la nuée d'amis de partout, balkaniques pour la plupart. Déconner quand on n'a envie de voir personne ! Plus que jamais la solitude m'est nécessaire. Quelle histoire sans issue.

Je suis content que vous ayez surmonté la crise du début de l'année et que vous soyez de nouveau sur pied. Il faudrait que Madame Guillemin de son côté s'arrache à cette tentation du désespoir qui transparaît dans ses lignes : aller au logement dans le village vous fera sûrement du bien. Car si ce château d'eau est un cauchemar de loin, que doit-il être de près ? *La Délirante* doit paraître quelques jours avant Noël. Ne malmenez pas trop Fouad : il ne jure que sur vous.

Mille amitiés à vous deux,

Cioran

Au Vieux Moulin, le 22 janvier 1973

Tourtrès 47380 Monclar

Mon cher Cioran,

Heureusement que je ne fais pas profession de sagesse car la vie, sinon, me démentirait de façon humiliante : l'amertume corrosive de mes noires pensées dans le puant spectacle de la beauté anéantie, de l'harmonie détruite, de ce lieu d'élection et de refuge heureux changé en lieu d'horreur et de torture, m'a rendu mon ulcère et tout est à recommencer, les séries de piqûres épuisantes tellement elles sont douloureuses, le régime attristant, l'esclavage des soins – Merde. Il avait fallu près d'un an pour guérir le premier (et les deux mois de lit à l'hôpital, finalement) et voilà que dix mois plus tard je suis lésé de nouveau, ulcéré par la malédiction qui s'est abattue sur ce qui était un

village, dont il ne reste qu'un inepte semblant orné d'une verrue immonde et disproportionnée, géante et inerte, parfaitement idiote. Les Parisiens sont mieux rôdés que nous : des amis venus à Noël nous ont dit « bah ! vous n'avez qu'à ne pas regarder de ce côté-là ». Ils ne comprennent pas que ce qu'il y avait de précieux ici, c'était l'horizon total ; c'était la juste liberté de regarder partout, n'importe où, pour être heureux. Il est décidément non pas seulement difficile, mais interdit d'être un poète dans un temps pareil : il faut qu'il crève et c'est tout ce qu'on lui demande. Jamais je n'aurais dû m'évader du train-cercueil qui nous emportait vers Buchenwald en janvier 44. Je ne suis pourtant pas envieux, mais Dieu sait que j'envie ceux qui y sont restés ! Être ulcéré par les éditeurs, c'était encore honorable en quelque sorte ; mais l'être par les promoteurs, c'est inexpiable et déshonorant. Il n'y a pas de génie dans le deuil, vous le savez comme moi (je me suis fait apporter ceux de vos livres que je n'avais pas lus, maintenant que je suis débarrassé de mon tibétain con), alors vous avez choisi la rage et j'ai opté pour l'assaut. À quoi bon ? Honorer un temps et des hommes qui se déshonorent est une entreprise impossible. La vérité qu'on peut y mettre et leur donner ne fait jamais qu'assurer mieux et plus glorieusement le triomphe ricaner du mensonge. Qui n'est pas pour le Diable est avec lui, parce qu'il a alors une âme et qu'il est très seul de son espèce, devient inévitablement son aliment de prédilection. D'une façon ou de l'autre, il me ronge les tripes et j'ai la faiblesse de trouver son humour terrible.

Toujours rien du côté de *La Délirante*. Faut-il se résigner ?

Mon amitié à vous : A.G.

* * *

Paris, le 1^{er} février 1973

Mon cher Guerne,

Il n'est personne au monde qui puisse mieux que moi comprendre la catastrophe qui s'est abattue sur le Moulin. Nous allons, vous savez, tous les dimanches à la campagne. Eh bien ! à chaque fois nous découvrons de nouvelles horreurs. Nous avons pris comme refuge la forêt de Dourdan : une autoroute vient de la couper en deux. Cette « promotion », car c'est ainsi que s'appelle ce genre de profanation et de crime, aurait dû déclencher des émeutes sans précédent. Rien. Partout le même enfer. N'importe quel épicier se fait bâtir une maison (la folie de la « résidence secondaire » !) au milieu d'un bois ou au bord d'une rivière, et tout est foutu. Le spectacle de cette dégradation galopante me réconcilie avec la mort : à quoi bon vivre pour voir ça ?

Ces imbéciles de jeunes ne savent pas ce qui les attend, sans quoi ils se suicideraient en masse.

Pour vous consoler de votre malheur, je vais vous raconter ce qui vient de m'arriver. Au-dessous de la petite chambre où je suis censé travailler habite une vieille fille de 89 ans, complètement sourde. L'autre jour, on sonne à ma porte : deux gaillards, porteurs d'un appareil de télévision, me demandent où habite mademoiselle Armand (c'est le nom de la vieille). J'ai compris le désastre aussitôt, et j'ai failli me trouver mal. Cette demoiselle, économiquement faible, vit au crochet de la mairie. L'appareil lui a été offert par une association criminelle : « Les petits frères des pauvres ». Comment ces monstres n'ont-ils pas songé qu'en dotant une sourde et une folle pareille d'un engin si dangereux, la paix de ses voisins en serait compromise ? Vous savez comme moi qu'on ne peut rien contre les vieux, ni bien entendu, contre les jeunes. Faire des réclamations ne rimerait donc à rien : à qui s'adresser ? Pour minimiser les dégâts, j'ai décidé qu'il fallait être lâche, totalement lâche, aller, en d'autres termes, faire la cour à cette vierge nonagénaire, hurler des flatteries dans ses oreilles condamnées, lui porter des fleurs et des bonbons, et tâcher d'arriver à un modus vivendi avec elle. À force de la supplier, j'ai obtenu l'assurance qu'elle ne ferait marcher son appareil à toute pompe (!) que de 20 à 22 h. Inutile de vous dire que pendant ces deux heures, je déguerpis. Ce maudit château d'eau il ne fait du moins pas de bruit ! Mais il fait ressusciter les ulcères. Pour vous débarrasser du vôtre, il n'y a que le régime : supprimez tous les excitants (thé, café, poivre, tabac), usez de sel de temps en temps seulement, renoncez à la cuisine au beurre. Je traîne une gastrite depuis quinze ans, et si elle m'ennuie moins maintenant, c'est parce que j'ai éloigné de moi l'idée de saveur. Quant aux médicaments, connaissez-vous le Néo-Collargol, solution forte à 3 % ? Je ne saurais vous le recommander assez, mais il faut suivre les recommandations du prospectus, ne pas dépasser la dose, ni aller au-delà de 10 ou 15 jours de traitement. Il faudrait peut-être demander à votre toubib ce qu'il en pense. La formule idéale serait évidemment de faire sauter à la dynamite l'abomination érigée en face d'un tel moulin et d'une telle église.

Mille amitiés à vous deux,

Cioran

* * *

Paris, le 19 mars 1973

Mon cher Guerne,

Je vous aurais écrit plus tôt mais j'ai différé de jour en jour, non pas par aboulie mais parce que Simone était à l'hôpital : une veine trop dilatée qu'il a fallu opérer. Après deux semaines, elle est revenue à la maison et réapprend à marcher dans ces rues infernales, qu'on ne peut traverser sans une assistance surnaturelle.

En lisant votre texte explosif, dans *La Délirante*, je me disais : seul un citoyen invétéré, seul quelqu'un d'imprégné de la malédiction des grandes villes, pouvait concevoir ces pages hurlantes, ces cris d'homme suprêmement coincé. Et pourtant tout cela est le fruit d'un déserteur des capitales. Quel paradoxe, et quel symptôme ! Inutile de chercher le salut où que ce soit. « Là où il n'y a plus de dieux, règnent les spectres. » Que vous avez raison de commenter ce verdict !¹⁹⁴

Je passe souvent chez Gibert pour des livres d'occasion de la dernière catégorie, qu'on débite pour tout au plus trois francs. Je sais que j'y trouve presque toujours des perles. Ainsi l'autre jour, *Le Nuage d'Inconnaissance* m'y attendait, dans quelle compagnie ! au milieu de quels déchets ! J'ai remarqué que ce sont surtout les mystiques qu'on jette à la poubelle. Encore un signe.

Et la santé ? J'espère que vous allez mieux, que le printemps imminent va chasser les ennuis de toute sorte que vous a procurés ce monstre érigé en face du Moulin. Je souhaite que ni vous ni Madame Guillemin ne le voyiez plus, ou tout au moins que vos pensées s'en détournent.

Toutes nos amitiés à vous deux,

Cioran

* * *

Au Vieux Moulin, le 24 août 1973 Tourtrès 47380 Monclar

Mon cher Cioran,

D'abord, excusez, je vous prie, l'emploi de la machine : mon écriture ne reste pas dans mes doigts et cela m'exaspère. Ensuite, il me semble que des monceaux de temps ont passé depuis que j'attends une lettre de vous, qui fait partie de ma respiration, ou plus exactement qui aide le peu de respiration qui me reste. Troisièmement et enfin, j'ai accepté d'écrire quelques articles pour un *Dictionnaire des Littératures*¹⁹⁵ (Romantisme, Paracelse, Maître Eckhart, Bernanos, etc.) et notamment une page sur un ami nommé Cioran, qu'il m'aurait déplu de laisser à d'autres mains. On ne sait jamais. Aussi ai-je avant tout besoin de connaître ce que vous tenez – hormis ce que je pense de ce que vous écrivez – à voir dit en ces quelques lignes ; le

minimum d'éléments biographiques également, si possible. Je dois avoir remis tout mon paquet vers la mi-septembre. Est-ce possible ? Sans trop vous emm. ?

La littérature, à laquelle nous n'avons jamais beaucoup cru l'un et l'autre, me paraît être aussi vivante et aussi « actuelle » que la digestion d'un dinosaure, les amours d'un mammoth ou les rêves sentimentaux d'un auroch. La France, à laquelle les gauchistes préparent une génération où tout le monde sera professeur, est déjà ce bizarre pays où tout le monde écrit des livres alors que personne, absolument personne ne lit plus du tout. Rien. Jamais. Au-dessous de trente ans, les gens que j'interroge (vous savez qu'au moulin, en été, il nous passe toute une humanité à portée de voix) ne semblent même plus avoir idée que cela puisse se faire : lire un livre. Etudiants ou autres, la réponse est invariable : on n'a pas le temps. Vous qui êtes sur place, vous devriez proposer aux éditeurs de fonder le mieux doté de tous les prix littéraires qui serait le prix au lecteur. Quiconque pourrait prouver avoir vraiment lu un livre, fût-ce une seule fois, serait gagnant. Un prix spécial serait réservé à celui qui aurait volé l'exemplaire.

Nous avons eu ce matin la visite, au moulin, d'une douzaine de cavaliers et cavalières montés sur de superbes bêtes. Quelle beauté tout à coup, près du moulin. Quel accord avec le paysage ! Quand on songe à quel point on s'est habitué à la laideur méchante des autos, comme on supporte cet hiatus dans le regard, qui nous éloigne et nous déchire de tout, vraiment on a honte de s'être laissé faire.

Mon ulcère château d'eau résiste avec opiniâtreté aux médicaments. La décalcification de mon échine est une sérieuse gêne. Mais je viens de vivre quatre mois dans une liesse intérieure constante et lumineuse avec la visite fréquente de poèmes qui sont ce que j'ai écrit de meilleur. Résultat : c'est l'accablement. Pas d'éditeur envisageable. À quoi bon ?

Le Père Nesmy, qui vient de publier chez Téqui un *Psautier chrétien*¹⁹⁶ qui est la première transposition liturgiquement valable que j'aie jamais rencontrée (et croyez-moi, je l'ai examinée de très, très près !) – et qui, par conséquent, a toute l'Église officielle sur le dos, acharnée, termine sa lettre par ces mots : « En communion de silence ». C'est tout dire. J'ai lu également un livre assez étonnant publié chez Le Prat, traduit du japonais avec une passion pleine de qualité par le fasciste Pierre Pascal, qui a au moins le mérite de ne s'être pas repenti, et qui s'intitule *La Voie de l'éternité*¹⁹⁷. C'est plein d'enseignements amers, donc toniques. Ah ! la bonne Amérique et ses bons alliés vainqueurs ! Il ne vous reste plus un milligramme de

dégout à vomir. C'est hygiénique, non ?

Mon vieux, donnez de vos nouvelles et dites-vous bien qu'elles nous manquent. Mme Guillemin vous envoie ses amitiés. La mienne, vous l'avez.

A.G.

* * *

Montana, le 29 août 1973

Mon cher Guerne,

Votre lettre est arrivée ce matin. Hier après-midi, devant le château de Muzot, je disais à Simone que Rilke¹⁹⁸ pour vous n'était poète qu'entre guillemets (tout comme Shakespeare !), et que si vous aviez été avec nous, nous aurions assisté à une belle exécution. Je suis beaucoup plus conciliant, en souvenir de la première lecture de *Malte*, qui remonte à plus de quarante ans. Signe des temps : devant ce petit château qui a l'air si intime se dresse actuellement un garage insolent : GARAGE DE MUZOT. Le phénomène se retrouve partout dans cette région où le paysage est profané à chaque pas, et les villages de même. Les gens s'en accommodent parfaitement, et je suis trop fatigué pour hurler. Un détail qui vous amusera peut-être. La gardienne (on l'appelle : la gouvernante) du château n'a pas voulu nous laisser entrer. On nous a assurés qu'elle était ivre. C'est une septuagénaire vêtue de noir. Une ruine.

C'est un ami qui nous a prêté son appartement ici. Nous y sommes depuis quelques jours et y resterons jusqu'au 7 septembre. Nous y faisons de très longues promenades sur des sentiers que hantent des retraits plus ou moins décrépits. Par bonheur, peu de jeunes, cette lèpre qui rend les villes inhabitables.

Je ne suis pas du tout content que vous n'ayez pas su triompher de ce maudit ulcère. Prenez pendant trois mois du caved (ce médicament que Madame Guillemin exècre tant) et vous verrez que vous irez mieux. Il faut faire quelque chose de toute façon. J'ai traîné depuis Pâques des maux de gorge, j'ai vu quatre toubibs, finalement je suis retourné à Enghien où j'ai fait une cure de trois semaines avec un assez bon résultat, malgré l'effet démoralisant des trains de banlieue.

Tout récemment on m'a demandé du Japon d'écrire quatre pages sur le whisky ou sur une autre boisson alcoolique pour le compte de je ne sais plus quelle entreprise. C'est un ami de là-bas qui m'avait recommandé pour la besogne, croyant sans doute me rendre un service, car on m'offre mille dollars pour une contribution si

minuscule. J'ai refusé, j'entends que j'ai reculé devant le saugrenu de l'affaire. Mais je crois que j'aurais accepté si j'étais tant soit peu connu au Japon, puisqu'alors mon acceptation aurait comporté un risque : celui de me compromettre, de faire figure d'individu ignoble auprès de certains. La gratuité absolue me paraît facile ; elle participe de la farce. Ce n'est pas tout à fait mon genre.

J'en viens maintenant à l'article que vous avez eu la folie d'accepter d'écrire sur moi.

Les seules indications précises que je puisse vous fournir sont d'ordre bio-bibliographique. Les voici :

Né le 8 avril 1911 à Rasinari (Roumanie). Fils d'un prêtre orthodoxe. Études secondaires (1920-1928) au lycée de Sibiu. De 1928 à 1931, étudiant en philosophie à Bucarest. Agrégation (roumaine !) de philosophie (1936). En 1937, en qualité de boursier de l'Institut français de Bucarest suis arrivé à Paris, que je n'ai pas quitté depuis.

Mes « livres » :

— *Précis de décomposition* (1949)

— *Syllogismes de l'amertume* (1952)

— *La Tentation d'exister* (1956)

— *Histoire et Utopie* (1960)

— *La Chute dans le Temps* (1964)

— *Le Mauvais Démon* (1969)

En décembre paraîtra, toujours chez Gallimard, *De l'inconvénient d'être né*.

Vous pouvez mentionner, si vous voulez, le *Joseph de Maistre*, préface et choix de textes, Éditions du Rocher (1957) et *Valéry face à ses idoles* (Éditions de l'Herne) (1970).

C'est tout ! Mais on ne saurait demander davantage à un balkanique¹⁹⁹.

Essayez de vous porter mieux. Madame Guillemin doit se faire du mauvais sang à cause de votre terrible insouciance.

Mille amitiés à vous deux,

Cioran

Quand je pense que je me trouve dans votre pays ! Et que vous êtes l'unique réfugié suisse au monde !

Au Vieux Moulin, le 20 septembre 1973

Tourtrès 47380 Monclar

Mon cher Cioran,

C'est justement sur Rilke que je peine à présent : il a droit à trois pages, et vous à une (que voici²⁰⁰) ; vous voyez donc quelle est la différence et ce qu'on gagne à mourir, d'abord, puis à laisser le temps passer. Cela dit, je n'incrimine que le poète de la « poésie » trop mignarde et jolie, sensible, évanescence et faible, finalement, dans son ballet autour du nombril, trop peu mâle pour être valide spirituellement, et trop peu virile pour résister à la pression barbare et dure de notre temps. Je ne l'avoue, d'ailleurs, qu'à ceux qui l'aiment, et j'ai gardé comme vous le souvenir profond de ma lecture de *Malte* et des *Fragments en prose*, voire du *Rodin* et même des *Histoires du Bon Dieu*. Il est vrai que sa prose a eu la chance de trouver un style avec les traductions excellentes de Maurice Betz, exécration comme il n'est pas permis dès qu'il se mêle des vers. Ce que je sens, c'est que le côté du temps dans lequel il a vécu, où il s'est enfermé sous les jupes des grandes dames, est effroyablement désuet, et que son attitude et sa démarche contribuent à le faner plus encore. Même impression avec Valéry, quoique pour des raisons différentes. (Je n'en ai pas parlé dans les vingt-cinq lignes auxquelles j'avais droit pour vous, faute de place, parce qu'il eût fallu pouvoir le distinguer de vos autres livres et en dire quelques mots.)

Je viens d'expédier un paquet d'articles à Tchou ; vous avez donc le temps de me dire ce qui vous déplairait, et j'aurai moi le temps de corriger avant l'envoi.

Domage que Montana-Vermala, que je connaissais bien quand j'étais gosse, soit massacré comme tout le reste de cette Suisse idiote. C'était un joli coin, et de l'autre côté aussi, cette portion qu'on appelle le pays du soleil, et le val d'Anniviers ou son voisin, le val d'Hérens, Evolène, Les Haudères, Arolla, où je connaissais chaque pierre. Je ne souhaite pas voir ce qu'on en a fait. Dire que le bipède humain s'est exclu du monde et n'a plus un endroit où poser le pied ! J'imagine que le marcheur devra bientôt posséder un tapis roulant chez soi pour se promener, et encore en acquittant un droit pour l'air à respirer, comme on paye aujourd'hui la chaleur ou la lumière et l'eau. L'océan est en agonie, l'atmosphère est en agonie, la nature est en agonie ; philosophie et métaphysique, ces infirmières, se trouvent congédiées, sans emploi. Il ne reste que l'eschatologie et le fossoyeur à utiliser. Et

la seule image à se faire, horrificante, c'est celle de la puanteur que va laisser dans l'univers, des millénaires durant, la mort infecte de cette terre infecte, dont la splendeur a été monnayée en poisons infects sur les trois plans par l'imbécillité savante de l'homme démocratisé, satanisé, tétanisé. Tout ce que j'ai écrit depuis des années (des poèmes, seul cri possible) est pour essayer d'enjamber l'ici défunt, de dépasser le maintenant mort afin d'atteindre un peu de vivant, si peu que ce soit, de beauté et de joie. On y arrive quelquefois. (Il faut croire que ces poèmes ne sont pas si mauvais puisqu'ils n'intéressent personne et qu'il n'est même pas question de songer à trouver un éditeur, lequel, évidemment, ne trouverait aucun lecteur.)

Mais où diable avez-vous pris que je mettais de l'insouciance à me soigner ? Je me soigne, croyez-le, et c'est même ruineux. Seulement j'ai un corps apparemment rébarbatif aux médecines des médecins. Et puis sait-on si l'on a vraiment besoin de guérir, et de quoi, sinon de la vie ? Intérieurement, je me sens comme un soleil quelles que puissent être mes tristesses, mes amertumes et mes fureurs, baigné d'une joie où je ne suis pour rien.

L'humilité m'oblige à le reconnaître : je n'y suis pour rien. Et je n'ai, heureusement, aucun goût personnel pour le bonheur. Est-ce que ce ne serait pas justement cela, le bonheur ? Il arrive que je me le demande, comme un idiot, avec le sentiment de deviner ou d'entrevoir par instants ce que cela veut dire, « *beati pauperes spiritu* »²⁰¹, d'être frôlé par la béatitude de ceux qui ont la pauvreté comme richesse par l'esprit. Mme Guillemin, bien sûr, se tourmente parce que si je venais à mourir, elle ne pourrait plus vivre ici, au moulin, et qu'ailleurs serait difficile. Mais tant que je suis là, tout va bien.

Ne viendrez-vous pas un jour nous voir ?

Amicalement à vous.

A.G.

* * *

Au Vieux Moulin, le 7 décembre 1973

Tourtrès 47380 Monclar

Mon cher Cioran,

Je vous adore ! J'ai quitté Jacob Boehme pour jeter un coup d'œil sur votre livre²⁰², quand il est arrivé. et Boehme a dû attendre non seulement que je l'aie fini, ce livre, mais refait le tour. Votre humour lugubre, percutant, ravageur : je ne connais rien de plus tonique. et

comme je suis d'accord, profondément, avec votre vision des choses si rarement réfutable ! La fin du monde en gargouillis, non en apothéose. Ce gouffre de la naissance devant lequel vous placez les gens.

— Figurez-vous que, du coup, je me suis remis à écrire – d'abord un texte de huit pages intitulé *Au-dessous du Niveau de l'Enfer* (que je destine aux jésuites d'*Etudes* et que très vraisemblablement ils ne publieront pas²⁰³), un autre auquel je travaille – avec l'arrière-pensée ou le projet d'un livre – et je dois vous avouer que ce sont eux qui ont retardé ma lettre. J'éprouve de nouveau avec vous cette insigne vertu de l'amitié qui repose sa confiance entièrement sur l'autre, ne prie pas pour lui, ne s'apitoie pas sur lui, mais lui apporte virilement toute la chaleur qu'on a à lui offrir. Une des raisons qui fait que je hais les pédérastes et leur perversion, c'est qu'ils souillent ce qui est, en fait, le plus élevé, le plus mâle, le plus rare et le plus réconfortant des sentiments humains parce qu'il est, justement, sans passion. Sur le livre lui-même, j'ai l'impression qu'il eût gagné à être un peu plus court, plus dépouillé, donc plus frappant. Mais tel quel, il me botte. Carrément.

À vous de tout cœur. A. Guerne

Cher Monsieur Cioran,

naturellement, j'aime votre livre. De temps en temps je m'exclame : « Il est merveilleux ! » et puis : « quelle horreur, cet homme ! » Et comme C'est exactement ce que vous voulez, tout va bien. Mais, ne vous en déplaie, ça fait huit ans que je prie chaque soir pour vous. Comme je le fais pour tous ceux que j'aime, et spécialement, rien que pour vous emm... bêter, pour vous ! Une petite assurance sur la mort ne peut pas faire du mal. Et peut-être s'arrête votre éternelle fuite dans le « rien » devant une prière. J'étais quelques jours à Paris et suis complètement écoeurée par la tour de Montparnasse, les tapettes, etc.

Je vous embrasse

Votre grande amie Ellen G.

* * *

Paris, le 22 décembre 1973

Mon cher Guerne,

Votre remarque est très juste : mon livre aurait gagné à être plus dépouillé. J'y ai laissé un tas de banalités par peur de paraître trop provocant. Je voulais aussi qu'il donne l'image véridique d'un monsieur souffreteux et aigri. Et je crois y être parvenu – sur ce point tout au moins.

N'oubliez pas de me signaler la réaction des Jésuites devant votre texte sur l'Enfer. S'ils l'acceptent, ils seront réhabilités à mes yeux, car leur revue a exécuté sans nuances chacun de mes livres. Ce que je leur reproche, ce n'est pas d'avoir refusé toute valeur à mes « productions », mais de n'y avoir pas décelé un soupçon de ferveur, un rien d'appétit religieux ou, plus exactement, de déception religieuse. Dès que quelqu'un m'accuse d'être athée, je sais que je me trouve en présence d'un imbécile. Comment expliquer à ces gens que l'important n'est pas de croire à Dieu, mais d'y penser ?

Fouad songe à publier quelques poèmes de vous en édition de luxe. Je suis à peu près sûr qu'il le fera. Mais quand ? Il n'a pas le sens du temps. C'est son charme. Je n'ai pu assister à son mariage parce qu'on enterrait Gabriel Marcel à la même heure. Ce petit vieux, que j'aimais bien, et que je voyais souvent, il m'est impossible de m'expliquer pourquoi il me manque si peu. Est-ce insensibilité de ma part ? ou mes rapports d'amitié avec lui étaient-ils purement extérieurs ? Je ne sais, mais je ressens un malaise toutes les fois que je constate mon

indifférence, mon oubli. Il me consultait sur tous les événements, il m'a même confié des choses dont il n'avait parlé à personne. Il avait, il est vrai, des côtés puérils, des côtés de bébé octogénaire. Deux mois avant sa mort, il m'a avoué qu'il venait d'avoir des pensées de suicide, et que c'était la première fois que cela lui arrivait. Cette candeur, ce manque de maturité chez un philosophe a de quoi surprendre, et je crois qu'il faut y voir la raison de mon détachement de lui. La vérité est que dans nos relations c'était moi le vieux. Combien de fois ne l'ai-je pas empêché de faire des bêtises ! Il était toujours de l'avis de son dernier visiteur. Il lui est arrivé de signer dans la même journée deux protestations contradictoires. C'est qu'il entrait dans les raisons de tout le monde. Dans l'absolu, c'est excellent ; dans l'immédiat, c'est ridicule. Je lui dois beaucoup, car c'est par opposition à sa forme d'esprit que j'ai réussi, en mainte occasion, à éviter le grotesque. Je me suis surveillé par crainte de lui ressembler²⁰⁴.

Comment va la santé ?

Mille amitiés,

Cioran

Chère Madame Guillemin,

Je ne déteste pas du tout d'être inclus dans vos prières. Qui sait ? Si je continue malgré tout, ce doit être par l'effet d'intercesseurs que j'ignore. En tout cas, vous êtes sûrement écoutée en haut lieu.

Vous auriez dû faire signe lors de votre passage à Paris. Vous aviez peur que je vous fasse visiter la tour de Montparnasse ? Je la vois de chez moi, du Luxembourg, de partout. C'est vous dire que j'envie votre château d'eau. Qu'il doit être beau à côté de ce monstre qui nous écrase !

Nous vous envoyons, Simone et moi, toute notre amitié et tous nos vœux.

E.M. C.

* * *

Paris, le 25 avril 1974

Mon cher Guerne,

Vous oubliez trop souvent la chance que vous avez de posséder le Moulin. Personne ne pourra vous en chasser : voilà un problème de

résolu. Si je commence par cette constatation vous concernant, c'est qu'elle ne s'applique pas du tout à ma situation actuelle. Nous avons été convoqués hier, Simone et moi, par le gérant qui nous a communiqué son intention de nous foutre à la porte. Peut-être y aurait-il moyen de s'arranger provisoirement en payant un loyer vertigineux. De toute façon, il faudra chercher autre chose. C'est un coup terrible. Me voilà arrivé à mon âge sans revenus, sans retraite, sans rien. Mon espoir était que le miracle continuerait, que nous pourrions payer le même loyer dérisoire et qu'ainsi j'arriverais à me traîner jusqu'à la mort sans ennuis matériels trop graves. Pour le moment, je me débrouillerai, mais si jamais j'ai la malchance d'accumuler les années, ce ne sera vraiment pas drôle. Normalement, je ne devrais pas être trop mécontent de mon sort : j'ai vécu libre, j'ai fait à peu près tout à ma fantaisie, j'ai éludé les obligations et les servitudes qui sont le lot des autres, j'ai tout accompli et tout raté selon mon goût. Un triomphe donc. Cependant la nécessité d'affronter maintenant des difficultés qui supposent un esprit entreprenant dépasse sans doute mes forces. Personne n'est plus désarmé que moi devant les questions pratiques. J'ai toujours compté sur une catastrophe générale. Elle est là, il est vrai, mais pas telle que je l'avais imaginée.

Fouad, que j'ai vu l'autre jour, a reçu le même genre d'ultimatum que nous. Il doit, lui, vider les lieux dans un an au plus tard. Pourra-t-il, dans ces conditions, s'occuper de vos poèmes ? Espérons-le. Si la crise actuelle devait s'aggraver, les éditeurs n'y survivraient pas. Je ne comprends pas pourquoi la subvention allemande qui vous a été promise dépendrait de la publication par Gallimard de votre traduction de Novalis²⁰⁵. L'important est que vous ayez fait le travail. Le reste ne dépend pas de vous. Vous devriez essayer d'attendrir ces mécènes germaniques.

Amitiés à vous deux,

Cioran

* * *

Au Vieux Moulin, le 13 mai 1974 Tourtrès 47380 Monclar

Mon cher Cioran,

Si une chose au monde peut me bouleverser, c'est bien d'apprendre qu'un ami, passé la soixantaine, peut être menacé d'un déménagement. La perspective même incertaine d'avoir à quitter son toit, quand enfin on en a eu un sur sa tête, me laisse un goût de catastrophe ; et si jamais cela devait vous arriver (j'espère bien que

non !), vous pouvez compter sur moi et sur tout ce qu'il me reste de forces, en tout cas : soit pour vous chercher quelque chose par ici – au cas où vous vous décideriez à quitter Paris pour la vraie campagne –, soit pour vous aider de toutes les façons que je pourrai. Personnellement, j'ai eu la chance que cela me soit arrivé avec quelque treize ans d'avance sur vous, et l'amour que j'ai eu pour le moulin, l'enthousiasme que j'ai mis à le rendre habitable ont beaucoup facilité les choses. Soyez sûr, en tout cas, qu'il ne se passe pas de minute dans ma vie, que je ne rende grâce à la Providence d'être où je suis, comme je suis, et d'y mener la vie que j'y mène. L'une des rares choses dont je sois très certain, c'est qu'aucun avenir, même le plus immédiat, n'aura pitié des citoyens. À la moindre secousse, l'homme y est fait comme un rat, pris au piège. Ici, ma fenêtre est ouverte et tout près, le bureau fleuri me délègue son parfum jusque sur mon bureau. Vous dire quel tonique cela peut être pour la lucidité, le rééquilibrage de la conscience, la respiration mentale et morale, ce serait vous dire combien je constate de progrès, de semaine en semaine, dans la sournoise démente nerveuse et délétère qui envahit les meilleurs cerveaux encitadinés, une sorte de fièvre, de chaos, et comme une anémie devant les choses importantes, qui détourne toute l'attention vers ce qui n'en a pas, dont il faut qu'on s'occupe. Vous souvient-il qu'en 61, quand je suis parti, vous me disiez que j'étais fou de quitter Paris, qu'on m'oublierait, etc. ?

— Et depuis, je n'ai pu, à mesure, que me féliciter de plus en plus d'avoir eu le bonheur d'être aussi sage. Je ne me vois pas, mais pas du tout, faisant du charme aux pédés qui détiennent la littérature ou ce qu'il en reste, et respirant l'effluve de l'idéal anal auquel il faut qu'on se soumette pour qu'on s'occupe aussi de vous ! J'ai une meilleure hygiène ici pour le travail. De la joie avec chaque fleur, chaque herbe, chaque lumière. Nous aimerions bien vous avoir ici, vous voir au moins cette année.

De tout cœur avec vous : A. Guerne

Pour El-Etr, c'est tout de même moins grave : il est encore assez jeune pour changer de lieu.

* * *

Paris, le 3 juin 1974

Mon cher Guerne,

Il n'est personne sur terre qui ait l'esprit aussi peu juridique que moi. Cependant, en deux ou trois semaines, j'ai si bien réussi à m'initier aux subtilités, aux conneries j'entends, de la législation sur

les appartements que je pourrais ouvrir un cabinet. Nous serons peut-être mis à la porte²⁰⁶ mais pas aussi facilement que le souhaite le propriétaire. À mon âge, on devrait s'occuper plutôt d'un caveau que d'un logement. J'ai été en tout cas très sensible à votre offre de me trouver un gîte dans la région. Ce sera pour plus tard. Les possédants sont vraiment stupides : ils ne savent pas qu'ils perdront bientôt à peu près tout, ils s'attachent à des vétilles. Le même phénomène on le rencontre dans les régimes agonisants. Savez-vous quel paraît être le souci majeur des autorités espagnoles ? Alors que l'exemple portugais devrait retenir leur attention, non, elles s'intéressent à mes idées. Elles viennent en effet de faire saisir l'édition espagnole du *Mauvais Démon*, livre hérétique et blasphémateur²⁰⁷. Si je vous signale la chose, c'est parce que vous avez eu quelque indulgence pour cet opusculé, qui a passé presque inaperçu. L'Inquisition – ou ce qui en reste – semble plus curieuse, plus attentive. Que tout cela est bête !

Avez-vous appris dans quelles conditions serait mort le cardinal Daniélou ?²⁰⁸ Il paraît que le décès aurait eu lieu à la suite d'excès chez une call-girl dont certains journaux auraient donné le nom et l'adresse. L'effet de la cantharide sur quelqu'un d'aussi chétif ne pouvait qu'être funeste. L'événement me rend le personnage, que je n'aimais pas, plutôt sympathique. Je m'étais presque disputé avec lui, il y a une quinzaine d'années, à cause du péché originel, dont il essayait, durant un dîner mondain, de minimiser la signification. Je crois avoir réussi à lui démontrer que sans la Faute initiale l'apparition de Jésus était dépourvue de sens et inutile. Pourquoi serait-il venu – et pour racheter quoi et quoi ? Il conclut le « débat » par cette remarque vraiment idiote : « Vous êtes trop pessimiste ». À l'époque, cédant à la mode, il était teilhardien : ce qui peut expliquer qu'il ait été capable de proférer pareille bêtise.

Vous avez raison de me rappeler que j'avais été mauvais prophète quand je vous avais dit que vous regretteriez un jour d'avoir quitté Paris. Comment ai-je pu être aussi aveugle ? Hier, dimanche de la Pentecôte, ayant eu la flemme d'aller à la campagne (ce qui signifie deux heures de train !), j'ai proposé à Simone une promenade à Vincennes, pour y visiter la Foire du Trône (!). Spectacle à faire dégoûter un dinosaure. Le bois noir de monde. Le seul endroit respirable ce fut le petit cimetière de Charenton. D'ailleurs, à Paris même, le lieu le plus tranquille pour le promeneur est le Père-Lachaise, les jardins proprement dits étant envahis par ces légions d'octogénaires qui s'accrochent à la Capitale, alors qu'ils devraient aller consommer leur retraite en des endroits moins pollués. Le grand crime de la médecine est de sauver des cadavres.

Mille amitiés à vous et à Madame Guillemain,

E.M. Cioran

* * *

Paris, le 28 juin 1974

Mon cher Guerne,

Je viens d'apprendre qu'on vous a décerné un grand prix²⁰⁹. Je m'en réjouis mais n'ose vous envoyer des félicitations spéciales de peur de vous mettre de mauvaise humeur. Ce qui importe c'est qu'il y ait de l'argent à la clef, le reste est secondaire. Vous devriez profiter de cette occasion pour rappeler à Desclée qu'il est grand temps que *La nuit veille* se trouve de nouveau en librairie, disons à la même époque que le Novalis. Gallimard, heureusement, a changé d'avis²¹⁰. Madame Guillemain m'a fait un très grand plaisir en me communiquant la nouvelle. Nous avons passé, elle vous l'a dit sans doute, une excellente soirée chez vos amis de la rue du Bac. Elle a gardé toute sa vivacité et tout son mordant ; ce qui prouve bien que la campagne n'émousse pas l'esprit, comme on le croit si bêtement.

Il y a trois semaines, j'ai passé deux jours sur les bords du Léman. Il n'y a rien à faire : j'aime la Suisse, bien qu'elle soit devenue méconnaissable. Les indigènes y sont en minorité, en tout cas on ne les voit pas. On y parle espagnol, serbe, voire turc. En dix ans, votre pays a changé de visage. L'Europe imite point par point la Rome antique. Les nations repues sont condamnées inexorablement. Il est tout de même étrange que l'homme ne résiste pas au bien-être, qu'il y succombe tôt ou tard. (Détail révélateur : hier, un peu après minuit, on m'a montré, du côté de la Porte Dauphine, une foire bien particulière : le rendez-vous des partouzards... Tous ces messieurs-dames qui sortaient de leurs voitures pour traiter de questions capitales...). Babylone la Grande !²¹¹

Amitiés,

Cioran

* * *

Paris, le 20 octobre 1974

Mon cher Guerne,

Ce que vous m'aviez dit de vos poèmes est vrai : le « je » en est absent, ou plutôt il y est transcendé. Chose surprenante que cette vision presque objective chez quelqu'un d'aussi diaboliquement subjectif dans ses réactions, dans son être même. S'agit-il d'un « progrès »

spirituel ? Je le pense. En tout cas, le côté visionnaire l'emporte, même lorsque vous ne parlez que de paysages, d'éléments, en somme de perceptions. Je ne suis pas du tout d'accord avec le titre, qui ne traduit pas la paix à laquelle vous êtes malgré tout arrivé. « Rien de ce qui se tait n'est vraiment éphémère ». C'est cela qui donne le ton de vos poèmes, et non la colère (bien qu'elle y soit présente). Mais comme, suivant votre recommandation, je ne les ai pas encore tous lus, il se peut que, sur ce point, j'en arrive à modifier mon opinion²¹².

J'ai été content de vous revoir tous les deux et de vous trouver si vaillants²¹³. Je ne cesse de songer à la sagesse que vous avez eue de rompre avec cette ville. Pour moi, c'est trop tard, j'ai vécu trop longtemps au milieu de ces damnés pour pouvoir m'en séparer. Ma résignation n'est pas le résultat d'une rumination « philosophique », c'est tout simplement l'aveu d'une défaite. Il ne se passe pas de jour sans quelque rendez-vous, plus ou moins inepte, épuisant. Cela fait partie de mon existence, comme le vent et les nuages de la vôtre. Mais la différence est infinie.

J'espère que le Novalis paraîtra bientôt. Tenez-moi au courant.

Toutes mes amitiés à vous deux,

Cioran

* * *

Au Vieux Moulin, le 3 janvier 1975

Tourtrès 47380 Monclar

Mon cher Cioran,

Avec cette saloperie de postiers, on écrit désormais comme on jette une bouteille à la mer, sans savoir si, ni quand le message arrivera. Je suis content que vous ayez été sensible à la joie que respirent les poèmes, et heureux que vous les preniez un à un, tranquillement. Un progrès ? Je ne suis pas sûr d'avoir avancé moi-même en poésie, mais je suis sûr, spirituellement parlant, que la poésie a avancé en moi journallement ou presque, depuis mon retour de l'hôpital. Elle est ma vraie respiration puisque l'autre vacille et clignote. Enjambrer l'apparence pour rejoindre une vraie réalité, être partout en quête de l'image absolue, de la vision qui retentit partout. L'unique nécessaire. Toute la question est de savoir, d'apprendre par les autres si ce langage a encore cours. Et c'est parfois tragique.

Comment allez-vous ? Comment avez-vous traversé les « fêtes » ? Nous avons, ici, été enfermés dans un donjon de solitude et de silence total

pendant deux mois. Maintenant des lettres arrivent plus ou moins. Il fait un temps d'une douceur de peau de femme amoureuse. Des roses, des violettes, de jeunes feuilles aux arbres, mais oui, des mouches, un lézard au soleil hier, des pâquerettes dans l'herbe épaissie de la motte. Je fais tous les jours, lentement, une promenade de deux ou trois kilomètres. En novembre, j'ai croisé sur la route une mante religieuse du plus beau vert, et depuis huit jours – sauf qu'ils sont à une tout autre place sur l'horizon –, nous avons de fabuleux couchers de soleil estivaux, flamboyants, richissimes. Dans le puzzle délirant des saisons pulvérisées, il est probable qu'on trouvera des cristaux de glace en juin ou en juillet. Il faut une sacrée souplesse et une vie microscopiquement microscopique pour fréquenter nos présentes années et en connaître la grandeur ! Être une poudre d'homme, bien sèche et bien légère, si l'on ne veut pas glisser dans la masse et entrer dans la boue qui fait l'humide humanité contemporaine, gluante et tiède comme un crachat. (L'émission sur Novalis – heureusement – a disparu dans le marécage et ne sera pas diffusée. L'édition, jusqu'à maintenant, tient toujours.) Trop de cons imaginent que 75 sera catastrophique pour qu'on ne puisse pas, secrètement, se réjouir et se promettre du plaisir. C'est ce que je fais, en tout cas, pour vous, pour Simone, et pour nous à la suite.

Votre Armel

Chers Deux, je vous souhaite le calme, la santé, la richesse et la garde de votre adorable appartement. Je vous embrasse, votre amie Ellen

* * *

Paris, le 11 janvier 1975

Mon cher Guerne,

Vous parlez de votre « donjon de solitude et de silence total » pendant les grèves. Mais cette solitude et ce silence existent pour vous au-dehors des accidents de « l'histoire ». Pour moi, du fait de ce Paris que je ne puis quitter, parce qu'on ne quitte pas une maladie, les moments silencieux vraiment, je ne les connais qu'en pleine nuit. Les visiteurs de passage ne cessent d'attenter à ma solitude. Jusqu'à présent, je n'ai pas trouvé le moyen de les évincer de ma vie. Je suis trop lâche pour cela.

À quel point cette ville imite New York et le dépasse même, « l'événement » suivant vous l'apprendra : un samedi soir, vers la fin de novembre, j'accompagnai chez elle, du côté de Strasbourg-Saint-Denis, une amie mexicaine. Nous étions en train de bavarder, quand j'aperçois une bande de voyous qui approchait. Nous entrons dans la

maison et fermons la porte cochère. Ces misérables se mettent à la pousser ; la serrure étant cassée, j'ai tenu seul pendant trois ou quatre minutes, puis j'ai cédé. Heureusement que j'ai eu l'excellente idée de crier au moment où ils allaient nous assommer : « J'ai sur moi quinze mille francs. Les voilà. » Je passe sur les détails. Toujours est-il qu'on prit mon argent, et cela m'était indifférent, mais aussi mon portefeuille avec tous mes papiers (carte d'identité, etc.). Il a fallu faire des démarches, rester des heures à la Préfecture de Police avec des centaines de Noirs, arrivés de fraîche date. Une semaine après l'agression, je me trouvais (également un samedi soir) avec un ami chez une connaissance. Nous sortons vers minuit. Une heure après, un locataire (c'était rue Mazarine) est attaqué et blessé dans la cour de l'immeuble que nous venions de quitter.

Les autorités sont complètement débordées. Être « agressé » est si banal, qu'on a presque honte d'aller emmerder ces employés désabusés qui traînent dans les commissariats. L'un d'eux, à ma question si j'avais bien fait de tout donner sans résister, me répondit : « Si vous aviez résisté, vous seriez maintenant à l'hôpital ».

J'ai oublié de vous dire que mes agresseurs, ils étaient huit, n'avaient pas plus de 17 ans.

Ils étaient français, mais il paraît que les nouveaux touristes africains ne manquent pas de se signaler dans ce genre d'exploit.

Pourquoi l'émission sur Novalis a-t-elle été annulée ? C'est vraiment trop bête. Pensez-vous venir faire le service de presse lors de la publication prochaine des deux volumes ? Vous avez eu raison de vous déplacer et d'être ferme²¹⁴, car depuis, la crise s'étant aggravée, vous risquiez fort d'en subir les effets. Ces jours-ci on va sortir, en édition de poche, un de mes vieux livres au nom trompeur de *Tentation d'exister*.

Je vous souhaite, à vous et à Mme Guillemin, une année exempte de toutes ces catastrophes qu'on annonce : le donjon vous en préservera, j'en suis certain, puisque aussi bien il n'est là que pour vous défendre contre ces temps infâmes.

Mille amitiés,

Cioran

Tous mes vœux à vous deux. De tout cœur,

Simone

Paris, le 20 février 1975

Mon cher Guerne,

Je viens d'écouter l'émission consacrée à votre Novalis²¹⁵. Il est important qu'elle ait eu lieu maintenant, à la sortie des deux volumes : on les achètera peut-être., avant que les professeurs ne vous tombent dessus, car ils ne manqueront pas de ressentir comme une gifle vos commentaires ou plutôt vos explosions. Ces messieurs n'ont pas encore compris que tout livre, tout texte vivant doit être une déclaration de guerre, et qu'un écrivain n'est au fond qu'un conquérant, avec tout ce que cela implique d'échec et de plus grave que l'échec.

Ce que j'aime le plus chez Novalis, ce sont ses vues sur la maladie, sujet qui ne m'est pas complètement étranger. On a évoqué tout à l'heure le nom de Pascal, mais on a dit bien vite qu'entre lui et Novalis l'analogie ne pouvait être qu'extérieure (fragments, essais inachevés, etc.). Leurs affinités me semblent au contraire profondes et j'imagine très bien un Pascal sans foi associant, comme Novalis, la maladie à la volupté, ou faisant sienne cette confidence du *Journal de Weissenfels* : « Les hommes ne sont plus ce qui convient pour moi, de même que je ne suis plus moi-même à ma place au milieu des hommes ».

Détail important : deux lignes au-dessus, il est fait état d'une « conversation sérieuse sur le suicide » avec Langermann, le docteur de Sophie²¹⁶.

Je crois vous avoir déjà écrit que j'ai des ennuis du côté des yeux. Cela s'appelle « décollement du vitré », qui se manifeste par la danse plus ou moins gracieuse de figures géométriques. Il n'existe pas de traitement pour cette infirmité. Au point où j'en suis, le grand remède est la résignation et je dois reconnaître qu'il est efficace²¹⁷.

Merci encore de la joie que m'a apportée le Novalis. Et toute mon amitié à vous deux.

E.M. Cioran

* * *

Paris, le 6 mars 1975

Mon cher Guerne,

Fouad habite toujours rue de Seine. Je lui ai dit qu'il peut aller chercher les volumes chez Gallimard.

Personne n'a pu me dire si le prix Halpérine-Kaminsky comporte des millions. Tout ce qu'on sait, c'est que c'est un prix qui n'est pas

encore discrédité²¹⁸.

Pour l'instant, j'ai décidé de ne rien faire pour me débarrasser de mes « mouches ». Un oculiste assez calé m'a prescrit tout dernièrement un traitement que je ne peux suivre : des piqûres et des piqûres pendant des mois et des remontants violents, que mon organisme délabré ne saurait tolérer. D'un autre côté, je ne suis pas encore mûr pour l'acupuncture : il y faut une préparation morale, une petite conversion, mais puisque vous y croyez et en prônez les bienfaits, il n'est pas exclu que je finisse par y recourir un jour.

J'ai reçu hier la visite d'une Roumaine quelque peu timbrée, linguiste de surcroît, qui habite l'Allemagne, et qui y est malheureuse, parce que, m'a-t-elle dit, on s'y suicide beaucoup. Elle déteste les Allemands à cause de cela, et voudrait s'établir en France. Mais les Français se suicident aussi, lui ai-je répondu, comme d'ailleurs tous les peuples.

— Plus les Roumains, me dit-elle.

— C'est vrai, mais les Roumains sont des lâches, fut ma réplique. Elle s'en alla assez perplexe.

Voilà des nouvelles de Paris.

La question de l'appartement est suspendue pour le moment. Elle n'est certainement pas résolue, mais du moins nous n'y pensons presque plus, ou aussi peu qu'à l'incertitude générale, qu'au bordel universel.

Toutes nos amitiés à vous deux,

Cioran

L'émission sur Novalis n'a pas manqué d'une certaine tenue.

* * *

Paris, le 27 avril 1975

Mon cher Guerne,

J'ai vu le Novalis à la devanture de toutes les librairies dignes de ce nom. Un bon point pour l'époque. C'est tellement inattendu ! Vous avez dû avoir pas mal d'articles (je ne lis que le *Herald*, par pénitence et par masochisme). Est-ce que le prix est vraiment un prix ? J'espère que oui²¹⁹.

Vous me demandez comment vont mes yeux ? Plutôt mieux, en ce

sens que je me suis habitué à la présence de ces figures qui se font et se défont : une manière de spectacle ininterrompu, forcément banal. Un second ophtalmo m'a prescrit des médicaments, que je ne peux prendre sans ruiner complètement un estomac et un intestin délabrés. Ce printemps, comme tous les printemps d'ailleurs, ne m'a pas spécialement gâté.

Une bonne surprise ce matin : un mot et un colis d'une Roumaine qui a quitté Paris vers 1950 pour « s'établir » comme bergère dans le Gard, près de Lasalle. Elle habite seule à plus de deux kilomètres du village le plus proche, possède une cinquantaine de chèvres et gagne sa vie en produisant un fromage réputé dans la région. Elle m'écrit qu'elle a passé l'hiver dans une solitude totale. Elle était venue en France après la guerre, et, vite fatiguée de la vie de Paris où elle eut pas mal d'aventures, elle décida de commencer une existence toute différente. Il paraît que, tout au début, dans ce causse où elle logea dans une « maison » abandonnée, elle vécut dans un dénuement inimaginable. J'avoue que j'aurais envie de lui rendre visite, mais on m'a dit – et elle le confirme dans sa lettre d'aujourd'hui – qu'elle n'a de vitres qu'à une seule fenêtre : celle de sa chambre. Pour un crevé comme moi, ce serait imprudent. Si je vous ai parlé de cette fille, c'est qu'il est dans mon « destin » d'envier tous ceux qui ont eu la sagesse de foutre le camp d'ici.

Amitiés à vous deux,

Cioran

Simone et moi avons vieilli : avant, nous partions tous les dimanches pour la campagne, à soixante ou quatre-vingts kilomètres de Paris.

Maintenant nous tournons dans le parc de Versailles, nous nous promenons dans une serre. Il va sans dire que je fais de fréquentes incursions dans votre Jardin²²⁰.

* * *

Paris, le 21 juin 1975

Mon cher Guerne,

Vous finissez votre lettre du 3 mai sur une note triomphale, sur « l'impression d'être réellement entré dans la vie » depuis que vous êtes au Moulin. Je devrais dire, en ce qui me concerne, que je suis entré, moi, dans la conversation.

Visites, visites, je n'échapperai donc jamais à cette malédiction. Il faut reconnaître que ma mère m'a fait bavard, et que cela n'arrange

pas les choses. Je parle par rage de ne pouvoir me taire, par fureur devant mes capitulations, mes lâchetés, mon incapacité de hurler enfin un non ! à tout le monde. Mais je suis prisonnier de mes propres mensonges, et maintenant de toute façon il est trop tard pour protester ou reculer. Mon plus grand plaisir serait d'apprendre le sanskrit et de lire des textes subtils et exaspérants sur la délivrance. Au lieu de cela, mais à quoi bon ressasser des lamentations ?

J'ai vu, à la devanture d'une librairie, un livre paru chez Fayard, traduit par vous²²¹. Est-il intéressant ? J'entends l'avez-vous supporté jusqu'à la fin sans le détester ? Fouad m'a dit l'autre jour qu'on vous a décerné un autre prix. Lequel ? Je ne lis que le *Herald* et ignore ce qui se passe ici. Je suis en tout cas très heureux qu'on vous ait rendu justice – enfin. On voit toujours le Novalis un peu partout. Pourquoi n'exhumerait-on pas *Le Nuage d'inconnaissance* ?

Vous devriez le proposer pour le livre de poche catholique, où figurent déjà les *Récits du Pèlerin Russe* et cet admirable document *Mes missions en Sibérie* de l'archimandrite Spiridon²²². Je n'ai pas le courage de suivre votre conseil et d'aller dans le Gard. Je ne peux plus voyager, on ne peut plus voyager plutôt, dans une époque où on se déplace par millions. C'est tout juste si je risquerai, en août, un saut dans la direction de Dieppe.

J'espère qu'entre-temps Madame Guillemin a regagné des forces et vous aide à arracher l'herbe autour du Moulin.

Amitiés,

Cioran

Paris, le 7 avril 1976

Mon cher Guerne,

Tout ce temps-ci, j'espérais que vous alliez faire un saut de Nocé à Paris. Mais peut-être êtes-vous resté chez vous²²³. Le casanier que je suis devenu est tout à fait à même de comprendre votre horreur de tout déplacement. Vous ne sauriez imaginer à quel point voyager me semble inconcevable. Où aller, et pourquoi ? Je suis toujours envahi par des touristes, et je crois d'ailleurs que c'est leur indiscretion et leur vice ambulatoire qui m'ont guéri à jamais de la moindre envie de circuler. Non pas qu'en restant sur place je fasse quoi que ce soit de bien. Depuis un mois, je consulte experts et avocats au sujet de cet appartement qui joue dans notre vie le rôle d'une maladie à rechute, avec tout ce que cela suppose d'affolement périodique. D'un certain point de vue, le sentiment du provisoire n'est pas à mépriser ; d'un autre côté, que de temps gaspillé pour avoir le droit d'occuper un point dans l'espace ! Sans compter que le jargon juridique est pour moi le plus efficace des vomitifs. Les lois et les règlements ne s'inspirent pas du *Nuage d'Inconnaissance*.

Parfois il y a des compensations : j'ai passé la soirée d'hier avec Ernst Jünger. Il a 80 ans, et il en paraît 60. Un homme exquis, sachant tout dans plusieurs secteurs, dont celui de l'entomologie – où je ne suis pas spécialement compétent. Nous avons parlé de Saint-Simon et de Bloy, qu'il a pratiqués à fond, ce dernier depuis longtemps, l'autre depuis quelques années seulement. Avec cela, pauvre ou presque, isolé, injustement ostracisé, n'ayant eu aucun de ces grands prix qui déshonorent un écrivain. Je suis à peu près sûr qu'il aurait trouvé grâce à vos yeux, si vous l'aviez rencontré.

L'article en question²²⁴, j'aurais dû le reprendre en entier, suivant votre conseil, mais j'ai préféré – par paresse, bien entendu – le rafistoler. Une occasion de plus pour avancer dans le mépris de moi-même !

Nos vives amitiés à vous et à Mme Guillemin, Cioran

Paris, le 9 juin 1976

Mon cher Guerne,

Je regrette que vous n'ayez pas eu le courage de faire un saut jusqu'à Paris. Nous aurions pu nous voir éventuellement à mi-chemin. Ne négligez pas votre santé, votre « tension » j'entends. 22 est un signal d'alarme. Si vous méprisez les médicaments, soignez-vous aux

plantes : pour la tension justement, faites une orgie de grog, de feuilles d'olivier (en décoction) et d'aubépine. Absolument indispensable.

Canetti, en revanche, tout à fait contre-indiqué. Je le trouve subtil, parfois trop, intéressant malgré tout, mais très difficile à traduire. Dans l'état de fatigue où vous êtes, vous n'auriez pas dû accepter. Quel été en perspective !²²⁵

Par le même courrier, je vous envoie les nouvelles de Kleist, parues chez Aubier en édition bilingue, et en caractères trop petits pour mes yeux. Il y a tant de livres que je ne peux plus lire ! Je le constate avec une sorte de soulagement. Les effets de l'âge, je les sens moi aussi, mais j'ai sur vous la supériorité de l'indolence, avantage héréditaire, il est vrai, car lorsqu'on est né dans les Balkans on ne meurt pas d'épuisement, le surmenage y étant mal vu.

Ces imbéciles de moines vous ont donc trompé, et le *Nuage* restera à jamais épuisé²²⁶.

Très certainement Fouad publiera dans le prochain numéro de *La Délirante* des poèmes de vous.

Quant à l'appartement, rien de nouveau. Un détail infime de l'agonie contemporaine.

J'espère que Madame Guillemain se porte mieux que vous et qu'elle a ainsi la force de vous rappeler à la prudence.

Toutes nos amitiés à vous deux, Cioran

Au Vieux Moulin, le 15 juillet 1976 Tourtrès 47380

Mon cher Cioran,

Je n'ai pas pu, à cause du *Kleist* qui me dévore tout le temps (et c'est peu dire) que me laisse[nt] une fatigue mortelle et le délabrement de ma santé, je n'ai vraiment pas pu vous remercier de votre lettre et du livre que vous m'avez si gentiment envoyé²²⁷. Une déplorable traduction d'abrévés, que je connaissais, et dont il est heureux que vous n'ayez pas pu la lire. Mais avez-vous jamais lu l'effroyable allemand de Kleist ? Tout ce que j'ai jamais pu penser d'exécration au sujet de cette langue affreuse est dépassé, ressemble à un zéphyr, à un menuet délicieux devant ce teuton en tonneau. Incroyable. Irréspirable. Plus lourd, plus épais, plus boche, plus cochon de Poméranie, ce n'est pas possible ! Et les phrases contournées, bourrées d'incidentes qui s'entrecoupent avec des mots suspendus, ridicules, des inversions grotesques, une complexité de syntaxe à rendre fou Œdipe et enrager le sphynx, des répétitions, des lourdeurs de bétail

antédiluvien, tout cela pour vous dire bonjour, comment allez-vous ? – c'est incroyable, à se taper la tête contre les murs. Jamais je n'ai autant souffert pour remonter au français, même le plus médiocre.

Le Père Refoulé, au Cerf, après huit mois de fausses promesses et d'engagements non tenus, a finalement laissé tomber la réédition du *Nuage d'Inconnaissance* – et me voilà comme devant.

Bertil Galland, l'éditeur suisse, en fait autant avec mes poèmes. Chacun a eu sa lettre, bien sûr²²⁸. Mais à quoi bon ? Le fric, monsieur, le fric, et tout le reste n'est plus rien que considérations oiseuses. Je me demande souvent pourquoi les catholiques – et particulièrement les catholiques professionnels – sont aussi peu chrétiens, à tel point que n'importe qui d'autre aurait encore à leur en remontrer sur ce seul point d'humanité. Si l'on se faisait un idéal de l'indignité, du pape à la dernière des ouailles, ils seraient les rois. L'atroce histoire du Liban m'obsède. Et ce qu'est devenue la France aussi. Que peut-on faire dans un monde pareil ? Et vous, que faites-vous ? Je ne pèse plus que cinquante kilos. Ce qui veut dire que la cuirasse s'amenuise. Où serez-vous cet été ?

Amicalement : A.G.

* * *

Paris, le 3 décembre 1976

Mon cher Guerne,

Il y a deux ou trois semaines, un ami de Fouad, Jaujard²²⁹, poète et traducteur, m'a téléphoné pour me demander si au cas où on vous accorderait un prix important, avec argent à la clef, vous l'accepteriez. J'ai répondu : oui ! Eh bien, il paraît que c'est fait, mais vous connaissez sans doute la bonne nouvelle, qui m'a été communiquée hier soir par le même Jaujard, un de vos plus efficaces admirateurs. Il s'agirait de quelque chose comme 7000 N.F. Peut-être davantage. Pierre Béarn aurait fait campagne pour vous. Je suis vraiment content que vous ayez eu cette « récompense », si tardive qu'elle soit. Comme je n'y croyais qu'à moitié, je me suis bien gardé de vous donner de faux espoirs ; mais peut-être étiez-vous au courant de l'affaire. Le nom de ce prix, je l'ignore. Peu importe du reste.

Depuis dix jours, mon cerveau est en bouillie. J'ai fait la bêtise d'aller au théâtre (à mon âge !). La salle était à peine chauffée. J'ai beau me répéter qu'il ne faudrait aller nulle part, ma veulerie l'emporte sur mes résolutions. Avec une santé comme la mienne, tout contact avec le monde m'est funeste.

Avez-vous reçu *La Délirante* ? J'ai aimé « Rêve brusque », mais j'ai les plus grands doutes sur ma « Catastrophe », texte qui remonte à 1960 et que je n'ai pas eu le courage de réécrire.

Votre sortie contre Rilke ne me semble pas excessive. L'autre jour, j'ai essayé de relire *Malte*. Impossible. Il est sincère et cependant il fait faux. Comment expliquer cette misère ?

Quand le *Nuage* reparaitra, j'espère bien que le premier exemplaire sera pour le P. Refoulé. Ce pauvre type en fera une maladie, et je le vois même en passe de perdre la foi. Vous l'aurez sur la conscience²³⁰.

Mille amitiés, à vous et à Mme Guillemin.

Cioran

* * *

Paris, le 4 décembre 1976

Mon cher Guerne,

PS. J'espère que vous avez reçu ma lettre d'hier, avec la nouvelle.

François-Xavier Taujard (68, Bd. Pasteur, Paris 15e) me prie de vous donner la liste des écrivains qui ont eu le prix qu'on vient de vous décerner : Guy-Cadou, Jean de Boschère, Blaise Cendrars, Ribemont-Dessaignes, Jouve, Loys Masson. Le prix s'appelle, paraît-il, le Maudit.

Peut-être faudrait-il envoyer un petit mot gentil à Jaujard, qui s'est beaucoup démené pour vous.

Amitiés,

Cioran

* * *

Au Vieux Moulin, le 8 décembre 1976

Tourtrès 47380 Monclar

Mon cher Cioran,

Si je m'en tiens à la définition théologique de l'ange (votre peau d'homme et son contenu de misères mis à part), vous en êtes un. Vos deux lettres sont arrivées au même courrier : première nouvelle, en ce qui me concerne. Je n'étais au courant de rien et je n'ai, à ce jour, reçu aucune notification directe des inondations du Pactole à l'assaut de la motte du moulin – que la tempête a mutilé en lui cassant les

ailles, et où nous sommes tous les deux en assez mauvais état depuis le début de novembre. Fouad ne m'a, non plus, pas fait l'amitié de m'envoyer *La Délirante*, et je me demandais si ce numéro, annoncé pour fin novembre, était ou non sorti. Les prochains courriers vont faire croître mon impatience. Si vous voyez Fouad, dites-lui que ce n'est pas chic de sa part de négliger ses collaborateurs non-citadins. Évidemment j'écrirai gentiment à François-Xavier Jaujard (dont le nom me dit quelque chose, mais quoi ? – peut-être un article sur le *Novalis*).

Il m'a fallu deux mois pour obtenir de Gallimard les relevés de vente du *Novalis* (deux mille exemplaires qui ne remboursent pas l'avance) et de *Redburn* (près de trois mille exemplaires en deux mois. Étonnant). Je trouve qu'après le tintouin dans la presse, la vente de deux mille exemplaires de *Novalis* en dix-huit mois est plutôt mince. Qu'en pensez-vous ? J'attends ces jours-ci le contrat pour mes deux livres de poèmes qui devraient sortir au printemps. Le sacro-saint Comité de Lecture de Gallimard a finalement refusé *Le Jardin colérique* avec de bonnes paroles. Tant pis pour eux. On y a également refusé (ou plutôt remis à un examen en 1978) la proposition que je leur avais faite de rééditer « mon » *Hölderlin*¹³¹, épuisé depuis longtemps. Je chercherai ailleurs. Ils sont navrants dans cette boîte.

Bon. Je m'arrête. Je suis très, très fatigué. Et la nuit tombe. Tenez-moi au courant si vous avez du nouveau, et dites-moi ce que vous pensez de ma préface sur Kleist²³². Merci.

Amitiés à vous deux,

Armél

Paris, le 14 décembre 1976

Mon cher Guerne,

Cette préface est une des meilleures que vous ayez écrites. Elle peut être utile même aux universitaires. J'ai trouvé très suggestive votre observation sur la facture dramatique des récits qui reproduisent le rythme et l'intention des pièces. Quant à vos jugements sur Kleist lui-même, je suis disposé à les accepter en totalité, tellement j'avais peur qu'ils ne fussent trop restrictifs. Il vous faut comprendre que je suis à jamais marqué par l'impression que firent sur moi ses lettres, celles de la fin s'entend, il y a bien des années²³³. Sur la traduction, inutile de vous dire ce que j'en pense. Je n'ai lu que « Fiançailles à Saint-Domingue ». Admirable. Le reste suivra.

2000 ex., ce n'est pas si mal que ça, vu le niveau du public. De plus, n'oubliez pas qu'un livre dont on vend 1500 ex. est considéré comme un succès. Fouad m'a assuré vous avoir envoyé *La Délirante*. Pour ce qui est du prix, Jaujard seul peut vous donner des précisions intéressantes. Lui avez-vous écrit ?²³⁴

Depuis plus de deux semaines, je traîne une humeur d'assassin que les antibiotiques eux-mêmes n'arrivent pas à adoucir.

Les gnostiques avaient raison de haïr le corps. Vraiment, on aurait mérité une autre forme de cadavre. Dans l'état où je suis, je trouve étrange que des épaves s'accrochent à moi. Hier, un type que je n'ai vu qu'une seule fois dans ma vie, m'a téléphoné pour m'annoncer qu'il n'en pouvait plus, et qu'il allait peut-être se tuer. Je lui ai répondu qu'il était mal tombé et que je ne voyais pas très bien ce que je pourrais lui dire. Finalement, je l'ai exhorté à la résignation ou, en tout cas, à la temporisation. « Vous verrez plus tard ce qu'il y aura à faire. »

Ce qui est terrible avec le suicide, c'est qu'on ne peut ni le conseiller ni le déconseiller.

Amitiés à vous deux, Bonne fin d'année, Cioran

Paris, le 17 janvier 1977

Mon cher Guerne,

Je suis content que les choses tournent plutôt bien pour vous, du moins du côté des éditeurs. Arrangez-vous qu'il en soit de même du côté des médecins²³⁵. Car il faut se résigner à l'humiliation de se faire

soigner. À notre âge, tout craque, et on dirait que ces misérables organes ne sont là que pour nous jouer des tours. Je vois, quant à moi, très rarement un toubib, mais je suis sûr que chaque fois on finit par découvrir quelque infirmité nouvelle ou une aggravation de quelque autre. L'autre jour, poussé par un ami autrichien, je suis allé chez mon ophtalmo, que je n'avais pas vu depuis deux ans, quand on avait trouvé à l'œil gauche un décollement du vitré (mouches volantes.).

Maintenant on a détecté, à l'autre œil, un début de cataracte. L'ennui est que cet œil-ci est le seul normal, l'autre étant un parasite qui ne travaille pas ou presque pas. Enfin des emmerdements en perspective. Pour limiter les dégâts, j'ai pris la résolution de limiter mes orgies de lecture. Dans six mois, on me réexaminera, et on verra ce qu'il y aura à faire. Ne croyez pas que je me frappe ; je constate simplement que je suis le propriétaire d'une machine détraquée.

Comment avez-vous passé les fêtes ? L'avantage du Moulin est de vous mettre à l'abri des excès de toutes sortes. Simone étant partie pour la Vendée, j'ai été livré aux très grands risques des invitations et donc victime de cette suralimentation, fléau des sociétés finissantes. On ne devine que trop bien de quelle façon se terminera tout cela. Quel dommage que je ne puisse vous envoyer, à vous et à Mme Guillemin, une partie de mes visiteurs !

Amitiés,

Cioran

Paris, le 1^{er} juillet 1977

Mon cher Guerne,

Les trois livres sont arrivés. Cadeau considérable ! Je ne les ai pas encore lus en entier, car je préfère les « goûter » peu à peu. Tels qu'ils sont, ils donnent une image de vos véhémences, comme de la paix mystérieuse qui vous habite. Trois testaments agressifs, en même temps trois testaments sereins. Qui ne sent pas chez vous cette coexistence de deux mondes en apparence irréconciliables passe à côté de l'essentiel de votre nature. Je dois dire que l'aspect tempête est plus perceptible à première vue mais dès qu'on vous écoute vraiment on entend un silence d'au-delà de la vie.

Ce sont vos préfaces qui éveilleront le plus d'intérêt, à cause de leur frénésie contagieuse et de leur ton insolite. De la critique

incandescente. Vos poèmes demandent de la part du lecteur une complicité plus profonde, plus intime. Dans « Le Poète interdit » vous êtes allé jusqu'aux limites de vous-même. D'ailleurs « Rhapsodie » se maintient à ces extrémités. L'air y est raréfié mais, ô merveille, on y respire. Des adieux toniques en somme²³⁶.

Comment va Madame Guillemin ? À Paris, elle m'avait fait part de certaines inquiétudes. Mais elle est si remarquablement présente et sa vitalité est si débordante, qu'on ne peut pas prendre au sérieux ses appréhensions. Donnez-moi de ses nouvelles et tenez-moi au courant de l'écho qu'auront suscité vos livres.

Merci de tout cœur,

Cioran

Votre exécution de la langue allemande²³⁷ que je viens de relire à l'instant est si vertigineuse qu'on en oublie l'injustice, voire l'énormité.

On ne discute pas avec la Foudre.

Vous apportez jusqu'ici l'étendue, l'espace. Il n'est pas une ligne de vous qui n 'ait été écrite face au ciel.

Moi aussi, je vous remercie de tout cœur.

Affectueusement, a vous deux.

Simone

* * *

Paris, le 13 juillet 1977

Mon cher Guerne,

J'ai appris avec un grand soulagement que vous allez quitter bientôt l'hôpital²³⁸. Peut-être êtes-vous déjà au Moulin. Il m'a été impossible de vous envoyer un mot pendant que je vous savais menacé, de peur sans doute de verser dans les adieux. Tout ce temps mon angoisse était combattue par le souvenir de ce que vous m'aviez dit dans le Perche²³⁹ sur votre allégresse intérieure malgré le détraquement de la machine. C'était là le langage d'une victoire et les autres mots qui revenaient : sérénité, détachement, lumière, révélaient bien la réalité d'une force cachée devant laquelle le corps devait s'incliner. Et il continuera à le faire tant que se maintiendra en vous cette lumière. Restent vos activités. Il faudra consentir à les réduire considérablement. De toute façon, vous avez fait votre devoir. Travailler encore – à quoi bon ? Muez-vous en retraité, apprenez enfin la passivité. J'ai rarement vu quelqu'un d'aussi inapte à la

paresse que vous. On voit bien que vous ne venez pas de l'Orient. Si je suis encore en vie, je le dois uniquement à mes origines. Je n'ai pas abusé, non, de mes forces, et cependant mon état de santé est tout sauf bon. Il est vrai qu'il ne l'a jamais été.

Tâchez d'être sage – dans le mauvais sens du mot. Faites l'impossible : résignez-vous au repos ! Songez à Madame Guillemin, songez à vos amis, qui vous supplient de pactiser encore avec ce monde-ci. Votre E.M. Cioran

Paris, le 7 octobre 1977

Mon cher Guerne,

J'ai été content d'apprendre que vous vous soyez bien installé au Moulin pour l'hiver mais je ne peux pas dire que je sois content de votre état de santé. Vous aviez l'air si conquérant au printemps ! Le courage en tout cas ne vous manquait pas et j'espère bien qu'il ne vous a pas quitté. C'est votre arme – et quelle arme – contre les trahisons des organes. Si cela peut vous consoler, je vous dirai que je ne vais pas très bien non plus. Même ce maudit cœur que je croyais solide, il paraît qu'il commence à flancher. J'assiste à ma détérioration sans aucune espèce d'alarme, et avec même une sorte de satisfaction sardonique. Le malaise a toujours été ma condition, et cela continue, seulement en plus grave.

Fouad m'a montré l'article du *Figaro*²⁴⁰ : excellent, surtout le titre, j'entends le ton de célébration qu'il suppose : c'est toujours mieux qu'un commentaire mort, comme tout commentaire. J'ai appris aussi que les Relations culturelles auraient acheté un nombre important d'exemplaires de vos trois livres. Votre éditeur est sauvé mais cela doit vous réjouir pour une raison non négligeable : vous serez lu à l'étranger par des lecteurs sincères, car avides et solitaires (je pense à ceux de l'Est en spécial [*sic*]) qui croient encore au verbe, parce qu'ils ne sont pas usés intérieurement comme ceux d'ici. Écrire pour des inconnus me semble la seule excuse de l'écrivain.

J'espère que Madame Guillemin, dont le courage égale le vôtre et quelquefois le dépasse, arrive à faire face à toutes sortes de responsabilités prévues et imprévues. Qui vous aide ? J'imagine que vous devez avoir quelque chose comme une bonne. J'avoue ne pas pouvoir me figurer les détails de votre vie quotidienne. Quel désastre que le temps !

Mille amitiés à vous deux,

Cioran

Nous parlons souvent de vous et de Madame Guillemin : nous voudrions tellement avoir de bonnes nouvelles de vous. Je commence une autre année au lycée en pensant de plus en plus à la retraite (not quite the right spirit ! 241). A vous deux, affectueusement.

Simone

* * *

Cambo, le 25 octobre 1977

Mon cher Cioran,

Déjà quinze jours depuis que j'ai reçu votre lettre qui m'a suivi ici, à Cambo, où je suis en traitement depuis le 26 septembre – et je pars demain rejoindre enfin Mme Guillemin restée seule au moulin, prise dans l'inquiétude et les difficultés quotidiennes, puisqu'elle est sans voiture ni chauffeur. En vérité, je voulais vous écrire depuis la fin juillet, à l'hôpital, où mon seul souhait eût été de parler avec vous. J'ai lu là-bas la *Célébration hassidique* d'Elie Wiesel (le bulletin du Seuil avait reproduit une phrase de vous qui m'avait alléché²⁴² – et j'ai été, moi aussi, ravi de cette lecture autrement authentique que les platitudes de Buber, avec ce parfum des Carpathes qu'on y respire). Je venais de faire le difficile apprentissage de plusieurs agonies, qui m'ont finalement recraché de ce côté-ci sans que je sache ni comprenne pourquoi. Et vous étiez le seul avec qui je désirais parler, ou plutôt à qui je voulais soumettre une brusque lumière qui m'était venue quant à la raison de l'éternelle persécution dont les Juifs, depuis toujours, ont à souffrir. À cause de Wiesel, justement, et de cette manie qu'il a de réserver aux seuls Juifs, à l'exclusion de tous les autres morts, la souffrance dans les camps nazis. Ce n'est pas encore une chose que je puis écrire nettement. Mais à vous, je désirais en parler. Nous en parlerons si jamais nous ne mourons pas avant, vous ou moi. J'ai appris aussi qu'il est terriblement difficile de mourir, tous les organes, au dernier moment, s'insurgeant, se révoltant d'avoir à quitter l'unité qu'ils composent. De cela aussi, j'aimerais parler avec vous.

Je suis arrivé ici très au-dessous de ma ligne de flottaison, vidé de forces, sans plus aucune marge. Il semble que j'aie pu refaire un peu de tissu moral et que la respiration (toujours insuffisante) ait gagné cependant un peu d'ampleur et de souplesse. C'est du côté du cœur que se tient le danger, et je m'en réjouis : c'est beaucoup moins atroce et beaucoup plus normal. La question est de savoir si, oui ou non, il sera possible de traverser l'hiver²⁴³. Car nous n'avons personne pour nous aider au moulin, et notre installation dans le presbytère (qui

n'est pas terminée) ne présente que peu d'avantages (la montée sur la motte et les marches des étages à éviter). Comment faites-vous, avec vos six étages, si le cœur souffle ?

Je coupe court, pour ne pas manquer le courrier.

Mille choses de nous deux à vous deux.

Armel

* * *

Paris, le 24 novembre 1977

Mon cher Guerne,

J'ai été très content de votre lettre du 25 octobre et aussi de celle que vous avez adressée à Lafaye, qui me l'a lue l'autre jour au téléphone. Je ne sais comment vous allez résoudre les « problèmes » immédiats, mais l'important est que vous soyez ensemble au Moulin. L'hiver sera vraisemblablement dur. Il faudra essayer d'y faire face. Après trente ans de sabotage, vous êtes enfin reconnu, vous comptez pour beaucoup de jeunes et même pour certains vieux. La notoriété, vous me direz, est plus pénible à supporter que l'anonymat. Oui, sans doute, mais après tout on finit par s'en accommoder, en attendant que succès et échec se vident irrémédiablement de tout contenu.

Depuis environ six semaines j'ai des ennuis de santé, à la fois sérieux et grotesques, sur lesquels je ne m'étendrai pas trop. Tout cela a commencé par une sorte de malaise au sein droit. J'ai vu jusqu'à présent plusieurs spécialistes, avec ce que cela implique de radios et d'analyses. Il paraît qu'il ne s'agirait pas d'un cancer mais d'une gynécomastie bénigne, dont ces messieurs ne trouvent pas la cause. Le médecin que j'ai vu en dernier m'a demandé si je faisais du tennis. Cette question m'a ouvert les yeux sur les origines de mes malheurs. À Dieppe, dans ce misérable grenier que nous avons eu la folie d'acheter²⁴⁴, j'ai manié comme un fou le tournevis pendant des journées entières. Il fallait fixer des planches à des chevrons en chêne. Je me rappelle qu'un soir, après cinq heures d'effort ininterrompu, j'ai eu mal à la poitrine, qui, par la suite, est devenue plus sensible que de coutume. Mais je ne veux pas continuer plus longtemps sur ce chapitre.

Il se peut que ce que j'avance ici ne soit qu'une hypothèse et que la véritable raison soit ailleurs. Après la chute que j'ai faite cet été, me voilà embarqué maintenant dans une suite d'emmerdements dont je n'entrevois pas la fin. Du moins aurais-je compris qu'il ne fallait plus faire de projets et ne plus miser sur son avenir. Je le savais, mais

imparfaitement, je le sais à la perfection depuis que je visite des laboratoires.

Vous avez raison de dire qu'il est difficile de mourir, que les organes protestent et s'insurgent. Un jour pourtant ils capituleront eux aussi, comme nous aurons capitulé en acceptant l'idée de la mort.

Je crois qu'on peut tout supporter à condition de cesser de se prendre au sérieux. À quoi bon se tourmenter à cause d'un corps indigne ?

J'espère que Mme Guillemin est un peu plus gaie ou tout au moins plus sage que nous.

Mille amitiés,

Cioran

Paris, le 24 avril 1978

Mon cher Guerne,

Quel long silence ! J'ai peur que vous n'alliez pas bien. Je viens de téléphoner à Lafaye qui m'a donné de vos nouvelles, en partie rassurantes (côté poèmes), en partie préoccupantes (côté santé, refus de manger). Pourvu que vous retrouviez votre entrain de jadis !

Les *Récits hassidiques* sont enfin réédités. J'y suis pour quelque chose, parce que j'ai beaucoup insisté auprès de Bourgois pour qu'on les déterre. J'ai cru comprendre qu'on vous enverrait bientôt 500 000 francs et une dizaine d'exemplaires (10 000 francs, le prix de vente).

Je ne puis vous parler de moi sans honte. Les autres m'ont possédé, vidé, liquidé. Sans le refuge intermittent de Dieppe, je serais moins qu'une chiffre. Que faire ? Rien. J'aurai connu au moins ce que signifie une vieillesse indigne.

Comment va Madame Guillemin ? J'espère qu'elle n'est pas trop découragée, malgré ses dispositions pour la vision juste, implacable. Vous la rendriez moins malheureuse si vous acceptiez de vous nourrir, de pactiser avec ce qu'on s'obstine à appeler la « vie ». Faites donc un effort pour vous et pour nous !

Amitiés,

Cioran

Au Vieux Moulin, le 27 avril 1978 Tourtrès 47380 Monclar

Mon cher Cioran,

Joie de voir votre écriture ; chagrin de la trouver un peu souffrante. Et au même courrier, la lettre de Christian Bourgois m'annonçant le chèque du Rocher et cinq exemplaires, que j'attends donc avec toute la surprise émerveillée et claironnante d'une intervention angélique (dans ce monde sordidement « économique » et horriblement sanglant) et le miracle de l'amitié. Ce monde de l'édition est décidément loufoque : republier ce pâteux ouvrage de Buber (« votre belle traduction de l'admirable livre de Martin Buber », écrit C.B.) quand la *Célébration hassidique* d'Elie Wiesel est cent fois meilleure et se trouve partout pour une dizaine de francs ! Avez-vous vu la réédition du *Nuage d'Inconnaissance* dans cette même collection « Points-Sagesses », du Seuil, assez remarquable dans l'ensemble ? Les *Récits d'un pèlerin russe*, *La Philosophie éternelle* d'Aldous Huxley, *Esprit zen*, *esprit neuf* de Shunryu Suzuki, entre autres. Comme la douleur que j'ai dans les os des bras – arthrose due à l'insuffisante oxygénation du sang – m'interdit de poser les coudes sur une table, donc d'écrire à la main, je lis beaucoup, ou plutôt je fais ou refais de grands parcours ici ou là. Physiquement, c'est un travail énorme et un effort immense de seulement survivre avec ce petit reste de mes restes perdus à chaque fois à l'hôpital ; tout à fait contre mon caractère d'être ce ridicule lumignon comme une bougie soufflée. Le temps est étalé autour de moi, prenant des proportions inimaginables avec tous ces instants qui n'en finissent pas. Je pense à vous beaucoup, prolongeant des conversations de mon seul côté, qui ne peuvent s'adresser qu'à vous. Mais comme écrire m'est impossible. Et la machine un moyen incongru. Car la tête est bonne et le cœur reste chaud, quoique exténué parfois. *Et castigatio mea in matutinis*²⁴⁵, comme dit le psaume : je me réveille plus fatigué qu'en allant au lit, subissant une épreuve quotidienne de mise en route de l'organisme qui dure trois ou quatre heures. Sévère pénitence. Difficile à comprendre ; plus difficile à admettre. Mais peut-être est-ce un privilège que ce long apprentissage élaboré de la mort ? En tout cas je sais qu'il se fait derrière la souffrance un rafraîchissement, un éclaircissement singuliers en dépit de toutes les amertumes et les accabllements qu'elle traîne. C'est étonnant, mais il y a de ce côté-là une issue, et l'on en vient (bien malgré soi) à vérifier que les ascètes de toutes les religions, qui ont pourtant si souvent l'air d'avoir vécu à contre-vie et nous irritent jusqu'au dégoût, tenaient là quelque chose de vrai. Un au-delà des choses, ouvertement perceptible ici-bas, maintenant, et qui laisse

l'intelligence moins dupe d'elle-même, plus modeste en dépit de tout ce qu'elle peut faire, entreprendre, obtenir dans l'univers de ses images qui ne sont, finalement, pas l'image de quelque chose. Des abstractions. Babel. Tandis qu'il y a, tout près de nous, inaccessible à la pensée mais là, tout simplement, un miroir vivant, une source sans question ni réponse. Et l'on est sur le bord. Plus envie de parler, sauf peut-être par amitié pour l'être, qui est tout autre chose que l'existence, et même peut-être son contraire. Je veux dire que la logique forcée de nos langages ne nous permet plus d'évoquer ce qui est, tout simplement, que sous la forme absurde du paradoxe. Le plus simple nous échappe toujours, c'est évident du côté du langage et de la pensée formelle (puisqu'il faut la parler au-dedans de soi), mais c'est en fait le seul aimant qui nous attire, la clef qui nous explique, le lieu même de notre nature et la terre natale de tout génie où l'on peut effectivement se rendre, dans tous les sens du mot, quand on a enjambé son moi. La voie directe, en quelque sorte, alors que les chemins de l'intelligence, quoiqu'on fasse, y mettent inévitablement une réfraction de plus et mènent au verbiage. La prison. Ceux qui s'en prennent au langage sont des imbéciles : sans langage, c'est le bain. On en sait quelque chose dans les pays bâillonnés de l'Est et dans les nouvelles viandes de nos récentes générations, ici, chez les intellectuels à système et chez la masse amorphe et démocratisée, où l'on se piétine aveuglément, faute de vocabulaire, incapable désormais d'une seule aspiration libératrice, d'un élan, quel qu'il soit, qui aille plus loin que le nombril. Cadenassés, verrouillés, conditionnés. Des infernaux contents de l'être. La condition humaine au-dessous du niveau du plus morne vestige et de l'ultime et basse trace d'humanité, exception faite de la seule vivante et formidable part de la souffrance et de la mort violente, qui est sans doute la grâce unique et sûrement l'étendard de notre monde contemporain.

C'est dans ce paysage que survient, ou plus exactement tombe le fruit parfaitement miraculeux de votre longue et insistante intervention auprès de Bourgois. Il faut vous résigner, mon vieux, à admettre que cette « vieillesse indigne » contre laquelle vous protestez vous aura, quant à moi, permis de devenir, très objectivement, ce qu'on appelle un ange, autrement dit le messager absolument incohérent et raisonnablement inadmissible d'une Providence qui fait très harmonieusement ce qu'elle veut pour arranger les choses comme il faut et au juste moment. Je n'ai personnellement aucune peine à l'admettre, parce que véritablement nous avons vécu tout ce difficile hiver dans un parterre de miracles.

Mme Guillemin, qui va bien et qui n'a rien perdu de ses aptitudes à la vision juste et fort implacable des choses (et qui en a vu de toutes

les couleurs plus que sombres avec moi depuis un an), avait écrit à Monique Pouban de vous téléphoner pour vous donner des nouvelles. Il y a de cela trois ou quatre semaines. Elle devait vous expliquer pourquoi je n'écrivais pas. Nous étions tranquilles de ce côté-là. Vous avez bien fait d'appeler Lafaye. Mais vous savez, de loin, on ne se fait guère une idée de ce qu'il en est. Jean-Pierre Sicre (Phébus) est venu samedi et dimanche derniers avec son amie. Dans une semaine, ce sera François-Xavier Jaujard (Granit), par amitié et pour le S.P. du *Temps des signes*, impeccablement réédité chez lui²⁴⁶. N'allez surtout pas vous figurer que je refuse de manger. J'ai un régime hépatique sévère et ce sont les suites de la pancréatite qui me laissent invalide du ventre. Je fais tous mes efforts pour rajouter un peu de poids et de forces à mes quarante-huit kilos. Je pilule, granule, gélule avec la constance et la régularité d'une pendule. Je passe un quart d'heure épuisant tous les matins à l'aérosol. Personne ne peut dire sans injustice que je ne fasse pas tout ce qu'il faut, ni que le moral soit mauvais, au contraire. Je commence même à pouvoir descendre en voiture avec Mme Guillemin, de temps à autre, à Tombebœuf pour les courses, ce qui simplifie les choses. Mais pratiquement, je ne peux rien faire, aucun mouvement, aucun effort, faute de souffle. Au presbytère, heureusement, nous sommes bien installés. Ah ! si vous pouviez, un jour, arriver jusqu'ici ! Je vous embrasse et Simone aussi.

Armel

Oui, nous pensons et parlons beaucoup à vous et de vous. L'hiver était terrible pour Armel (et moi). Être là comme une idiote sans pouvoir aider ou soulager, C'est une situation profondément triste. Nos amis ont été adorables en ce qui concerne notre aménagement a l'ancien presbytère. Sans eux, nous serions probablement encore au moulin ! Et lorsque je monte quelquefois au moulin, je me demande comment nous avons fait pour y vivre seize ans. Le temps est mortel pour Armel, car il change a peu près tous les jours. C'est cela, justement, qui le fatigue énormément. Si un jour je vais a Paris, je vous ferai naturellement signe de vie. Mais quand ? Je n'en sais rien. Je suis très lasse, de la vie et de la mort. Pourquoi dites-vous « vieillesse indigne » ? Nous en sommes tous là !

Je termine, en vous embrassant de toute mon amitié, j'aime Simone et la trouve belle, chose principale que je demande à une femme, vu que je me trouve intelligente pour deux ! !

Eh bien, sérieusement, je vous aime tous les deux, votre amie Ellen.

* * *

Paris, le 28 mai 1978

Mon cher Guerne,

Le contraste entre votre vigueur spirituelle et votre condition physique, si bien perçu et expliqué par vous,

5 juin. La phrase que j'avais commencée il y a une semaine, je devrais la finir maintenant, puisque sur le coup il me fut impossible de l'achever. Que s'était-il passé ? Mon cerveau cessa soudain de fonctionner. Ce fut le début d'une très mauvaise grippe que je traîne encore. Plus malchanceuse que moi, Simone fait de la température depuis trois semaines. Un jour, à la suite d'une hémorragie, elle m'annonça qu'elle était certaine d'avoir un cancer. Douleurs nocturnes, compressements, etc. Nous avons vécu des journées de cauchemar, car pour avoir le résultat il a fallu attendre une dizaine de jours. Vous imaginez nos angoisses et nos imaginations, les radiologistes ne voulant faire aucune prévision susceptible d'atténuer l'anxiété : ce refus de se prononcer, quand on sait qu'il n'y a rien de grave, participe du sadisme. Tous ces instruments sont maniés par des tortionnaires. Il faut attendre le verdict du spécialiste, telle est leur thèse. Nous sommes plus calmes maintenant, bien que l'homme de l'art ne parvienne pas à déceler la cause de cette fièvre persistante. Le drame d'avoir un corps, vous le connaissez mieux que personne mais ce que j'admire chez vous ce sont ces moments que vous évoquez pendant lesquels aucun trouble ne vous atteint : merveilleux détachement qui annihile la mort, laquelle ne fait plus qu'une piètre figure d'intruse. N'empêche qu'un endroit de votre lettre m'a déchiré le cœur : « Le temps est étalé autour de moi, prenant des proportions inimaginables avec tous ces instants qui n'en finissent pas. » Je comprends cela, je sais ce que cela veut dire, et je ne trouve aucun mot, aucun conseil, aucun mensonge qui puisse vous aider à en triompher. C'est l'horreur pure. Toute ma vie j'ai eu des accès d'ennui, qu'il m'a été impossible de combattre et qui m'ont empêché de faire quelque chose de suivi, de consistant, de sérieux. Je leur dois du moins le privilège de saisir les malaises des autres, de me les figurer en détail, singulièrement lorsqu'il s'agit de la perception du temps, du plus grand ennemi que l'homme ait à affronter.

À partir de demain je vais sortir et j'irai chercher le *Nuage*. Jaujard a bien fait de rééditer *Le Temps des Signes*. Jamais vous n'avez été aussi présent qu'en ce moment. Quelle injustice (ou quel dessein secret !) d'être cloué au lit au tournant, littérairement s'entend, le plus favorable de votre « carrière ». La Providence a de ces ironies.

Bon courage et affectueuses pensées,

Cioran

Pour Madame Guillemin,

Chère amie,

Merci de votre lettre et tout particulièrement de ce passage où vous dites que vous êtes « lasse et de la vie et de la mort ». C'est exactement ce que je ressens tous les jours, et je me demande comment, avec de pareilles sensations on arrive à continuer. Malgré le ridicule de l'entreprise, faisons notre devoir de vivants jusqu'au bout.

Mille amitiés, Votre Cioran

Chère Madame Guillemin, cher Armel,

Je découvre qu'il faut plus que du courage à affronter certains moments et une manière d'héroïsme à continuer simplement. Aussi ne se passe-t-il pas de jours sans que vous soyez l'un et l'autre présents. Je pense à vous et vous dis mon amitié,

Simone

* * *

NOTES

1. — En 1960, à Tourtrès (village du Lot-et-Garonne), Guerne avait fait l'acquisition d'un moulin à vent (datant du début du XVII^e siècle). Après l'avoir lui-même restauré, il s'y installera en 1964, quittant ainsi définitivement Paris.

2. — Il s'agit du désormais célèbre 21, rue de l'Odéon – où Cioran venait d'emménager et où il demeurera jusqu'à sa mort.

3. — Guerne traduisait alors les *Poèmes et Sonnets* de Shakespeare, qui paraîtront en 1964, chez Desclée de Brouwer. Comme il le confiera à plusieurs reprises à Cioran, il n'aime pas la poésie de Shakespeare ; il s'en explique notamment dans sa lettre du 31 mai 1962 (LGC, p. 64-65).

4. — Possible allusion à la guerre d'Algérie (qui prendra fin l'année suivante).

5. — *La nuit veille*, œuvre parue en 1954 aux éditions Desclée de Brouwer (rééd. en 2006, *In Texte*, coll. « D'Orient et d'Occident »). Il fallut à Guerne vingt ans pour mettre au point cette étonnante exploration métaphysique et poétique du rêve, envisagé – loin de toute perspective d'élucidation ou d'analyse rationnelle – comme un lieu d'accès privilégié à l'intériorité de l'esprit humain, et, plus radicalement, comme un lieu d'expériences religieuses. Au reste, rédigé dans une langue aussi troublante que créative, *La nuit veille* invite le lecteur à pénétrer la *littéralité* du rêve, à faire sien son étrange langage, à refuser la réduction, la dénaturation de l'interprétation. Dans sa préface, Guerne dénonce avec violence « la désolante humanité contemporaine [qui] cherche par tous les moyens [...] à échapper à son âme » ; tel est aussi, par conséquent, l'objet de ce livre : rappeler à l'homme moderne, extérieur et mécanisé, qu'il est d'abord dépositaire d'une vie intérieure, et qu'il a le devoir, avant de mourir, d'affronter le mystère que celle-ci représente, sans recourir aux formules trompeuses du progrès scientifique, qui, par nature, ne côtoie que la matière quantifiable et ignore l'activité propre de l'esprit. Un livre profondément subversif, en somme.

6. — L'« admirateur passionné » est Manuel Nunez Morante, un ami de Cioran (voir C, p. 298, 676).

7. — Dans sa lettre du 22 septembre (LGC, p. 10-11), Guerne invitait Cioran à lui rendre visite au moulin : « Vous dites au revoir ici ou là, remettant à plus tard les choses urgentes qui sont celles dont on

peut le mieux se passer ; vous allez à la gare tout bêtement, prendre un billet pour Marmande (via Bordeaux) et à Marmande vous trouvez un Guerne automobiliste qui vous attend. L'inaccessible est à vous, drapé dans un automne somptueux, au milieu des vendanges, le doigt posé sur l'inexistant remontoir de l'existante horloge du temps de Dieu. » Les invitations de Guerne, toujours très chaleureuses, sont nombreuses au sein de cette correspondance : pourtant, Cioran et Simone ne se rendront au moulin qu'une seule fois (le 10 ou 11 septembre 1963).

8. — Guerne avait adressé à Cioran un exemplaire de son *Testament de la perdition*, recueil de poèmes paru en août de la même année chez Desclée de Brouwer.

— Plus bas, les mots cités sont extraits du poème « Quelqu'un » (*Ibid.*, p. 22).

9. — Il est bien sûr très souvent question, dans les lettres de Guerne qui suivent celle-ci, de l'accident, de l'évolution de l'état de santé d'Ellen Guillemin et des graves difficultés matérielles que le poète rencontre. Hélas, les réponses de Cioran à ces courriers (lesquels sont au nombre de vingt-huit et couvrent la période 30 octobre 1961-25 juillet 1962) n'ont à ce jour pas été retrouvées. Certains propos de Guerne permettent cependant d'entrevoir l'immense réconfort qu'il y a trouvé : « Votre lettre, mon vieux, m'a apporté un réel secours au dernier moment. C'est comme cela. Je ne saurai peut-être jamais où sont passées les heures depuis le 26 octobre à midi, mais je sais où sont celles d'aujourd'hui. C'est mieux. Je dis que c'est votre lettre, mais je sais que c'est vous, votre cœur à tous les deux. Il y a quand même des cas, dans ce malheureux monde, où cela SERT d'avoir un cœur. Et le courage revient à ceux qui n'en avaient plus. Timidement, mais cela change tout. » Puis, plus loin : « Votre lettre m'a tiré par les cheveux au dernier moment. C'est utile, ça, vous savez, et l'on ne s'acquitte pas d'un merci. » (*LGC*, p. 14-15). Ellen Guillemin subira plusieurs interventions chirurgicales lourdes, et ne commencera à se rétablir, lentement, qu'à la fin du mois de mars 1962. Durant toute cette épreuve, les lettres de Guerne oscillent – au gré des progrès et rechutes qu'elles décrivent – entre espoir et découragement ; leur lecture est parfois déchirante. Par ailleurs, on sait que Cioran, Gabriel Marcel et Jacques Deschanel (directeur de collection chez Desclée de Brouwer) firent leur possible pour que *Testament de la perdition* fût couronné par le Prix catholique (il y avait du « beau fric », comme dit ironiquement Guerne, à la clef), mais tel ne fut pas le cas. En janvier 1962 (*LGC*, p. 41), néanmoins, Alain Bosquet adressera à Guerne vingt-sept chèques (équivalant à plus de 150 000 F) rassemblés lors

d'une souscription en sa faveur (à laquelle participa Max Ernst). Guerne fut bouleversé par ce témoignage d'affection (la plupart des souscripteurs lui étaient inconnus). Notons que Cioran lui-même envoya de l'argent à son ami (*LGC*, p. 43).

10. — La lettre en question est celle du 29 octobre 1961. Elle est la « première » reçue par Guerne suite aux multiples envois qu'il avait effectués de *Testament de la perdition*. De fait, il en recevra très peu (voir : *LGC*, p. 21 et 46).

11. — À la fin de la lettre de Guerne du 12 septembre 1962, Ellen Guillemin avait ajouté ce mot : « Cher Monsieur Cioran, Armel a réussi à se casser le poignet ! Il souffre. Qu'attendez-vous pour venir ? » (*LGC*, p. 77).

12. — *LGC*, p. 75.

13. — Guerne disposait toujours, à cette époque, de son appartement parisien du 26, rue de la Montagne-Sainte-Genève, dans le V^e arrondissement. Ellen Guillemin envisageait de s'y rendre début novembre (*LGC*, p. 78), – ce qu'elle ne fera pas, finalement.

— Cet appartement était d'ailleurs si petit qu'il inspira à la compagne de Guerne ce mot charmant : « À Paris, rue de la Montagne-Sainte-Genève où nous demeurions avec Armel, l'espace était si étroit que lorsque le soleil entrait il fallait que je sorte... » (propos rapporté par Joël Dury [neveu d'Armel Guerne]).

14. — C'est-à-dire : de traduire le poème de Shakespeare intitulé... « Le Viol de Lucrece ».

15. — Le 25 juillet 1962, Guerne avait en effet informé Cioran qu'il projetait de traduire le *Tao TKingde Lao Tseu* (*LGC*, p. 73). (Cette traduction paraîtra [avec préface et commentaires] en 1963, au Club français du livre.) Le 11 mars, il lui écrira : « Moi, je suis enchanté du *Tao* (dont j'ai déjà dix poèmes qui tiennent) et je crois que ce sera bien – pour autant que le français puisse un peu se prêter au processus inverse du chinois. Ce qu'il faut, n'est-ce pas, c'est faire sentir la pointe subtile, piquer le vif, et chasser le ton moralisateur que prend notre langage. » (*LGC*, p. 90).

16. — Guerne avait, une fois de plus, invité Cioran à découvrir le moulin, dans sa lettre du 11 mars (*LGC*, p. 89).

17. — Guerne était en effet menacé d'être expulsé de son appartement parisien (*LGC*, p. 91). Il y aura un procès, qu'il perdra. Plus tard, le 5 octobre 1964, il confiera à son ami Dom Claude Jean-Nesmy (1920-1994), moine bénédictin de l'abbaye Sainte-Marie de la Pierre-

Qui-Vire : « J'ai quitté définitivement Paris depuis le 1^{er} avril [1964], expulsé de mon appartement sans regret. Mon Dieu ! comme on oublie vite et merveilleusement les cachots ! Le moulin continue sur nous sa chaleureuse bénédiction silencieuse et transparente, où tout reprend ses proportions véritables. » (*GDCJN*, p. 103-104). Guerne ne regrettera jamais Paris : il interprétera même cette décision de justice comme une invitation de la Providence à demeurer au moulin.

18. — Photos que Guerne avait jointes à sa lettre du 2 octobre. L'une est reproduite dans *LGC*, p. 94 ; l'autre dans *Armel Guerne « entre le verbe et la foudre »*, Collectif, Collection Une saison en poésie, Bibl. Charleville-Mézières, 2001, reproduction n° 68.

19. — Le vendangeon (appelé aussi aoûtat ou rouget) est une larve de l'ordre des acarïens dont la piqure provoque de fortes démangeaisons. Boudin est le chien de Guerne.

20. — Le jugement du tribunal des hommes, écrit Guerne, me chasse de mon appartement dans les trois mois. Bien sûr, nous faisons appel pour gagner du temps. Mais n'était le gros emmerdement ruineux du déménagement à faire, mon Dieu, comme il aurait raison, 'absolument' ! » (*LGC*, p. 93).

21. — Cioran en fait mention dans ses *Cahiers*, à la date du 23 septembre 1963 (p. 181).

22. — Jacques Masui (1909-1975) dirigeait alors la revue *Hermès* et avait demandé à Guerne de traduire pour celle-ci un texte de George Russell (1867-1935), poète irlandais dont le pseudonyme était A.E (*LGC*, p. 94).

23. — Il s'agit du *Livre des Mille et Une Nuits*, qu'on avait proposé à Guerne de traduire de l'arabe (lettre du 5 février 1963, *LGC*, p. 86) et qui sera publié au Club français du livre en 1966 (six volumes). Les jugements du poète sur cette œuvre anonyme sont, pour la plupart, sévères. Un exemple : « *Les Mille et Une Nuits* m'emmerdent considérablement ; mais c'est une bonne discipline, quand même, que ce pensum à aligner tous les jours, coûte que coûte. Evidemment, si c'était bien, ce serait mieux ! Cet Orient est foncièrement bâtard, et je le trouve crapuleux dans son luxe, pouilleux dans ses fastes, misérablement pauvre à côté de la vraie pauvreté. Le *Voyage* de Nerval, ses fêtes du Ramadan au Caire vont autrement plus loin que tous ces rois, fils de rois, qui baisent, qui bouffent, et qui ont avec l'invisible des relations ou des rapports aussi rudimentaires. » (*LGC*, p. 98-99).

24. — Mounir Hafez (Alexandrie, 1911- Paris, 1998) est un grand ami

de Guerne. Ils se sont rencontrés à quinze ans, au collège de Saint-Germain-en-Laye. Hafez a toujours été pour lui d'un immense soutien, et très tôt. À sa mère, Armel écrit le 20 avril 1927 [il vit alors avec son père et son frère, séparé d'elle et de sa sœur] : « Hafez fut à ce moment-là et pour toujours maintenant, la moitié de moi-même, et la moitié sage... » ; puis, le 6 février 1928 : « Tu ne peux savoir combien mon ami Hafez m'est d'un grand secours en cela. Je crois bien que nous avons été faits pour nous compléter l'un l'autre, et quand il n'est plus là je perds l'équilibre parfait où je me trouve quand il est là, je chavire et je tombe immédiatement dans la tristesse due à la douleur permanente en moi-même : notre séparation. Enfin, quand il est là, la tempête s'apaise... » Lorsque, à seize ou dix-sept ans, sans un sou, Guerne est mis à la porte par son père, c'est grâce à la mère de Mounir Hafez, Madame Zulficar (tante de la femme du roi d'Égypte, Farouk), qu'il peut poursuivre ses études.

— Hafez, quant à lui, issu d'une famille musulmane traditionnelle, deviendra – après avoir effectué ses études à la Sorbonne (philosophie, physique, chimie, sciences naturelles) et publié ses premiers textes littéraires – le disciple, puis l'ami de Louis Massignon au Collège de France ; ensuite, il travaillera sous la direction de Henry Corbin à l'École Pratique des Hautes Études, et soutiendra une thèse sur la mystique musulmane. Historien des religions (spécialement orientales), il s'est consacré à la traduction de textes mystiques, donnant de nombreuses conférences à travers le monde.

25. — Martin Buber, *Les Récits hassidiques*. Traduit de l'allemand par Armel Guerne, avec une introduction traduite par Ellen Nadel Guillemin. Paris, Plon, novembre 1963.

26. — Allusion à la phrase de Gérard de Nerval extraite *d'Aurélia* (II, IV) : « Arrivé sur la Place de la Concorde, ma pensée était de me détruire ». On la retrouve, dans les *Cahiers*, ainsi commentée par Cioran : « C'est la phrase la plus émouvante de toute la littérature française... » (p. 969), puis dans *De l'inconvénient d'être né*, agrémentée de cette variante : « Rien, dans toute la littérature française, ne m'aura poursuivi autant. » (O, p. 1379).

27. — Guy Dupré (né en 1928), écrivain et journaliste.

28. — J'admire, répond Guerne le 24 février, votre courage de lire le Buber que je n'ai pas même ouvert. À voir cette gueule luisante de malice, sur le revers de la couverture, merci beaucoup, j'ai déjà dîné. » (LGC, p. 108).

29. — Guerne annonçait, le 7 mars, qu'il viendrait à Paris la semaine des Rameaux à Pâques, pour effectuer son déménagement. Et il imaginait que « tout le monde, plus ou moins, sera[it] parti pour laisser les rues aux cohortes de school-girls et autres gretchen épidémiques. » (*LGC*, p. 110).

30. — Cioran évoque cet épisode dans ses *Cahiers* (p. 209).

31. — Il s'agit de *La Chute dans le temps*, qui paraîtra la même année chez Gallimard. Notons que les trois dernières phrases de ce paragraphe seront reprises par Cioran dans ses *Cahiers*, avec quelques variantes (p. 214).

32. — Guerne avait reçu une lettre de M. Tournier qui lui proposait de traduire, pour les éditions Plon, un livre intitulé *Genie der Barocks* [peut-être s'agit-il de *Vom Genie Des Barock* de Wilhelm Hausenstein, Prestel Verlag, 1962], mais il ne parvenait pas à identifier avec certitude le nom de l'expéditeur (« Tournier ou Fournier », *LGC*, p. 110).

33. — Cioran mentionne ce séjour dans ses *Cahiers* (p. 219 et 224).

34. — Il s'agit du volume : Gérard de Nerval, *Œuvres*, Textes choisis, préfacés et annotés par Armel Guerne, qui sera publié au Club français du livre en août 1968. De ce travail, Guerne dit que c'est « un belle récompense. Et [sa] plus grande dette d'amour » (*LGC*, p. 113).

35. — Encore convalescente, Ellen Guillemin avait été alitée trois semaines durant suite à une chute (*LGC*, p. 114).

36. — Quelques jours auparavant, en effet, Cioran avait écrit : « Je ne décolère pas depuis ce matin. Dans l'édition on ne trouve que les déchets de la littérature. Coups de téléphone fielleux. Engueulades avec des imbéciles. Comment puis-je perdre mon temps avec des gens pareils ? » (C, p. 230).

37. — Je vous fais confiance, répond Guerne le 4 juillet, pour la succession sur le trône des colères, naturellement ; mais je suis bien sûr qu'elles ne vous soulageront pas. Quand on se met à gifler des méduses, tout ce qu'il en résulte, c'est qu'on attrape des boutons. » (*LGC*, p. 115).

38. — Le presbytère est un bâtiment situé au bas de la motte sur laquelle se trouve le moulin. Guerne y avait aménagé une pièce et la tenait à la disposition de Cioran (*LGC*, p. 114).

39. — Nulle injure, bien entendu, de la part de Guerne : Cioran anticipe seulement un éventuel (et bien peu probable) reproche que

son ami, qu'il a laissé longtemps sans nouvelle, pourrait lui adresser. De fait, Guerne entame ainsi sa lettre du 25 septembre : « Je n'allais pas vous injurier, mais vous écrire, inquiet. » (*LGC*, p. 117).

40. — Le 2 octobre, Cioran avait noté : « Gare du Nord

— Saint-Denis, Enghien

— On ne peut même pas regarder au-dehors : tout y est d'une laideur de cauchemar. Quant aux gens, dans le train – un frisson de dégoût intolérable, presque religieux. » (C, p. 242).

41. — L'article en question est « Le Mauvais Démon », qui sera publié dans la revue *Mercur de France* (n° 1215 ; janvier 1965).

42. — Allusion aux *Récits d'un pèlerin russe à son père spirituel* (auteur anonyme), traduits et présentés par Jean Gauvain (pseudonyme de Jean Laloy), Les Cahiers du Rhône, 1948 (plusieurs rééd., notam. au Seuil, coll. « Points-sagesses », 1978). Voir : *LGC*, p. 120, et C, p. 865.

43. — Celles des 6 et 20 novembre. Dans cette dernière, Guerne remerciait Cioran de lui avoir envoyé un exemplaire de *La chute dans le temps*, qui venait de paraître.

44. — C'est-à-dire du service de presse (« ce cordon ombilical empli de fiente, qu'il faut trancher, nouer et cautériser soigneusement », selon Guerne [*LGC*, p. 122]) et des demandes d'interviews (voir à ce sujet : C, p. 245).

45. — On lit dans les *Cahiers* deux fragments qui font écho à ce propos : « Je viens de livrer au *Mercur* l'article sur le Démon. J'en suis terriblement mécontent, mais il m'a été impossible, faute d'inspiration, de le faire meilleur. Cependant, ô paradoxe, après l'avoir rendu, je sentis que j'aurais pu l'améliorer considérablement, à la faveur d'un état fiévreux qui s'est emparé de moi. Quelle comédie ! » (novembre 1964, p. 244). Et, en janvier 1965 : « Mon article 'Le mauvais démon' vient de paraître dans le *Mercur de France*. Mon incertitude et mes scrupules sont tels sur tout ce que je fais, qu'il m'a fallu le lire *trois fois* pour lui trouver un certain mérite... » (p. 255). Ce genre d'insatisfaction – et non pas seulement sur le plan littéraire, d'ailleurs – est récurrent chez Cioran.

46. — Voir : *LGC*, p. 124.

47. — Contrairement à ce que croit Cioran, Guerne n'a pas terminé la traduction des *Mille et Une Nuits*, et il le lui dira dans sa lettre du 30 décembre (*LGC*, p. 128). – Guerne avait accepté [pour payer ses impôts ! (*LGC*, p. 124)] de traduire de l'anglais *Picasso a l'œuvre*, d'E.

Quinn et R. Penrose, qui sera publié à Zurich, en 1965, aux éditions Manesse.

48. — *La Chute dans le temps*.

49. — Guerne fait sans doute ici allusion à un passage fameux du chapitre intitulé « Portrait du civilisé » (O, p. 1091). L'image en question, que l'on ne retrouve pas comme telle dans le texte de Cioran, s'en inspire cependant et lui est assurément fidèle.

50. — L'article en question est « E.M. Cioran, la montagne et la souris » de Philippe Sénart (*Combat*, 24 décembre 1964 ; le texte de cet article étant un peu long pour être inséré dans cette note, on le trouvera reproduit à la fin de ce volume, annexe 1). « 30 décembre [1964]

— Je viens de lire l'article contre moi, écrit Cioran, paru il y a une semaine dans *Combat*. Bassesse et violence sans précédent. Effet presque nul sur moi. Pourtant on m'y traite d' 'assassin par tempérament'. Ni plus ni moins. J'aime bien dire de moi que je suis un 'assassin', mais dès qu'un autre l'affirme, je trouve son affirmation insensée et calomnieuse. D'un autre côté, je crois à l'utilité de la calomnie. Et cette croyance me soutient en même temps qu'elle neutralise les effets de l'attaque. » (C, p. 251).

51. — Expression que l'on retrouve dans les *Cahiers*, p. 281.

52. — Michel-Claude Jalard (né à Nancy en 1930) a dirigé la collection 10/18 de 1962 à 1968. Dans sa lettre du 8 février, Guerne répond qu'il n'a reçu aucun courrier de 10/18 (*LGC*, p. 132).

53. — Claude Grégory, directeur littéraire de la collection « Portiques » au Club français du livre, où Guerne avait publié, en 1963, sa traduction du *Tao Tê King* de Lao Tseu.

54. — Cioran fait mention de ce séjour dans ses *Cahiers* (entrée du 21 février, p. 265).

55. — Eh oui, répond Guerne le 28 février, il faut se cacher pour marcher, aujourd'hui, comme il fallait se cacher, autrefois, pour dire la messe ou prier. Immuablement clandestines sont les vérités ; mais ce sont les vérités et leur niveau qui changent. Aller à pied est devenu, de nos jours, une vérité mystique. Donc dangereuse. Et cela donne une juste idée de la hauteur où vit l'époque ! » (*LGC*, p. 134).

56. — Dans la même lettre, celle du 28, Guerne confie : « Les quelques mots que vous m'écrivez sur Mounir [Hafez] ont remué mon amitié. Je ne lui écris pas. À quoi bon ? Mais je pense sans cesse à lui, cet être

dont l'existence a donné presque tout son prix, toute sa valeur en tout cas, à la mienne. Je peux penser à mon enfance, à ma jeunesse : je [suis] sûr que je ne m'aimais pas, et c'est une immense grâce que d'avoir un ami à aimer. Non ? » (*LGC*, p. 135).

57. — Arthur Rimbaud, *Une saison en enfer*, in : *Œuvres complètes*, « Bibliothèque de la Pléiade », Gallimard, 1972, p. 93.

— L'« ami » est Pierre Cochon de Lapparent (1917-1944), médiéviste, archiviste de la Haute-Saône et du territoire de Belfort (1941-1943), mort de la tuberculose (évoqué dans *C*, p. 822-823, 914).

58. — Voir : *LGC*, p. 135-136.

59. — Les 1 720 pages sont celles du manuscrit des *Mille et Une Nuits*, dont Guerne venait d'achever la traduction (*LGC*, p. 137).

— Concernant l'allusion au suicidé de Tourtrès, seul un fragment des *Cahiers* nous éclaire (rédigé fin août ou début septembre 1964) : « Tourtrès (Lot-et-Garonne), au cimetière, le tombeau récent d'un suicidé, sans rien dessus, sinon un petit bouquet fané, déposé non pas par la famille, mais par le fossoyeur. / (Avant de se tuer, le défunt avait tué son meilleur ami, et avant sa femme.) » (p. 240).

60. — Anecdote consignée dans les *Cahiers* (entrée du 13 avril, p. 281).

61. — Voir : *C*, p. 282 et 284.

62. — Nous ignorons de quelle traduction de M. Hafez Cioran parle ici. Il peut s'agir – en dépit de la curieuse allusion aux éditions Stock – des *Mythes grecs* de Robert Graves, dont la traduction par Hafez sera publiée chez Fayard, en 1967. Au reste, il est probable que les « 2 200 pages dactylographiées » évoquées par Cioran dans sa lettre du 22 février fassent justement référence à ce même travail.

63. — Dans l'enveloppe contenant cette lettre ont été glissés quelques pétales de mimosa.

64. — Il s'agit du texte « Les nouveaux dieux », qui sera intégré au *Mauvais Démiurge* (Gallimard, 1969).

65. — Je viens d'écrire, note Cioran, un article contre le christianisme ; à la fin, je n'ai pu m'empêcher de le regretter, et de le dire, en ruinant du coup toute l'architecture de mon texte. [...] Dans l'occurrence, je m'étais proposé de faire l'apologie du polythéisme, en me plaçant dans la perspective de la tolérance, donc à un point de vue

presque politique ; et puis, à *la faveur* de mes ennuis de santé, comme je recouvrais mes anciennes angoisses, le christianisme nécessairement m'aida à les supporter ; le paganisme est trop extérieur, il n'offre rien qui puisse nous soulager au plus fort de l'inconsolation. » (C, p. 284-285 ; voir aussi : p. 275 et 285).

66. — Les nouveaux dieux » paraîtront pourtant bien au *Mercur* de France (n° 354, 1965).

67. — Guerne avait fait envoyer à Cioran un exemplaire de sa traduction des *Poèmes et Sonnets* (LGC, p. 149).

68. — Guerne voulait obtenir du Club français du livre qu'il confiât la relecture des *Mille et Une Nuits* à Mounir Hafez, qui rencontrait de graves difficultés matérielles (LGC, p. 148).

69. — Le Ministère d'État des Affaires culturelles et la Caisse nationale des Lettres avaient proposé à Guerne de renouveler une bourse dont il bénéficiait. À la question de Cioran, il répondra : « Pas d'impôts, surtout pas, sur l'aumône gouvernementale. Je n'en ai jamais payé là-dessus ; ce serait un comble ! » (LGC, p. 150).

70. — Guerne demandait à Cioran s'il possédait *Le poème de Parménide* traduit par Jean Beaufret et paru aux PUF, en 1955. Le Club français du livre lui proposait de travailler à une traduction des Présocratiques (LGC, p. 151).

71. — Tout ce que vous m'apprenez de Mounir, répond Guerne le 18 novembre, me navre à un point ! Mais vous avez eu cent fois raison de lui conseiller d'accepter l'emploi chez Michaux : il faut qu'il entre quelque part, d'une façon ou de l'autre, au moins pour briser l'hostilité terrible du monde à l'égard des oisifs, ne serait-ce que symboliquement. Vous le voyez, faisant ses petits travaux pour *Elle* ? » (LGC, p. 152-153). De fait, M. Hafez acceptera la proposition de Michaux.

72. — Cioran envoyait très régulièrement – et ce, depuis l'immédiat après-guerre – des colis (vêtements, médicaments, etc.) en Roumanie : contrairement à ce que l'on pourrait penser, il a toujours été très préoccupé par le sort de sa famille (comme le montre l'abondante correspondance entretenue avec elle).

73. — Fin novembre, Cioran consignait dans ses *Cahiers* des observations proches de celles-ci (p. 317-318).

74. — Allusion aux élections présidentielles qui allaient avoir lieu (les 5 et 19 décembre) et à la situation politiquement « critique » de Charles de Gaulle à l'époque. Ce dernier sera, cependant, confirmé

dans ses fonctions.

75. — L'anecdote est reprise dans les *Cahiers*, p. 319.

76. — Il s'agit du philosophe, dramaturge et musicien Gabriel Marcel (1889-1973).

77. — *Les Romantiques allemands*, Desclée de Brouwer, 1956 (rééd. Phébus, 2004).

78. — Ellen Guillemin avait en effet ajouté un mot à la lettre de Guerne du 20 février, qui disait : « Boudin nous a fait maigrir de plusieurs kilos. Lui, il grossit maintenant ! Il a été opéré plus d'une heure et, vu le prix, il est maintenant un chien de race. » (LGC, p. 159).

— En outre, Guerne traduisait alors *Les Contes* (dans leur intégralité) de Jacob et Wilhelm Grimm, qui seront publiés en 1967 chez Flammarion.

79. — L'« opusculé » en question est le *Précis de décomposition*, premier livre de Cioran rédigé en français (Gallimard, 1949). On trouve deux fragments, dans les *Cahiers*, au sujet de cette réédition (dans la collection « Idées ») jugée... « dangereuse » : « Le *Précis* a paru en livre de poche. Je l'ai vu à la *Samaritaine*. Après cela, on n'a plus qu'à se jeter dans un égout » (p. 343). Puis : « Je viens de relire quelques pages du *Précis* (paru en livre de poche !), et cela m'a fait quelque chose. Mon émotion, j'ai fini par m'en apercevoir, n'était pas due à la qualité du texte, mais aux souvenirs qui y sont attachés, aux épreuves dont il est surgi. / (Permettre que ce livre tombe dans les mains de n'importe qui me semble imprudent. Il a de quoi écraser un faible et affaiblir un fort. Quelle quantité de venin j'avais accumulée pour pouvoir l'écrire !) » (p. 346 ; voir aussi p. 288, 292, 318, 319).

80. — Marcel Arland (1899-1986), romancier, essayiste et critique littéraire. Le texte promis par Cioran est « Paléontologie » (qui paraîtra à la *NRF*, n° 166, octobre 1966). Il sera repris dans *Le mauvais démiurge*.

81. — Le 17 mars, Guerne écrivait à Cioran : « Il faut que vous me disiez à peu près combien on peut demander de fric pour un tirage livre de poche. C'est la condition à remplir pour une éventuelle exécution de M. Guerne, inculpé de TAO, par Garnier » (LGC, p. 160).

82. — 17 avril. Fini l'article pour la *N.R.F.* — « Paléontologie ». Divagations au Muséum. Comme toujours quand j'ai terminé un travail, soulagement au début, puis doute. J'ai passé tout un mois, non, plusieurs, à méditer sur le squelette et la charogne. Résultat :

quinze pages à peine... Le sujet, il est vrai, n'invite pas à la prolixité. » (C, p. 354).

83. — Le 27 avril, Guerne proposait à son ami, une fois de plus, de venir quelque temps au moulin. Loin de Paris et des visites inopportunes, il pourrait ainsi écrire en paix (LGC, p. 162).

84. — Guerne avait reçu un chèque de la Caisse nationale des lettres. Par ailleurs, le Club français du livre avait accepté sa proposition de confier à Mounir Hafez la relecture des *Mille et Une Nuits* (LGC, p. 162).

85. — Bernard Le Bouyer de Fontenelle (1657-1757), *Du bonheur* (1724). Cette citation est reprise dans les *Cahiers* (p. 360) et, en mai, Cioran note : « Que le véritable secret du bonheur consiste à 'être bien avec soi', ce mot de Fontenelle, s'il s'applique à quelqu'un c'est bien à moi-même, mais *négativement*. J'ai beau me démenager, je n'arrive pas à me réconcilier avec moi-même, je suis toujours en mauvais termes avec mon 'être'. Ma fureur n'a pas de bornes, que j'en sois l'objet ou que ce soit l'univers – indifféremment. » (p. 361).

86. — Juste au-dessus du mot « gens », Cioran écrit : « 'amis' ».

87. — L'expression est de Guerne (lettre du 15 juillet, LGC, p. 166).

— Cioran et Simone venaient de passer un mois à Ibiza. (Des fragments des cahiers tenus par Cioran durant ces vacances ont été publiés sous le titre *Cahier de Talamanca* au Mercure de France, en 2000).

88. — Allusion à ce qui deviendra l'ouvrage magnifique intitulé *Les Jours de l'Apocalypse* (publié aux éditions Zodiaque, « Les points cardinaux » n° 16, en juillet 1967). Cette œuvre, pour laquelle Guerne nourrissait une affection particulière, rassemble harmonieusement une série de poèmes (vers et proses) de sa production et des extraits de l'*Apocalypse* de Saint Jean. Entre les textes sont insérées des reproductions (détails) du manuscrit et des illustrations du *Commentaire de l'Apocalypse* par Beatus de Liébana (moine espagnol, mort en 798). Il est souvent question de ce livre dans la correspondance de Guerne et de Dom Claude Jean-Nesmy, lequel dirigeait, depuis 1958, la collection « Les points cardinaux ». Guerne se battra pour le faire connaître (ce ne fut pas un succès financier !), et sera toujours extrêmement reconnaissant aux moines de l'abbaye de la Pierre-Qui-Vire de lui avoir proposé d'y travailler (« Combien, dit-il, devrai-je payer aux moines cette richesse que je leur dois ? », LGC, p. 171). Le 30 août 1967, il affirme à D. Cl. Jean-Nesmy : « Depuis que je vous ai écrit, *Les Jours de l'Apocalypse* n'ont pas quitté ma table et

presque pas mes yeux, pourtant mobilisés ailleurs pour les nécessités. J'y reviens sans cesse, et la joie monte. Grande et profonde. La seule. Ouverte comme un coffre sur le trésor des visions vivantes et parlantes, singulièrement plus fortes que le regard ou que l'écoute. [...] Aucun ouvrage que j'aie vu, aucun livre que j'aie lu, n'approche ou ne ressemble à la virilité de celui-là. Sa plénitude et sa force au-dedans, sa modestie dehors. Plus on y puise et plus il y a. Clairement. Et sa puissance, par-dessus les idées qu'on a, les prend et les conduit où il faut qu'elles aillent, et qu'elles se rendent tout à fait, qu'elles se taisent enfin pour écouter et pour entendre. » (*GD CJN*, p. 164).

89. — Dans la lettre du 31 octobre 1966... que Cioran n'a manifestement pas lue avec assez d'attention ! Car si Guerne y mentionne bien les douleurs physiques qui le tourmentent, il ajoute : « mais j'ai le cœur comme un soleil » (*LGC*, p. 170), et s'en explique ensuite.

90. — Le 23 novembre, Guerne tentera de rassurer son ami (« Mais non, mais non, je ne me suis pas surmené ! ») et aura, par ailleurs, cette phrase qui provoqua sans doute bien des réflexions dans l'esprit de Cioran : « Et puis, croyez-vous que la sagesse soit de s'économiser, d'étirer le plus possible son existence hors de tout emploi, uniquement pour la prolonger ? » (*LGC*, p. 172).

91. — En fait, Guerne ne traduisait pas le texte de Saint Jean, mais rédigeait des poèmes qui s'en inspiraient – en vue, précisément, d'élaborer *Les Jours de l'Apocalypse*.

92. — Elvira, la mère de Cioran (née en 1888), était morte le 18 octobre ; Virginia, sa sœur (née en 1908), le 24 novembre. Il en est bien sûr question dans les *Cahiers*, à de multiples reprises. D'Elvira, son fils écrit par exemple : « Tout ce que j'ai de bon et de mauvais, tout ce que je suis, c'est de ma mère que je le tiens. J'ai hérité de ses maux, de sa mélancolie, de ses contradictions, de tout. Physiquement, je lui ressemble trait pour trait. Tout ce qu'elle était s'est aggravé et exaspéré en moi. Je suis sa réussite et sa défaite. » (p. 426-427).

93. — Ma sœur morte, mon beau-frère invalide et mon neveu désemparé, perdu, incapable de s'occuper de ses trois enfants, me voilà moralement obligé de les aider, de subvenir à leurs besoins, moi qui ai toujours tout fait pour ne pas me perpétuer, pour n'avoir pas d'héritiers (?!), par une sorte d'horreur instinctive de partager les responsabilités de tout le monde d'un côté, de l'autre, par une vive répulsion pour tout ce qui est *avenir*. Me voilà maintenant bien puni, et mis devant des obligations qu'il ne m'est pas possible d'esquiver. J'ai aidé ma famille jusqu'à présent en dilettante ; désormais ce sera

plus sérieux. Une époque *nouvelle* commence pour moi. » (C, p. 439).

94. — Jean Grosjean (1912-2006), poète, écrivain, traducteur et commentateur de textes bibliques, avait en effet publié, dans la *N.R.F.* (n° 168, 1^{er} décembre 1966), une présentation et une traduction des « sept sceaux ».

95. — Voir : *GDCJN*, p. 126-127.

96. — *Les quatre Évangiles. Suivis de l'Apocalypse*, Club français du livre, collection « Privilège », 1966, traduction de François-Philippe de Mésenguy (1677-1763).

97. — Pierre Teilhard de Chardin (1881-1955), théologien jésuite, paléontologue et philosophe, s'est efforcé de montrer l'absence d'opposition entre la foi catholique et la science.

— Jean Daniélou (1905-1974), théologien jésuite, deviendra cardinal en 1969 et sera élu à l'Académie française en 1972.

— On retrouve l'anecdote citée ici par Cioran dans les *Cahiers* : « Tous ces théologiens qui veulent être à la page. L'un d'eux, plus ou moins disciple de Chardin, qui ne voyait que l'avenir, quand je lui ai dit qu'il oubliait le péché originel m'a répondu : 'Vous êtes trop pessimiste.' / Comment expliquer à ces gens qu'il n'y a pas une *théologie de gauche* ? » (octobre 1964, p. 242 ; voir aussi p. 876). Elle est de nouveau narrée à Guerne par Cioran, le 3 juin 1974.

98. — « Anecdote hassidique » renvoie bien sûr aux *Récits hassidiques* de Martin Buber (évoqués dans : C, p. 324).

— Le livre « mauvais mais effrayant » (qui fera plus tard polémique) est *Treblinka* de Jean-François Steiner, avec une préface de Simone de Beauvoir, Fayard, 1966 (rééd. 1972). Cioran lui consacre deux fragments dans ses *Cahiers* (p. 455).

99. — Voir la lettre de Dom Claude Jean-Nesmy à Guerne du 17 janvier 1967 (*GD CJN*, p. 135-137).

100. — *Apocalypse*, 22, 15.

101. — Le projet, en effet, ne verra pas le jour. « 28 avril [1967]. Pendant plus d'un mois j'ai travaillé sur Saint-Simon, pour une éventuelle version anglaise, de concert avec Marthiel Mathews. L'entreprise s'est révélée disproportionnée à mes forces et, ce qui est plus grave, très peu rentable. Immense soulagement à l'abandonner. » (C, p. 503).

102. — Le 9 mars, Guerne annonçait à Cioran qu'il allait

prochainement se rendre à Paris pour y rencontrer le directeur d'une encyclopédie (sur le Romantisme allemand) à laquelle il envisageait de collaborer. Il comptait, en même temps, parler à Claude Grégory (directeur littéraire au Club français du livre) de Cioran et de son projet de choix de textes de Saint-Simon (*LGC*, p. 181).

103. — Position toujours défendue par Cioran ; voir, parmi les nombreux exemples : C, p. 483, 892.

104. — Le 27 mai, Guerne apprenait à Cioran qu'il n'irait pas à Paris, les « Encyclopédistes » ayant finalement rejeté sa collaboration (*LGC*, p. 186).

105. — Guerne traduisait les *Sonnets à Orphée* de Rilke pour les éditions du Seuil. Une phrase, adressée à Dom Claude Jean-Nesmy, résume assez justement le point de vue du poète sur cette œuvre : « Pour le moment, je me désole sur une traduction des *Sonnets à Orphée*, de Rilke, dont la cuisine est plus compliquée que mangeable. » (*GD CJN*, p. 164165). Par ailleurs, sur Rilke, voir : C, p. 63, 81, 124-125, 251, 336, 449, 494, 889, 925, 968.

106. — La guerre des Six Jours venait d'avoir lieu (5-10 juin). Guerne en parlait dans sa lettre du 21 juin (*LGC*, p. 188-190).

107. — L'idée selon laquelle il existerait une « ressemblance » essentielle entre le destin des Juifs et celui des Allemands est récurrente chez Cioran. « J'ai dit à Mounir Hafez, aujourd'hui, à midi que les Juifs et les Allemands avaient ceci en commun qu'ils ne pouvaient se réaliser, non, *s'installer* dans l'histoire. C'était à propos de l'État d'Israël dont Mounir prévoit la destruction dans l'avenir immédiat (trois ans, dit-il ; je lui réponds que cela durera beaucoup plus). » (C, p. 567).

108. — Cioran mentionne cette discussion avec Ionesco dans ses *Cahiers*, p. 514.

109. — Voir : C, p. 524.

110. — Paris – le 25 août. 1 heure du matin. Une semaine *extraordinaire* à Londres dont j'aime la poésie sinistre. C'est là que j'aurais pu me *réaliser*, si tant est que je puisse me réaliser quelque part. » (C, p. 520).

111. — Dans la lettre du 10 octobre (*LGC*, p. 191).

— Le texte « promis à Arland » est « Rencontres avec le suicide » (publié à la *N.R.F.*, n° 181, janvier 1968 ; il sera repris dans *Le Mauvais Démiurge*, 1969). Le 3 octobre, Cioran écrit à son sujet : « J'ai

fini mon article sur le suicide. Il m'est absolument impossible de savoir ce qu'il vaut. Il m'inspire les plus grands doutes, et je n'ose le livrer. Pourtant il le faut, je l'ai promis à Marcel Arland. » (C, p. 523. Voir aussi : p. 543, 548-49).

112. — Guerne avait adressé à Cioran un exemplaire des *Jours de l'Apocalypse*.

— Le « bouquin mort-né » est l'ouvrage unique et monumental (au sens propre : 400 kg avec la couverture !) qui a nom *L'Apocalypse*, et qui fut imaginé et réalisé (entièrement sur parchemin) par Joseph Forêt de 1958 à 1961. Le « livre », si l'on peut ainsi dire, est composé de trois parties : la première donne le texte de Saint Jean, en français, illustré de vingt et une peintures originales (de Buffet, Dali, Fini, Foujita, Mathieu, Trémois, Zadkine) ; la deuxième est constituée de textes manuscrits de sept écrivains contemporains (Cioran, Cocteau, Daniel-Rops, Giono, Guitton, Jünger, Rostand), textes eux-mêmes illustrés d'une gravure ou d'un dessin original ; la troisième et dernière partie comprend le texte de *l'Apocalypse* en six langues (grec, latin, allemand, anglais, espagnol, russe), et chaque traduction porte, en frontispice, la reproduction d'une *Apocalypse* célèbre. L'« avorton », comme dit Cioran, fut exposé du 15 mars au 15 avril 1961 au Musée d'art moderne de la ville de Paris. Un catalogue, reprenant l'essentiel de son contenu, fut publié la même année par Joseph Forêt éditeur. Ajoutons que la contribution de Cioran s'intitule « La Clef de l'abîme », qu'elle sera reprise (avec d'importantes modifications) dans le n° 6 de la revue *La Délirante* (1976) sous le titre « La Catastrophe nécessaire », et intégrée, enfin, au volume *Ecartèlement* (1979), sous le titre : « Urgence du pire ».

113. — *Les Jours de l'Apocalypse*, dans le poème intitulé « Le temps du temps », p. 23.

114. — Jackson Mathews avait commandé à Cioran un texte destiné à devenir la préface de l'un des volumes des œuvres de Paul Valéry, dont la Fondation Bollingen (New York) était en train de préparer l'édition en anglais. L'essai, jugé trop critique, sera refusé. L'Herne le publiera toutefois en 1970, sous le titre *Valéry face à ses idoles* (repris dans *Exercices d'admiration*, en 1986).

115. — Connaissez-vous quelqu'un, vous, à qui l'on pourrait envoyer *Les Jours de l'Apocalypse*, et qui serait capable d'en écrire quelque chose quelque part ? » avait demandé Guerne à Cioran le 5 décembre (LGC, p. 193).

116. — Lundi [4 décembre 1967]. Cet après-midi

— Visite de Hans Newmann et de Mme von Massenbach, qui se plaint que ses souliers la gênent. Là-dessus, je lui en propose une paire que je voulais envoyer en Roumanie. Elle me dit : ‘Mais pour qui, maintenant que votre mère et votre sœur sont mortes ?’ Je lui réponds que cela sert de monnaie d’échange, et qu’une paire d’aussi excellente qualité suffit à faire vivre une personne pendant un mois. Elle les prend néanmoins, sans scrupule, elle qui vient de s’acheter pour 18 millions de francs anciens un appartement en Italie !

— Tout cela sans un mot de remerciement. » (C, p. 532).

117. — Lettre du 9 janvier 1968, *LGC*, p. 194.

118. — Sur Valéry – et notamment sur la rédaction du texte que Cioran lui consacre – on trouve de nombreux fragments dans les *Cahiers* ; voir p. 40, 121, 240, 274, 289, 297, 339, 354, 410, 495, 496, 532, 534, 536-539, 541, 542, 544, 545, 549, 552, 553, 558-560, 562, 599, 630, 659, 661, 668, 697, 703, 763-764, 766, 768, 778, 788, 825, 830, 872, 891, 907, 958, 971. Leur lecture offre un éclairage essentiel sur *Valéry face à ses idoles*.

119. — Gilbert Sigaux (1918-1982), professeur, auteur et traducteur.

120. — Sur Ionesco, voir : C, p. 290, 350, 477, 499, 500, 501, 503, 606, 617, 695, 696, 716, 770, 787, 792-793, 797, 836, 865, 905, 965, 976.

121. — Dans sa lettre du 14 mars, Guerne informait Cioran que Gilbert Sigaux lui avait fait confier la traduction d’un choix de nouvelles de R. L. Stevenson, pour un éditeur suisse. Il avait, à cette fin, besoin de consulter les versions françaises déjà existantes de deux textes : *Thrawn Janet* et *Le Voleur de cadavres* (*LGC*, p. 202). Le volume paraîtra en 1969, au Cercle du Bibliophile, sous le titre : *Dr. Jekyll et Mr. Hyde* (suivi de *Olalla*, *Le Voleur de cadavres*, *Janet la Déjetée*).

122. — Cioran évoque l’histoire de cette femme dans les *Cahiers*, p. 557.

123. — Cette lettre adressée au directeur de la Fondation Bolligen, M. Barrett, est reproduite dans le *Cahier de L’Herne Cioran* (L’Herne, 2009), p. 466. Elle date du 20 mars 1968.

124. — Le 25 mars, Guerne avait écrit : « J’ai reçu une lettre navrante, et navrée, des moines de la Pierre-Qui-Vire sur *Les Jours de l’Apocalypse*, qui marchent aussi mal que possible comme livre, s’ils accourent très-parfaitement comme vérité ! Ils se trouvent effacés même des bibliographies, par ailleurs fort complètes. Ah les ca, les caca, les catholiques ! » (*LGC*, p. 205).

— *Le Nuage d'inconnaissance* auquel il est ensuite fait allusion est l'ouvrage d'un mystique anglais du XIV^e siècle, resté anonyme : Guerne l'avait traduit et publié aux *Cahiers du Sud* (coll. « Documents spirituels », n° 6) en 1953, puis au Club du livre religieux en 1957. Il paraîtra à nouveau aux éditions du Seuil, coll. « Points-sagesses », en 1976.

125. — Guerne proposait à Cioran de lui rembourser le recueil de nouvelles de Stevenson qu'il lui avait envoyé le 19 mars (*LGC*, p. 204).

126. — Stanislas Fumet (1896-1983), écrivain, éditeur, critique d'art et journaliste, a réalisé et produit nombre d'émissions littéraires.

127. — Il n'y a plus, observe Cioran, que des jeunes. Enfants subventionnés, issus des allocations familiales. Ils ont quelque chose d'irréel : de la chair contre de l'argent. M'est avis que cette chair ne vaut rien.

— Avant, on engendrait par erreur ou par nécessité ; – aujourd'hui pour toucher des suppléments et payer moins d'impôts. Cet excès de calcul ne peut pas ne pas nuire à la qualité du spermatozoïde. » (C, p. 412). Précisons que les événements de « mai » font bien sûr l'objet de divers commentaires dans les *Cahiers*.

128. — En 1936, durant la guerre d'Espagne, lorsque les forces nationalistes – organisées en quatre colonnes – convergèrent vers Madrid (demeurée aux mains des républicains), la radio fasciste annonça qu'une « cinquième colonne » se trouvait déjà dans la capitale. Il s'agissait en fait d'une manœuvre destinée à semer le trouble dans l'esprit des républicains. Par extension, l'expression désigne depuis tout groupe d'individus travaillant, de l'intérieur, à l'affaiblissement, voire à la destruction d'une organisation ou d'un État.

129. — Il s'agit des élections législatives (23 et 30 juin), qui font suite à la dissolution de l'Assemblée Nationale décidée par de Gaulle en réponse à la crise de mai 68. La majorité sortante écrasera les partis de gauche, considérés comme partiellement responsables des troubles qui agiterent le pays.

130. — Cioran affectionne manifestement cette réflexion ; on la retrouve – sous une forme différente mais reconnaissable – dans les *Cahiers* (mai 1968, p. 575), et on lit, dans *De l'inconvénient d'être né* (qui paraîtra en 1973) : « Que la Trappe soit née en France plutôt qu'en Italie ou en Espagne, ce n'est pas là un hasard. Les Espagnols et les Italiens parlent sans arrêt, c'est entendu, mais ils ne s'écoulent pas parler, alors que le Français savoure son éloquence, n'oublie jamais

qu'il parle, en est on ne peut plus conscient. Lui seul pouvait considérer le silence comme une épreuve et une ascèse. » (O, p. 1347).

131. — La nuit du 10 au 11 juin par exemple... (Voir : C, p. 578).

132. — Michel Butor, Marguerite Duras (mais aussi Nathalie Sarraute, etc.) avaient participé à l'occupation de l'hôtel de Massa – siège de la Société des gens de lettres – où fut créée, le 21 mai 1968, la très active Union des Écrivains.

133. — Dans sa lettre du 12 juillet, Guerne écrit : « J'ai reçu le 'contrat' pour le *Novalis* complet, après cinq mois de batailles,... il en sort sept cent trente francs par mois, qu'on m'offre pendant un an !! Soyons balayeurs. » (LGC, p. 215).

134. — Le 21 août, l'Armée Rouge et les troupes du Pacte de Varsovie avaient envahi la Tchécoslovaquie, mettant ainsi fin au Printemps de Prague. Nicolae Ceaucescu, qui voulait affirmer l'indépendance de la Roumanie vis-à-vis de l'URSS, refusa de participer à l'invasion et la condamna. Comme le note Cioran (C, p. 610), on parla alors d'une possible intrusion militaire de l'Armée Rouge en Roumanie.

135. — En fait, le travail de Guerne sur Novalis aboutira à plusieurs publications : d'abord, les *Fragments* (édition bilingue), Aubier-Montaigne, 1973 ; ensuite, les *Œuvres complètes* (2 vol. : I. *Romans. Poésies. Essais.* II. *Les Fragments.*), Gallimard, 1975 ; enfin, *Les Disciples à Saïs. Hymnes à la Nuit. Chants religieux.* (Avec quelques poèmes extraits d'*Henri d'Ofterdingen*), Gallimard, 1975. Précisons toutefois que certains textes avaient déjà été traduits jadis par Guerne ; c'est le cas, par exemple, des *Hymnes à la Nuit* (Falaize, 1950) – auxquels Cioran fait ici allusion.

136. — Cioran en avait bien fait part à Guerne, lequel lui avait répondu : « Et quelle préface un homme sensé, et qui pense, peut-il écrire à ce que vous appelez sans rire les *Œuvres complètes* de Paulhan, dont la totalité substantielle doit largement tenir à l'aise sur la partie gommée d'un timbre-poste ? » (30 juillet 1965, LGC, p. 145).

137. — Plusieurs fragments – variations sur le même thème, comme souvent chez Cioran ! – sont consacrés à Jean Paulhan dans les *Cahiers*. Voir entre autres : p. 209, 270, 271, 483, 524, 620, 621, 646, 660, 720.

138. — Guerne avait traduit du japonais, en collaboration avec Bunkichi Fujimori, deux livres de Yasunari Kawabata (1899-1972) : *Pays de neige* (Albin Michel, 1960) et *Nuée d'oiseaux blancs* (Plon, 1960). Kawabata reçut le prix Nobel de littérature le 19 octobre ; il fut

le premier écrivain japonais à obtenir cette récompense. Il se suicidera le 16 avril 1972.

139. — Voir, dans le *Cahier de L'Herne Cioran* (op. cit., p. 466), la missive équivoque que Cioran avait adressée à Paulhan le 27 janvier 1963, au sujet de sa récente élection à l'Académie française (le 24).

140. — Voir note 34. La belle préface de Guerne, intitulée « Gérard de Nerval ou 'Je suis l'autre' », sera reprise en 1977 dans *L'Ame insurgée*. Écrits sur le Romantisme, chez Phébus.

141. — Lettre du 26 novembre (LGC, p. 223).

142. — L'» attaque » en question fait référence au texte « Hölderlin ou le mystique malgré lui » (supplément de *La Vie spirituelle*, n° 32, tome VIII, éd. du Cerf, 15 février 1955 ; repris dans *L'Ame insurgée*, op. cit.).

— Sur le rapport de Cioran à la langue allemande (si chargé de sens philosophique et politique dans son cas), il note : « Je ne lis plus l'allemand. Cela fait des mois que je n'ai pas lu jusqu'au bout un seul livre dans cette langue qui m'a tant séduit. Elle fait définitivement partie de mes emballements passés. Il y a beaucoup d'éléments qui entrent dans cet abandon. À quoi bon les énumérer ? J'en citerai un seulement : je n'ai pas l'esprit assez clair pour pratiquer plus longtemps sans risque un idiome qui invite à l'équivoque, qui en vit même. » (Fin novembre 1968, C, p. 642 ; voir aussi, parmi bien d'autres, le fragment p. 811).

143. — Le 13 décembre 1968, Guerne proposait à Cioran de lui envoyer les feuillets non brochés de sa traduction de Stevenson, dont il attendait de l'éditeur le volume définitif (LGC, p. 226). La lettre de Cioran accusant réception de ces feuillets (et à laquelle Guerne répondra le 4 février) n'a pas été retrouvée, mais les *Cahiers* font mention de l'envoi, p. 669.

144. — *L'Œuvre au noir* de Marguerite Yourcenar avait paru chez Gallimard le 8 mai 1968.

— Léon Daudet (1867-1942 – fils d'Alphonse), proche de Maurras et membre de l'Action française, publia *Le Voyage de Shakespeare* en 1896 chez Fasquelle.

145. — Nous sommes tous au fond d'un enfer dont chaque instant est un miracle. » (O, p. 1259).

146. — *L'Encyclopédie, notes et fragments*, traduit et présenté par Maurice de Gandillac, éditions de Minuit, 1966. Voir la lettre de

Guerne du 7 mai 1969 (LGC, p. 239-241), à laquelle Cioran fera référence le 23.

147. — Cette phrase anodine prend une autre dimension lorsqu'on connaît les doutes de Cioran au sujet du *Mauvais démiurge*. Voir, dans les *Cahiers*, p. 564, 623-625, 640, 662, 682, 683, 688, 702, 704, 706, 715, 717, 718, 731, 732, 759, 800.

148. — Maurice Chapelan, « Maurice Chapelan a aimé *Le Mauvais Démiurge* par E.

— M. Cioran », *Le Figaro Littéraire*, n° 1199 (28 avril-4 mai 1969).

149. — Plus tard, le 1^{er} mars 1970, Guerne aura ce mot touchant : « Il y a eu un an le 14 février qu'on nous a tué Boudin. L'ecchymose intérieure est restée la même, avec cette tristesse profonde. » (LGC, p. 263 ; voir aussi : p. 246 et 253).

150. — Lettre du 28 mai 1969 (LGC, p. 243). Ajoutons que Cioran a partiellement recopié, dans ses *Cahiers*, la phrase de Guerne à laquelle ce passage appartient (p. 733).

151. — Lettre du 7 juillet (LGC, p. 246).

152. — Guerne avait réclamé aux éditions Plon des droits d'auteur qui lui étaient dus, sans obtenir de réponse. Son intention était de leur écrire à nouveau, – sans doute avec rudesse, cette fois.

153. — Cioran avait, une fois de plus, promis un article à Marcel Arland, pour la *N.R.F.* Il devait traiter de « la *catastrophe* de la naissance » (C, p. 741).

154. — Le 29 septembre, Guerne informe Cioran que G. Sigaux l'invite pour un mois à Royaumont (LGC, p. 250). Dans l'ancienne abbaye du même nom, des rencontres (devenues célèbres) étaient organisées qui rassemblaient des intellectuels et des artistes du monde entier. Des séminaires et des conférences y étaient donnés. Eugène Ionesco et Mircea Eliade (pour ne citer qu'eux) s'y rendirent. Bien entendu, Guerne n'a pas la moindre intention de les imiter.

155. — De ma fenêtre, à l'instant, se désolait Guerne dans sa lettre du 4 novembre, il m'a fallu voir un paysan, sur son tracteur, répandre un nuage brunâtre et épais sur sa terre labourée de frais ; le vent emporte péniblement cette masse empoisonnée jusque dans les bois proches ; l'opération terminée et l'homme parti avec ses machines, c'est comme une poussière de cendre maudite qui stagne avec le brouillard, marbrant le sol de tons pourris, gris, verts, bleus, indéfinissables. À

vomir. [...] Le masque, que votre souci d'hygiène réclame pour les gens des villes, les hommes de la campagne le portent déjà pour leurs travaux. Vous voyez. » (LGC, p. 252).

156. — Le 25 juillet 1968, Paul VI (1897-1978) avait, par la promulgation de l'encyclique *Humanae Vitae*, réaffirmé la position traditionnelle de l'Eglise au sujet du mariage et de la régulation des naissances. Consterné, Cioran avait déclaré dans ses *Cahiers* : « Le pape vient de condamner les moyens contraceptifs, la 'pilule'. Je suis indigné. C'est une mesure criminelle. Ce célibataire imbécile ose se mêler de la vie intime des familles, et vouer au désespoir ou à l'infamie tant de jeunes filles qui ont 'fauté'... La jeunesse de Rome, au lieu de protester à tort et à travers, ferait mieux de prendre le Vatican d'assaut. » (p. 604605).

— La phrase immédiatement suivante répond à ce mot d'Ellen Guillemin : « Cher Monsieur Cioran, je vous le dis : 'le monde est une grande merde'. Je pense souvent à vous et Simone. » (LGC, p. 253).

157. — Voir la lettre du 27 novembre 1969 (LGC, p. 254-256).

158. — Edmond Buchet (1902-1997), avocat, romancier, fonda (en 1936) avec Jean Chastel les éditions qui portent leurs noms. Le livre de Buchet évoqué par Cioran a pour titre exact : *Les Auteurs de ma vie ou ma vie d'éditeur* (éd. Buchet/Chastel, 1969) ; il s'agit d'un journal. À la date du 12 novembre 1960, on lit : « C'est Olivier de Magny qui présente Cioran [dans *Écrivains d'aujourd'hui 1940-1960. Dictionnaire anthologique et critique* de Bernard Pingaud]. Ah, je les connais tous les deux [Buchet vient d'évoquer l'article consacré à Roger Vailland dans le même ouvrage], ces spécialistes de la décadence, de l'ennui, de la décomposition... 'Célibataire et apatride', dit la notice biographique. Il faudrait en effet partir de ces deux mots pour psychanalyser Cioran. J'ai reçu sa visite à propos du roman d'Éveline Mahyère, dont il avait été l'ami. Il était furieux de son succès posthume. Telle était sa rage de destruction qu'il aurait souhaité pour elle l'oubli le plus total. » (p. 279). Éveline Mahyère (1925-1957), traductrice, est l'auteur de *Je jure de m'éblouir* (préfacé par André Bay, éd. Buchet/Chastel, 1958), le roman dont il est question dans cette lettre. Le 15 mars 1958, Buchet note : « Enfin, nous publions le roman unique d'une fille qui s'est suicidée à vingt-huit ans [sic], *Je jure de m'éblouir* d'Éveline Mahyère, beaucoup plus pathétique que les romans de Sagan. » (p. 256-257). Le livre eut, dès sa sortie, comme le dit Cioran, un succès retentissant ; Buchet s'en félicite : « 24 mai [1958]. Gros succès de *Je jure de m'éblouir*. Paru il y a dix jours, nous retirons déjà à dix mille et je l'ai vendu à Dutton, l'éditeur de Françoise Sagan aux États-Unis aux mêmes conditions que *Bonjour Tristesse*. En Italie, Mondadori,

Bompiani et Garzanti se le disputent. » (p. 257). Précisons par ailleurs que les propos attribués à Cioran par A. Bay (« Rimbaud 'femelle' ») sont en effet absents des tirages suivants.

— Enfin, É. Mahyère s'étant suicidée le 26 juillet 1957, c'est sans nul doute à elle que Cioran pense quand il écrit dans ses *Cahiers* : « 2 août 1957. Suicide de É. : un gouffre immense s'ouvre dans mon passé. Mille souvenirs exquis et déchirants en sortent. / Elle aimait tellement la déchéance ! Et pourtant elle s'est tuée pour y échapper. » (p. 15).

159. — Fouad El-Etr (né en Égypte, de parents libanais, en 1942) a fondé la revue de poésie *La Délirante* en 1967. Outre sa production poétique, il est également traducteur de l'anglais, de l'italien et du japonais. (Voir C, p. 717).

160. — *Andreï Roublev* d'Andreï Tarkovski fut tourné en 1966 et diffusé (non sans être amputé de vingt minutes par la censure soviétique) au Festival de Cannes de 1969. On lui attribua à cette occasion le Prix de la Critique Internationale – ce qui lui permit d'être vu à l'étranger, tandis qu'en URSS il fut interdit jusqu'en 1971. Andreï Roublev, dont le film narre assez librement la vie, était un moine du XV^e siècle, célèbre surtout pour ses peintures d'icônes religieuses.

161. — Le 2 février, Guerne écrira qu'il n'a pas vu le film, mais il répondra longuement aux réflexions de Cioran, particulièrement à celle selon laquelle il n'y aurait plus d'espoir « que de l'Est ». Guerne, indiquant malicieusement qu'il a pris là son « cher grand pessimiste [...] en flagrant délit d'optimisme invétéré », remet, quant à lui, incurable optimiste, « toute [son] espérance au-delà de la catastrophe, et donc, au fond, tout [son] espoir en elle ! » (*LGC*, p. 259-260).

162. — Voir *LGC*, p. 259 et 262.

163. — L'écrivain et auteur dramatique d'origine russo-arménienne Arthur Adamov, né en 1908, s'était donné la mort le 15 mars. Cioran dit de lui dans ses *Cahiers* : « Eugène m'annonce qu'Adamov vient de mourir. Nous ne nous parlions plus. Il y a dix ans ou davantage, à la suite de je ne sais quoi, il se mit à me tourner le dos. Qu'importe. [...] / Son charme 'arménien', foncièrement non français. Il fut un temps (1950-1955) où de savoir qu'Adamov était au Quartier et que je pouvais le rencontrer quand je voulais était pour moi une manière de certitude et même de consolation. Je sortais et j'allais faire tous les cafés où il était censé être. / Ces années pendant lesquelles on ne se parlait pas, je l'apercevais souvent et son visage, marqué par la maladie, d'une couleur grise, presque noire, me remplissait d'effroi. »

(p. 796-797 ; voir aussi : p. 381, 463, 565, 578, 757, 798, 799).

164. — Les pages en question paraîtront à la *N.R.F.* (n° 217, janvier 1971) sous le titre « Hantise de la naissance ». Ce sont elles que Cioran évoquait déjà dans sa lettre du 27 septembre 1969 (Voir aussi dans *C*, p. 861-862).

— Par ailleurs, le 10 mai, Guerne fera à son ami cette réponse extraordinaire, qui donne la mesure de leur différence essentielle sur le sujet : « Vous me parlez de votre horreur de naître. Soit. Son strict équivalent – mais positif et réconfortant – est la joie d’avoir à mourir, le bonheur d’être mort bientôt. C’est le mien. Depuis longtemps. Et je travaille à l’élargir un peu mieux chaque jour. Si j’avais été jeté, vide, sur le bord du canal – comme vous l’autre jour, – je crois (je crois est tout ce que je puis dire) je crois vraiment que j’aurais été très déçu de pouvoir, après coup, me relever. Si ma mort devait précéder la vôtre, quel que soit son décor et quelles qu’en soient les circonstances – fussent-elles affreuses –, dites-vous bien que dedans il y a quelqu’un de véritablement heureux. » (*LGC*, p. 266-267).

165. — Allusion à « Confession créatrice », dans *Aquarelles et dessins* de Paul Klee, traduit de l’allemand par A. Guerne, Delpire, 1959. Le 26 janvier 1970, Cioran note : « Exposition Klee. / Une heure d’enchantement. À la fois joli et profond, poétique et réfléchi. Rarement exposition m’a comblé autant. » (*C*, p. 788 ; voir aussi p. 872). Cette dernière avait eu lieu au Musée national d’art moderne du 25 novembre 1969 au 16 février 1970 ; il s’agissait de la première exposition publique en France des œuvres du peintre, mort en 1940.

166. — *Valéry face à ses idoles* venait d’être publié à L’Herne (voir note 114).

167. — Jacqueline Piatier, « Les colères d’E.

— M. Cioran », *Le Monde des Livres*, n° 7892, 30 mai 1970.

— La photo de Valéry, évoquée quelques lignes plus bas, est reproduite dans ce volume (annexe 2).

168. — Cette lettre n’a pu hélas être retrouvée dans les archives de la Mairie de Dieppe.

169. — Voir : *C*, p. 818.

170. — Dieppe

— Je suis dans un très grand salon qui donne sur la mer, et qui

fait penser à quelque intérieur de romans anglais ou russes du siècle dernier. » (C, p. 820).

171. — Guerne avait reçu la visite d'un « admirateur passionné et lecteur assidu de Cioran », et décrivait, dans sa lettre du 17 juillet, le « réjouissant plaisir » qu'Ellen Guillemin et lui y avaient trouvé. (LGC, p. 270).

— La phrase suivante renvoie à un passage du même courrier, où Guerne parle de l'un de ses neveux, qu'il aime beaucoup, et qui a tenté de se suicider.

172. — Paru aux éditions André Silvaire, en 1964. Le 20 octobre, Guerne avait demandé à Cioran des renseignements au sujet d'un autre ouvrage de Pierre Garnier sur Novalis (LGC, p. 274).

173. — Emile Spenlé, *Novalis, essai sur l'idéalisme romantique en Allemagne*, 1904. Guerne répondra qu'il possède ce livre et qu'il l'a beaucoup pratiqué (LGC, p. 276-277).

174. — Il paraîtra dans *Variations sur l'imaginaire*, Club du livre, en 1972. Sur ce texte, voir : C, p. 866.

175. — Guerne avait reçu une lettre de Gallimard (« Neuf lignes de style commercial sec, autoritaire, méprisant »), signée Françoise Gaillard, qui lui proposer de rééditer sa traduction de *Redburn* de Herman Melville. (LGC, p. 276).

176. — *The Fall into Time*, Quadrangle Books, Chicago, 1970 (translated by Richard Howard).

177. — Violette que Guerne avait glissée (« pour Simone », dit-il) dans l'enveloppe contenant sa lettre du 8 décembre (LGC, p. 279).

178. — Celle du 9 janvier 1971 (LGC, p. 282).

179. — Voir la réponse de Guerne, datée du 15 février, qui commence ainsi : « Alain, non, ne m'a jamais rien dit. Beaucoup trop bavard pour aller quelquefois au fond des choses. » (LGC, p. 283-284). Cioran évoque Alain dans ses *Cahiers*, p. 763, 907, 908.

180. — Cioran revient sur ce drame dans les *Cahiers* : p. 925, 927, 928.

181. — Aphorisme que l'on retrouvera dans *De l'inconvénient d'être né* (O, p. 1273).

182. — Constatation fréquente chez Cioran – voir, par exemple : C, p. 152, 194.

183. — Le même jour, Guerne écrivait à Cioran que son état de santé s'était un peu amélioré et qu'il avait, par ailleurs, reçu la visite de Fouad El-Etr – à qui il avait donné des textes pour *La Délirante* (voir : *LGC*, p. 289-290).

184. — Charles Le Brun nous a donné, au sujet de cette soirée et de ces convives, un témoignage de toute première main : « 'Les charmants descendants de Joseph de Maistre'... Hum ! Il s'agit de ma femme (Danielle Le Brun) et de moi-même. En fait, Cioran a probablement mal compris : en septembre 1971, j'étais à Paris pour préparer l'évacuation de l'appartement d'une de mes tantes (la cousine germaine de ma mère) qui venait de mourir. Nous avions invité Cioran à dîner. Étaient présents, en dehors de nous : Fouad El-Etr, Ellen Guillemin-Nadel et un de mes cousins qui travaillait aux Editions Beauchesne. J'avais alors parlé de ma tante dont le mari, Henri de Grandmaison, était proche parent des Maistre. D'où la confusion ! »

185. — La mère de Guerne avait été placée dans une institution à Saint-Germain-sur-Avre (près de Dreux, où habitait son autre fils, Alain), car elle ne pouvait plus vivre seule (elle y décédera le 1^{er} mars 1972). L'appartement qu'elle occupait à Paris (rue du Dragon, dans le VI^e arrondissement) avait donc été mis en vente par ses trois enfants afin de lui assurer une fin de vie correcte. Or, Cioran avait proposé à Guerne de l'aider dans ses démarches.

186. — Antoine Berman (1942-1991), auteur, traducteur de l'allemand, de l'anglais, de l'espagnol, et théoricien de la traduction – dont Guerne parle dans sa lettre du 22 septembre (*LGC*, p. 291-292) et que Cioran évoque dans les *Cahiers* (p. 685).

187. — Les éditions Rencontre, qui devaient initialement publier le *Novalis*, en avaient abandonné le projet. Gilbert Sigaux avait informé Guerne que Gallimard souhaitait racheter sa traduction pour la faire paraître dans sa célèbre collection « La Pléiade ». Il envisageait également de réunir tous les poèmes de Guerne « pour une publication *N.R.F.* » (*LGC*, p. 291).

188. — On trouve trace de ces lectures dans les *Cahiers*, (29 octobre) p. 956.

189. — Celle du 23 octobre (*LGC*, p. 293).

190. — [Septembre 1970] Ion Bâlan, mon camarade, avait publié avant la guerre un volume de poèmes sous le titre *Febre cerești* (Fièvres célestes), et depuis, de loin en loin, collaboré à des journaux littéraires. Aujourd'hui, il a une retraite de 2000 lei. Le 'socialisme' a du bon, décidément. » (C, p. 834).

191. — Réaction d'inquiétude de la part de Cioran : début janvier, Guerne avait été admis à l'hôpital de Marmande pour une grippe compliquée d'une crise d'emphysème. Il y restera jusqu'au début du mois de mars.

192. — Le 9 mars, de retour de l'hôpital, donnant des nouvelles de son état de santé – et évoquant en outre les « impensables avanies que [lui] font essuyer les éditeurs avec un génie diabolique », encore une fois ! –, Guerne écrit : « Cela dit, ne croyez pas votre dictionnaire : l'emphysème assez grave pour entraîner une sclérose des poumons – et c'est mon cas – n'a rien de provisoire, hélas ! » (*LGC*, p. 296-297).

193. — Il s'agit de *Méditation et action : causeries au Centre tibétain de Samyé-Ling*, de Chogyam Trungpa, qui paraîtra chez Fayard (« Documents spirituels »), en 1973.

— Charles Orengo (1913-1974) fonda les éditions du Rocher (en 1943), dirigea les éditions Plon, puis les éditions Fayard.

194. — *La Délirante* (n° 4/5, automne 1972) avait paru le 15 janvier 1973. Ce numéro contenait le texte de Guerne intitulé « Novalis ou la vocation d'éternité » (préface aux *Œuvres complètes* de Novalis qui seront publiées en 1975 ; reprise ensuite dans *L'Ame insurgée*, *op. cit.*). Le propos cité par Cioran est un fragment de Novalis (*ibid.*, p. 137).

195. — Ce *Dictionnaire* ne sera pas publié.

196. — *Psautier Chrétien*, I & II. Éditions Téqui, 1973. Cinq volumes.

— À ce sujet, voir notamment les lettres n° 112 et 113 dans la correspondance de Guerne et de Dom Claude Jean-Nesmy (*GDCJN*, p. 230-234).

197. — Shinshô Hanayama, *La Voie de l'éternité : comment surent mourir les « criminels de guerre » japonais*, traduction et commentaires de Pierre Pascal, éditions Guy Le Prat, 1973.

198. — Rilke a séjourné au château de Muzot entre 1921 et 1926. Il y acheva les *Élégies de Duino* et y rédigea les *Sonnets à Orphée*.

199. — On remarquera que Cioran ne fait aucune allusion à l'œuvre qu'il avait publiée en Roumanie ; certes, elle n'était pas encore traduite en français (et l'essayiste a toujours entretenu avec elle une relation fort complexe), mais elle comptait tout de même cinq livres (*Sur les cimes du désespoir*, 1934 ; *Le Livre des leurre*s, 1936 ; *Transfiguration de la Roumanie*, 1936 ; *Des larmes et des saints*, 1937 ; *Le Crépuscule des pensées*, 1940), ainsi qu'une importante somme d'articles parus dans divers journaux et revues, entre 1931 et 1943.

200. — Voir *LGC*, p. 311, où elle est reproduite.

201. — *Évangile selon Matthieu*, V, 3.

202. — *De l'inconvénient d'être né*, paru fin octobre chez Gallimard, collection « Les Essais ». Le 12 juin 1972, Cioran consignait : « Je tape *De l'inconvénient*.

— Je trouve ça mauvais, mais je continue. Chaque 'aphorisme', pris individuellement, est léger, décevant, mais je sens bien qu'il y a quelque poids dans l'ensemble. Si cela n'est qu'une illusion, tant pis pour moi. » (C, p. 985 ; voir aussi p. 949).

203. — En effet, *Études* refusera ce texte (voir lettre du 29 mars 1974, *LGC*, p. 316). Il est cependant reproduit dans *Armel Guerne « entre le verbe et la foudre »*, *op. cit.*, p. 76-80.

204. — En 1971, Cioran a pourtant consacré à Gabriel Marcel un beau texte, sans nul doute affectueux – et qu'il est très éclairant d'avoir présent à l'esprit ici : « Portrait d'un philosophe : Gabriel Marcel », reproduit dans *Cahier de L'Herne Cioran*, *op. cit.*, p. 304-308. Voir aussi : C, p. 264, 322, 349, 448-449, 548, 551, 598, 618, 695, 700-701, 730, 732, 734, 735, 744, 817, 849.

205. — Gallimard avait décidé de différer la sortie du *Novalis*, ce qui exaspérait Guerne et le maintenait dans une situation financière précaire : « Ce retard catastrophique, écrit-il à Cioran le 11 avril, me coûte une solide subvention que je devais recevoir de l'Allemagne et qui m'eût assuré un an d'existence matérielle – et je ne comprends toujours pas ce qu'on peut gagner à attendre. » (*LGC*, p. 319).

206. — Ce ne sera, bien sûr, pas le cas.

207. — *Le Mauvais Démiurge* avait été traduit en espagnol (*El aciago demiurgo*) par Fernando Savater la même année. Le 6 juin, Cioran écrira à son frère Aurel : « *Le Mauvais Démiurge* devait paraître ces jours-ci en Espagne, mais il a été saisi et interdit par la censure. Il serait athée, blasphématoire, antichrétien. L'Inquisition n'est pas encore morte. Que c'est ridicule ! » (*Lettres à ceux qui sont restés au pays*, Humanitas, 1995, p. 128).

— L'« exemple portugais » est une allusion à la « Révolution des Œillets » qui entraîna, en avril 1974, la chute du régime salazariste (dirigé depuis 1968 par Marcelo Caetano [1906-1980], le successeur de Salazar [1889-1970]). Ajoutons qu'en Espagne, à la même époque, la dictature franquiste était à l'agonie.

208. — Voir note 97.

209. — Il s'agit du prix Mac Orlan (doté de 5 000 francs) que Guerne avait obtenu grâce à Gilbert Sigaux et au romancier Armand Lanoux (1913-1983).

210. — Guerne suivra le conseil de Cioran : il recopiera même le début de la lettre de celui-ci et l'adressera aux éditions Desclée de Brouwer afin de les convaincre de rééditer *La nuit veille* (sur ce livre, voir la note 5).

— Par ailleurs, Gallimard avait en effet « changé d'avis » et décidé de publier enfin le *Novalis*. (*LGC*, p. 322).

211. — Le 13 juillet, Guerne offrira, au propos mi-blasé mi-léger de Cioran, cet écho violent, tranchant : « En comparant Paris à l'idée la plus horrible qu'on puisse se faire de Babylone la Grande, vous magnifiez encore le sordide univers et la piteuse hystérie de ce camp de concentration volontaire des ventres pleins et des culs accroupis qui s'offrent avec délices au supplice de la famine du cœur, de l'âme et de l'esprit, qui se complaisent dans leurs déjections, ne connaissent plus que le langage anal. Laissons. On peut laisser à l'avenir, déjà si proche qu'il faudrait presque l'appeler le présent, un souci tout particulièrement impitoyable pour les peuples prisonniers des grandes agglomérations, cette cohue qui appartient d'avance à la mort. L'anachorète des campagnes, le styliste de la solitude, garde une chance de salut. Les autres sont voués au piétinement effroyable ; et je ne pense jamais à vous sans la peur que l'événement survienne, qui fermera instantanément la ratière. » (*LGC*, p. 322-323).

212. — Les poèmes en question sont ceux du recueil intitulé *Le Jardin colérique*. Guerne aura beaucoup de mal à trouver un éditeur à celui-ci (il ne paraîtra qu'en 1977, chez Phébus). Toutefois, avec l'aide de Claude Lafaye [professeur et journaliste, il a surtout travaillé dans le monde du cinéma. Légataire universel d'Abel Gance], il en fit tirer sur stencil une cinquantaine d'exemplaires : sans doute est-ce l'un d'eux qu'il adressa à Cioran, comme d'ailleurs à Dom Claude Jean-Nesmy (voir en particulier : *GDCJN*, lettres 115 à 119).

— Le vers cité par Cioran est extrait du poème « Ce qui se tait ».

213. — Fin septembre, Guerne, accompagné d'Ellen Guillemin, s'était rendu à Paris pour quatre jours. Il avait à cette occasion participé à l'enregistrement d'une émission télévisée sur *Novalis* (*LGC*, p. 324 et *GDCJN*, p. 246 et 249) – émission évoquée dans les deux lettres qui suivent.

214. — Durant son séjour parisien de septembre 1974, Guerne avait – manifestement avec énergie – insisté auprès de Gallimard pour que le

Novalis fût publié avant la fin du mois de février 1975.

215. — Le 25 février, Guerne répondra qu'il n'avait pas été informé de la diffusion de cette émission radiophonique (*LGC*, p. 331-332).

216. — Les deux citations extraites du *Journal de Weissenfels* de Novalis se trouvent dans les *Œuvres complètes*, *op. cit.*, vol. II, p. 170.

217. — Dans la même lettre (celle du 25 février), Guerne conseillera à son ami de faire quelques séances d'acuponcture, ajoutant : « Mais renseignez-vous et n'allez surtout pas vous mettre entre les mains de n'importe quel docteur pique-pique. »

218. — Guerne avait fait envoyer par Gallimard un exemplaire de son *Novalis* à Fouad El-Etr ; les livres étant revenus à l'expéditeur, il demandait à Cioran... la « nouvelle adresse » de son ami libanais.

— Le prix Halpérine-Kaminsky allait être décerné à Guerne — et celui-ci voulait obtenir le renseignement capital : « Vous, le Parisien, pouvez-vous me dire si cela correspond à du fric ? » (*LGC*, p. 332).

219. — Réponse drôle et cinglante de Guerne, le 3 mai : « N'espérez plus que le prix en soit un : il est de mille balles, et encore pour ce prix, ils s'attendaient à ce que je fisse le voyage afin d'illustrer de ma présence auréolée la salonnarde solennité chez une Madame la générale de l'avenue Kennedy, XVI^e, donatrice et mécénesse aux largesses homéopathiques. Ne m'ayant pas vu, cette dame a chargé l'attachée de presse de Gallimard et le secrétaire général (que de généraux !) de la Société des gens de Lettres de me réclamer pour elle un exemplaire dédicacé qu'elle a reçu avec beaucoup de naturel, sans même une carte de remerciement. » (*LGC*, p. 335).

220. — Allusion au *Jardin colérique* (voir note 212).

221. — Il s'agit probablement de *Méditation et action* de Chogyam Trungpa (voir note 193).

222. — Pour *Les Récits d'un pèlerin russe*, voir note 42.

— *Mes missions en Sibérie*, de l'Archimandrite Spiridon, avait été publié aux éditions du Cerf en 1950 (trad. Pierre Pascal ; rééd. en 1968).

— Guerne suivra le conseil de Cioran et écrira au Père Refoulé (1922-1998), dominicain, directeur des éditions du Cerf, pour que soit réédité *Le Nuage d'inconnaissance*. Il recevra, dans un premier temps, une réponse enthousiaste. (*LGC*, p. 338).

223. — « Incriminant la voiture », Guerne avait en effet renoncé à se rendre à Nocé (chez sa sœur, Arlette, et son beau-frère, Roger Dury) ; cependant, il envisageait d'y passer la première quinzaine de mai : « J'essayerai de vous téléphoner de Nocé. On tâchera de se voir. » (*LGC*, p. 341). C'est à ce voyage que Cioran fera allusion au tout début de sa lettre du 9 juin.

224. — Il s'agit certainement de l'article « La Catastrophe nécessaire », que Cioran avait donné à Fouad El-Etr pour *La Délirante*, et qui est la seconde version d'un texte plus ancien, « La Clef de l'abîme » (voir à ce sujet note 112).

225. — De fait, Guerne renoncera à ce travail. Cependant, il traduira plus tard *Le Territoire de l'homme : réflexions 1942-1972* (Albin Michel, 1978) d'Elias Canetti (1905-1994), prix Nobel de littérature en 1981, au sujet duquel il déclare à Cioran : « Il m'a l'air d'un de ces affreux bavards philosophiques allemands, compliqué de langue, entassant de fabuleuses épaisseurs de mots creux. » (*LGC*, p. 341 ; voir aussi : *GDCJN*, p. 271).

226. — Les éditions du Cerf avaient finalement laissé entendre à Guerne qu'elles ne republieraient pas *Le Nuage d'inconnaissance*. Le 8 juin, Guerne adressait au Père Refoulé une missive sévère (reproduite dans *LGC*, p. 346-347), où il réclamait que lui fût expressément confirmé l'abandon du projet.

227. — Cioran lui avait envoyé le recueil intitulé *La Marquise d'O. Le Tremblement de terre au Chili* (traduction de Georges La Flize, Aubier-Flammarion, 1970, édition bilingue), car Guerne préparait une traduction de nouvelles de Kleist pour « un jeune éditeur sympathique, J. P. Sicre [directeur des éditions Phébus qu'il venait juste de fonder] », lequel lui promettait en outre « de publier [ses] poèmes en 1977 » (*LGC*, p. 341) – promesse qui sera tenue.

228. — Voir *LGC*, p. 347. Bertil Galland (né en 1931 – fondateur des éditions qui portent son nom, journaliste) s'était engagé à faire paraître *Le Jardin colérique*. Ajoutons que Gallimard, Grasset et Le Seuil avaient refusé.

229. — François-Xavier Jaujard (1946-1996), traducteur de l'anglais et du polonais, et qui fonda les éditions Granit en 1973.

— Quelques lignes plus bas, il est question de Pierre Béarn (pseudonyme de Louis-Gabriel Besnard, 1902-2004), poète, romancier, journaliste (le célèbre slogan « Métro, boulot, dodo » est inspiré d'un vers extrait de son recueil *Couleurs d'usine*, 1951). Il créa en 1950 Le Mandat des Poètes (caisse d'aide à destination des poètes en situation

précaire, alimentée par des donateurs).

230. — Cioran fait allusion au n° 6 de *La Délirante* (automne 1976), qui contient sa « Catastrophe nécessaire », ainsi que « Rêve brusque » de Guerne.

— La « sortie contre Rilke » est celle-ci : « J'ai essayé de lire un peu dans la *Correspondance* de Rilke qui vient de paraître : effrayante, la patine de vieillotterie que cette littérature a prise en si peu de temps. On étouffe au bout de cinq lignes. Je le savais – mais que c'est triste... – et qu'un si vapoureux personnage, spirituellement inconsistant, poétiquement évanescent ou tout à fait évanoui, ait pour lui un pareil monument en France, et si bien fait ! Y aurait-il des tricheurs de l'immortalité ? » (LGC, p. 348-349).

— Enfin, Le Seuil avait accepté de rééditer *Le Nuage d'inconnaissance*.

231. — Il s'agit des *Hymnes, élégies et autres poèmes*, traduits par Guerne et publiés en 1950 au Mercure de France.

232. — Le recueil de nouvelles de Kleist intitulé : *La Marquise d'O, Le Tremblement de terre au Chili, Fiançailles à Saint-Domingue, L'Enfant trouvé* avait paru, en octobre, aux éditions Phébus. Guerne avait, comme à son habitude, rédigé une préface à sa traduction : « Heinrich von Kleist ou le génie du drame » (préface reprise dans *L'Ame insurgée*, op. cit.).

233. — Sur Kleist, voir : C, p. 123, 124, 125, 240, 504.

234. — Le 22 décembre, Guerne répondra avoir reçu *La Délirante* (contenant « La Catastrophe nécessaire » : « J'aime, j'aime, j'aime » dit-il), ainsi qu'« une lettre arithmétique de Pierre Béarn, avec le chèque, [lui] annonçant [qu'il avait] obtenu 35 voix à 211, 42 du Mandat des Poètes. Avec un lyrisme très giscardien, la multiplication éloquente est posée en regard. Quelques mots gentils pour conclure. » Il précise également avoir écrit à F. X. Jaujard (LGC, p. 352).

235. — La réédition du *Nuage d'inconnaissance* était en fabrication au Seuil ; et Phébus, qui préparait la parution du *Jardin colérique* et de *Rhapsodie des fins dernières*, envisageait de sortir un volume rassemblant certaines préfaces de Guerne : ce sera *L'Ame insurgée*. Ces trois derniers livres formeront le « cadeau considérable » dont Cioran parlera dans sa lettre du 1^{er} juillet.

— Par ailleurs, les inquiétudes de Cioran quant à son ami sont aussi constantes que légitimes : durant deux mois (février-mars), Guerne séjournera chez sa sœur Arlette (dans les environs de Nogent-

le-Rotrou) pour fuir le froid du Moulin et tenter de remédier quelque peu au déclin alarmant de son état de santé (voir : *GDCJN*, p. 278). ^

236. — Sur l'exemplaire du *Jardin colérique*, on trouve cette dédicace : « À E.M. Cioran que j'invite à fêter avec moi le commencement de la fin. » Puis, sur celui de *Rhapsodie des fins dernières*, cette autre : « À Cioran et à Simone, que j'aime trop pour ne pas partager avec eux le fruit patent d'un vrai miracle. Viva la muerte ! » – « Le Poète interdit » et « Rhapsodie » figurent tous deux dans *Rhapsodie des fins dernières* (respect. p. 114 et 231). Toutefois, s'agissant de ce dernier poème, il est difficile de dire si Cioran fait allusion à la pièce elle-même ou à l'ensemble du recueil.

237. — « Hölderlin ou le mystique malgré lui » (voir note 142).

238. — Début juillet, Guerne avait été hospitalisé à Marmande, dans un état grave. Il y restera jusqu'au 19 (voir : *GDCJN*, p. 281).

239. — Allusion au séjour de Guerne chez sa sœur (voir note 235).

240. — Marc Alyn, « Salut à Armel Guerne », *Le Figaro*, 3 septembre 1977.

241. — Ce qui n'est pas tout à fait le bon état d'esprit !

242. — « J'ai toujours pensé que pour comprendre le Christ réel, le Christ quotidien, il valait mieux pratiquer les rabbins hassidiques que les saints chrétiens. Elie Wiesel est un des rares qui, à l'heure actuelle, sachent parler avec émotion d'un phénomène spirituel unique » (cité dans *LGC*, note 204).

243. — L'hiver sera très éprouvant pour Guerne, comme en témoignent ces mots adressés à Dom Claude Jean-Nesmy le 29 décembre 1977 [nous ne disposons pas de lettres de Guerne à Cioran pour cette période] : « Faible, épuisé, mais toujours vivant, j'ai été ramené [...] le 22 décembre de l'hôpital de Marmande où j'avais été transporté de toute urgence, en ambulance, le 6 décembre, après une terrible secousse (trois jours en réanimation) due à une pancréatite aiguë qui devait, normalement, être mortelle. Je vous passe les détails. Mon médecin ici et celui de l'hôpital ont été l'un et l'autre stupéfaits que je m'en sois sorti et tous deux sont formels : si je n'avais pas été profondément amélioré à Cambo (d'où je suis revenu au bout d'un mois, le 26 octobre) jamais je n'aurais pu supporter le choc de ces douleurs violentes, les hémorragies, la ponction abdominale, le jeûne intégral des six ou huit premiers jours et, bien entendu, les soins. » (*GDCJN*, p. 284). Le 13 mars 1978, il écrira également : « Deux fois encore, en janvier, j'aurais dû mourir (le 6, très douloureusement avec

ce qu'on a cru être une thrombose coronaire ; et le 8, dans la faiblesse et un ruissellement des sueurs froides de l'agonie.) » (*Ibid.*, p. 287).

244. — Cioran et sa compagne avaient acquis un petit appartement à Dieppe. Dans l'entretien qu'elle a accordé à Norbert Dodille (paru en 1997), Simone dit à ce sujet : « Oh, c'était vraiment un cagibi ! Ça donne sur le château qui est construit sur les falaises. C'est minuscule mais il y a cette vue sur le château. » Elle mentionne, par ailleurs, l'épisode narré ici par Cioran (voir : *Cahier de L'Herne Cioran*, *op. cit.*, p. 450-451).

245. — « Tous les matins mon châtiment est là », *Psaumes* (73, 14).

246. — La première édition du *Temps des signes* date de 1957 (Librairie Plon).

ANNEXE 1

« E.M. CIORAN, LA MONTAGNE ET LA SOURIS »

par Philippe Sénart, *Combat*, le 24 décembre 1964

Léon Bloy attendait les Cosaques. Nous les attendons toujours. Mais, au lieu des Cosaques, ce sont peut-être les Mongols qui arriveront. M. E.M. Cioran est-il le premier des Mongols ? Ou n'est-il que le dernier des Romains ? Il sent en lui [...]^[2], qui éclate en clameurs, qui pousse, dans le martèlement et le halètement de ses phrases, ses hordes, ses chars, ses chevaux. M. Cioran est le fourrier d'Attila. Il annonce le recommencement des grandes invasions. Mais il est toujours prêt à retourner sa lance. Il fonçait sur nous. Le voilà soudain qui se mêle à nos légions en désordre, qu'il semble courir avec les rescapés de l'Empire au rempart qui croule.

Fen dé brut !

Crie-t-il : Haut les cœurs ! ou bien : Bas les armes ! Déserteur de la victoire, nous exhorte-t-il à la résistance, ou bien est-ce la capitulation qu'il nous conseille ? À vrai dire, ni Mongol, ni Romain, Barbare raffiné, M. Cioran n'est que Roumain. Peut-on être roumain ? s'est-il un jour écrié. Laissé pour compte des grands mouvements de l'histoire, enlisé dans les siècles boueux de son marais natal, il veut aujourd'hui en sortir pour jouer un rôle. Entre l'Asie et l'Europe, ce ne sera pas celui d'un médiateur, d'un négociateur. M. Cioran n'agite pas un drapeau blanc. Cassandre en délire, chez qui un activisme refoulé et exaspéré se soulage dans un prophétisme vengeur, il ne court entre les lignes que pour exciter les combattants. Il avait la vocation d'un ange exterminateur. Il doit se contenter de l'emploi d'agent provocateur.

Il a toujours excellé en effet à donner le change. Avec *La Chute dans le Temps*, il continue. M. Cioran, c'est Excourbanies.

On sait que ce lieutenant de Tartarin qui avait suivi son maître dans l'expédition de Port-Tarascon mais qui encourageait secrètement les sauvages à la révolte, criait toujours avec le plus fort. Fen dé brut ! Faisons du bruit ! hurlait-il pour détourner l'attention de ses voltes-

faces. Il ne s'agit pour M. Cioran que de faire du bruit. Dans une littérature où les grandes gueules ont dû se taire, on n'entend plus guère que lui. Céline, à la fin de sa vie, en était réduit, dans son jardinier de banlieue, à bougonner comme Léautaud. M. Bardèche, pour avoir dit un mot un peu trop haut, était allé en prison. Il y a bien M. Rebatet qui crie encore de temps en temps, mais c'est une voix dans le désert. On dira que M. Cioran, c'est aussi une voix dans le désert. Seulement, M. Cioran a l'air de prendre son rôle au sérieux. Il est sorti de son marais couvert de peaux de bêtes. Il annonce la mauvaise parole. Il gesticule, il hurle, il écume. Il veut vraiment faire peur. C'est le dernier des grands possédés. C'est l'Anti Jean-Baptiste. Il ne faut pas le confondre avec Jean-Paul Choppart.

M. Cioran ne dévore pas ainsi des poulets crus, dans une cage, sur un champ de foire. On lui apporte bien des poulets, mais c'est pour qu'il lise l'avenir dans leurs entrailles fumantes. M. Cioran est assis sur un trépied. Il ratiocine, surtout, il anathématise. Il est prophète. Il est, encore plus, juge. Il ne demande qu'à être bourreau. Il réhabilite Judas, Néron et même Joseph de Maistre. Le trépied de M. Cioran ressemble un peu au balcon en fer forgé d'où Barbey d'Aurevilly crachait sur la foule. Circonstance aggravante : c'est du feu que crache M. Cioran. Dans le petit livre que Léon Daudet écrivit jadis sur les Sauveteurs et les Incendiaires, Barbey était un sauveteur. M. Cioran aurait pris place parmi les Incendiaires.

Parade pour un déluge

Mais, pour le moment, M. Cioran n'a allumé aucun incendie. Il se contente de fignoler le déluge, de peindre l'Apocalypse sur porcelaine, de jouer le Crépuscule des Dieux à l'harmonica. Au lieu de jeter des bombes, il ne jette, luciférien blasé, que des sorts.

Fléau de Dieu, il ne ravage que les salons. D'où son goût pour Joseph de Maistre qui a mis la contre-révolution dans une bonbonnière. « Il fulmine en littérateur, dit-il de celui-ci ; transes et boutades, convulsions et vécilles, bave et grâce. »

De même, M. Cioran. Quand on croit qu'il entre en transes, il ne fait que trépigner. Il va tout casser. Mais, en clignant de l'œil à notre adresse : « Retenez-moi, implore-t-il, ou je fais un malheur. »

Nous ne le retenons pas. Le malheur qui consisterait par exemple à renverser d'un coup de pied rageur la vitrine où il a rangé ses mots comme des bibelots précieux, ne se produit pas. « En tout génie, a dit M. Cioran, coexistent un Dieu et un Marseillais. »

Le dieu, chez M. Cioran, est tout feu tout flamme. Il est sorti de l'apathie où vivent ses pareils. Il a voulu créer un monde. Du même mouvement, frénétique et las, il rêve de le détruire. L'homme qui imite, qui singe ce dieu agité, le dégoûte. Mais, au lieu de le laisser tomber dans le temps, au lieu de l'abandonner à sa dégringolade, il s'efforce de le retenir, de le soutenir, peut-être, s'il se trouve mal, de le soulager. Au lieu d'un art de périr – *qualis artifexpereo* ! – il veut lui enseigner un art de guérir.

Assassin par instinct, il joue au médecin. Il avait préparé des poisons, il les convertit en remèdes. Contre l'anéantissement, il prescrit la colère, la haine, les cris, à forte dose. « Il faut hurler. »

Il ajoute : « L'hyperbole est une nécessité vitale ». Il montre l'exemple. Il se donne un mal fou pour persuader l'homme qu'il ne doit passer ni inentendu ni inaperçu. Il le gonfle comme une baudruche. Il veut grossir démesurément ce petit rien.

Mais le Marseillais, chez M. Cioran, qui s'est mis ainsi la Création sur les bras, est bien fatigué. Il a l'air d'une de ces cariatides de Puget qui soutiennent le monde, qui bandent leurs muscles en grimaçant horriblement et qui semblent toujours prêtes à tout lâcher, pour peu qu'on leur dise : Chiche !

Titan en toc, demiurge qui a provoqué l'homme à tenir le coup, à relever son défi, par goût du jeu plus que par bonté d'âme, M. Cioran qui fanfaronnait, a été pris justement à son jeu. Il ne sait plus comment s'en tirer. Il voudrait bien sortir de l'Histoire, avant la catastrophe qu'il a mise en scène, faire retraite dans son marais, crier : pousse !

« Pourquoi s'épuiser à être ? » gémit-il en rêvant à des diplodocus allongés sur des nénuphars.

La morale tirée de la montagne

Il est surmené. Il sue. Il souffle. Il dit qu'il suffoque. « Qu'on me donne un autre univers ou je succombe », suppliait-il naguère. On ne l'a pas cru. On ne sait jamais s'il joue la comédie, s'il mime la « Condition Humaine » ou s'il la vit. Il se plaint du « mal vague et indéterminé d'être homme ». Matamore a ses vapeurs. Pourtant, on en vient à se demander s'il ne doit pas être pris tout de même au sérieux. Il y a dans son œuvre une hantise de l'étouffement, de l'asphyxie qui mérite d'être considérée. « L'homme dans la création, écrit-il, est le seul être à étouffer et à suffoquer. » Le halètement un peu convulsif de sa

phrase ne traduit peut-être qu'une gêne respiratoire, un besoin contrarié de se dilater. M. Cioran, qui n'attend aucun remède de la terre, réclame un autre univers. Ce Marseillais veut être soigné en bien. N'est-ce pas seulement un ballon d'oxygène qu'il lui faut ?

La Chute dans le Temps laisse entrevoir, en effet, qu'il est tout à fait vain pour un homme qui manque d'air d'ouvrir sa fenêtre sur l'espace et encore plus de se précipiter dans le vide. Le recours à l'abîme est inutile. On ne ferait que rebondir de monde en monde jusqu'à une « limite inférieure » où, dit M. Cioran, « l'espoir d'un autre abîme ferait défaut ». On ne peut pas aller toujours plus bas. Serait-on condamné alors à aller toujours plus haut ? M. Cioran qui s'attacherait volontiers une pierre au cou refuserait sans doute de se coller des ailes. Il aime mieux s'enfouir dans la vase que se dissiper dans l'éther. Il y a la nostalgie du ver, non celle de l'étoile. Il veut bien être dieu en enfer, mais non au ciel.

N'aurait-il pas le regret, en définitive, de ne pouvoir être simplement un homme ? On en vient à le penser quand on le voit scruter avec inquiétude le fond du gouffre où il aspire à rouler et où, déchu du Temps, il rêverait éternellement au Paradis perdu : la Terre. C'est assez d'une Chute.

Pour être heureux, regardons au-dessous de nous ! C'est une morale un peu banale, un peu bourgeoise. Outrancière, mais à rebours, l'œuvre de M. Cioran, dans une contraction gigantesque, en a peut-être accouché, comme la montagne, d'une souris.

ANNEXE 2



Couverture de *Valéry face à ses idoles* (L'Herne, 1970).

LISTE DES LETTRES

(Celles de Guerne sont mentionnées en italique ; elles proviennent toutes du « Fonds Cioran » de La Bibliothèque littéraire Jacques Doucet (BLJD).

Une partie des lettres de Cioran en provient également. Le reste se trouve dans le « Fonds Guerne » de l'Institut Mémoires de l'Édition Contemporaine (IMEC) et dans des collections particulières (coll. part.).]

Paris, le 25 janv 1964 (IMEC)

Paris, le 28 septembre 1964 (IMEC)

Paris, le 29 septembre 1964 (IMEC)

Paris, le 29 janvier 1965 (BLJD)

1965 (BLJD)

Au Vieux Moulin, le 30 janvier 1965

1965, Paris, le 24 septembre 1965 (BLJD)

Paris, le 22 février 1965 (BLJD)

Paris, le 18 mars 1965 (BLJD)

Paris, le 25 mai 1965 (BLJD)

Paris, le 15 octobre 1965 (BLJD)

Paris, le 21 mars 1966 (IMEC)

Paris, le 30 avril 1966 (coll. part.)

1966 (BLJD)

Paris, le 30 septembre 1965 (BLJD)

Paris, le 9 septembre 1963 (IMEC)

Paris, le 13 septembre 1963,

Paris, le 4 octobre 1963 (BLJD)

Paris, le 4 octobre 1963 (IMEC)

Paris, le 29 octobre 1963 (BLJD)

Paris, le 28 octobre 1963

Paris, le 29 octobre 1963 (BLJD)

Paris, le 29 octobre 1963 (IMEC)

Paris, le 23 décembre 1963 (BLJD)

Paris, le 23 décembre 1963 (BLJD)

Paris, le 23 décembre 1963 (BLJD)

Au Vieux Moulin, le 28 janvier 1964

1966, Paris, le 18 février 1966 (IMEC)

Paris, le 9 avril 1964 (coll. part.)

Paris, le 25 avril 1964 (IMEC)

Paris, le 11 mai 1964 (IMEC)
Paris, le 23 février 1964
(BLJD) Paris, le 14 octobre 1964
(BLJD)

Paris, 16 février 1970 (BLJD)
Paris, 16 février 1970 (BLJD)

Paris, le 20 mars 1970 (IMEC)
Paris, le 24 avril 1970 (IMEC)
Paris, le 20 mai 1970 (IMEC)

~~Dieppe, le 10 juin 1967 (IMFEC)~~
~~Paris, le 16 octobre 1967 (IMFEC)~~

Paris, le 16 octobre 1967 (IMEC)

Paris, le 128 janvier 1969 (MFM) C)
Paris, le 4 décembre 1970 (1968) C)

Paris, le 24 février 1969 (BL, JB, JD)
Paris, le 8 février 1971 (cos 11968t)

Paris, le 22 mars 1968 (IMFEC)
Paris, le 21 Mars, 1968 (BMD) 1971

Paris, 1^{er} avril 1968 (BLJD) (BLJD)
 Dieppeux-Moûtinaud-Dimanche (BLJD)

Paris le 13 septembre 1971
Paris le 15 septembre 1971

PAMIS (Le Parim) le 1968 (VMEC) 1971
 (BLVD) de Mosul le 71 Janvier 1968 72

Paris 13 juin 1968 (IMEC)
Paris 27 juin 1972 (IMEC)

Paris, le 5 août 1968 (EJD) novembre
1972, le 17 septembre 1968

AMEC) le 29 janvier 1972 (1968D)
AMEC) le 22 janvier 1973

Paris/Vieux "Moulin, 1973 (BLH) 1968
Paris, Paris 9, mars 14 1973 (BLH) 1968

AMF, Courbevoie, 5 décembre 1968
MOM, Paris, 29 août 1971 (BL969)

Ameghino Moulin, le 20 septembre 1973, le 18 février 1969 (IMEC)

~~Au Vieux Moulin, 4 mars 1969~~
~~Paris, 15, mar 22 96 (IME) 1973~~

(BLVD)ux Paris le 23 mars 1969
(Paris) le 4 avril 1969 (IMEC)

Au Vieux Moulin, le 8 13 rimb 1969/4
Paris, le Boulin 1974 (BLd) 1969

Paris, le 28 juin 1979 (BMEQ)

Paris, le 20 octobre 1974 (BLJD)
Paris, le 10 juin 1969 (IMEC)
Paris, le 11 janvier 1975 (BLJD)
Paris, le 20 février 1975 (IMEC)
Paris, le 19 mars 1975 (BLJD)
Paris, le 27 mai 1975 (BLJD)
Paris, le 24 novembre 1969 (coll. part)
Paris, le 18 décembre 1969 (IMEC)

Paris, le 21 juin 1975 (BLJD)

Paris, le 7 avril 1976 (BLJD)

Paris, le 9 juin 1976 (BLJD)

Au Vieux Moulin, le 15 juillet 1976 Paris, le 3 décembre 1976 (coll. part)
Paris, le 4 décembre 1976 (IMEC) *Au Vieux Moulin, le 8 décembre 1976*
Paris, le 14 décembre 1976 (BLJD) Paris, le 17 janvier 1977 (BLJD)

Paris, le 1^{er} juillet 1977 (BLJD)

Paris, le 13 juillet 1977 (BLJD)

Paris, le 7 octobre 1977 (BLJD) *Cambo, le 25 octobre 1977* Paris, le 24 novembre 1977 (BLJD)
Paris, le 24 avril 1978 (BLJD)

Au Vieux Moulin, le 27 avril 1978 Paris, le 28 mai 1978 (BLJD)

OUVRAGES DE E. CIORAN PUBLIÉS AUX ÉDITIONS DE L'HERNE

De la France, 2009

Transfiguration de la Roumanie, 2009

Valéry face à ses idoles, 1970 ; 2006

Des larmes et des saints, 1986 ; 2002

Le crépuscule des pensées, 1991

Sur les cimes du désespoir, 1990

Mise en page : COMPOTEXT 75010 Paris

— Tél. : 01 47 30 69 31

Achevé d'imprimer par Corlet N° d'Imprimeur : 135 022

— Dépôt légal : mars 2011 *Imprimé en France*

NOTES

1 — *Cahiers 1957-1972*, p. 99.

2 — Les continents de l'insomnie », dans : Gabriel LIIceanu, *Itinéraires d'une vie : E.M. Cioran*, Éditions Michalon, 1995, p. 90.

3 — *Ibid.*, p. 91.

4 — Dans *Mon pays*, texte retrouvé par Simone Boué peu avant la mort de Cioran.

5 — *Ibid.*, p. 103-104.

6 — Rappelons qu'en mars 1944, Cioran fit l'impossible – avec Jean Paulhan et Stéphane Lupasco – pour tenter de sauver Benjamin Fondane (arrêté le 7 avec sa sœur), qui mourra à Auschwitz-Birkenau en octobre.

7 — Plus exactement : il obtient de convoier lui-même vers l'Espagne des aviateurs américains tombés en France.

8 — Sur toute cette affaire extrêmement complexe, un livre tente de faire le point : *Nous n'avons pas joué. L'effondrement du réseau Prosper. 1943*, de John Vader (Le Capucin, 2002. Traduction, notes et annexes de Charles Le Brun). On y trouve de précieux témoignages de Guerne lui-même [dont celui cité quelques lignes plus haut ; voir p. 162163], et l'ouvrage a le mérite d'initier le lecteur aux très mystérieuses circonstances qui entourent la destruction du réseau Prosper. Par ailleurs, des travaux sont en cours sur le sujet : voir *Les Cahiers du Moulin* (Bulletin de liaison édité par « Les Amis d'Armel Guerne » asbl), n° 15, octobre 2009.

9 — Et notamment qu'à Londres, persuadé de la mort de Pérégrine, Guerne rencontra Marie-Thérèse Woog, une pianiste avec laquelle il eut deux enfants. Ajoutons d'ailleurs que si les Guerne se séparent après la guerre, ils resteront cependant *officiellement* mariés leur vie durant.

10 — Aujourd'hui encore, tous les documents relatifs à ce « mystère » – qui engage la responsabilité historique de la Grande-Bretagne – ne sont pas accessibles aux chercheurs, loin s'en faut.

11 — Parus respectivement en 1945 et 1946 à La Jeune Parque (rééd. Le Capucin, 2005).

12 — *Mythologie de l'homme*, p. 48.

13 — *Danse des morts*, p. 76.

14 — Voir l'avant-propos de Charles Le Brun, dans *Nous n'avons pas joué*, *op. cit.*, p. 13.

15 — *Cahiers*, p. 195.

16 — *Entretiens*, Gallimard, « Arcades », 1995, p. 308.

17 — Née en Vendée, Simone Boué (1919-1997) préparait alors l'agrégation d'anglais, langue qu'elle enseignera ensuite, d'abord en province, puis à Paris.

18 — À la même époque (1947), il rencontre Ellen Guillemin (née à Friedrichsfelde [Berlin

— Lichtenberg] en 1905 ; décédée à Tonneins en 1988), avec laquelle il vivra à partir de 1949. Elle est la fille du poète juif allemand Arno Nadel (Vilna [Lituanie], 1878 — Auschwitz [Pologne], 1943).

19 — Guerne considère d'ailleurs que la plupart de ses traductions font, au même titre que sa poésie, partie intégrante de son œuvre.

[1] 5. *Journal 1941-1942 et autres textes*, Le Capucin, 2000, p. 41-42.

[2] 1. Dans le texte original, il y a ici une coquille que nous n'avons pu élucider.